



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

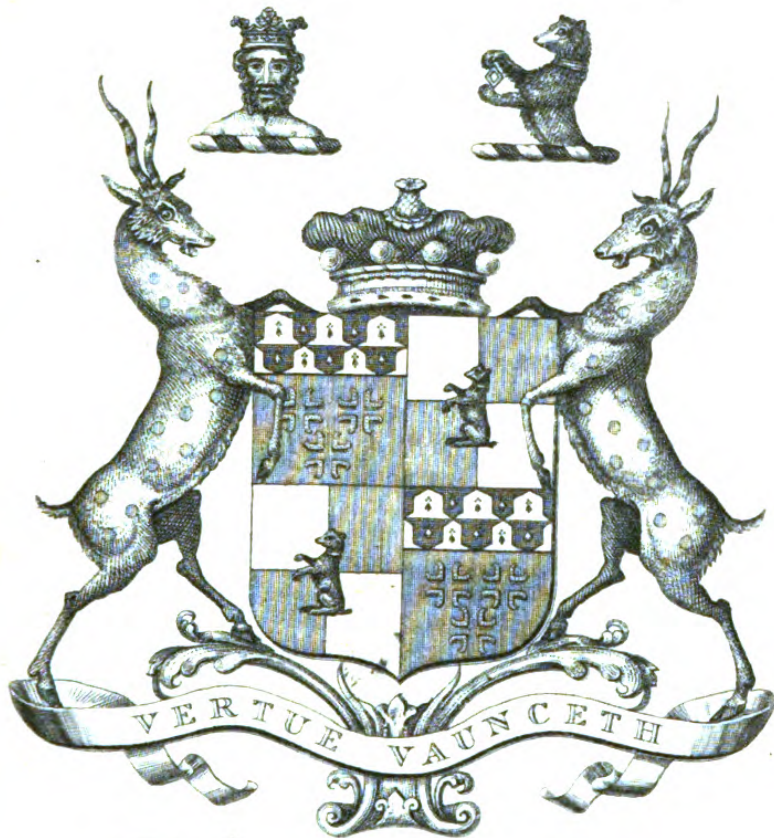


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



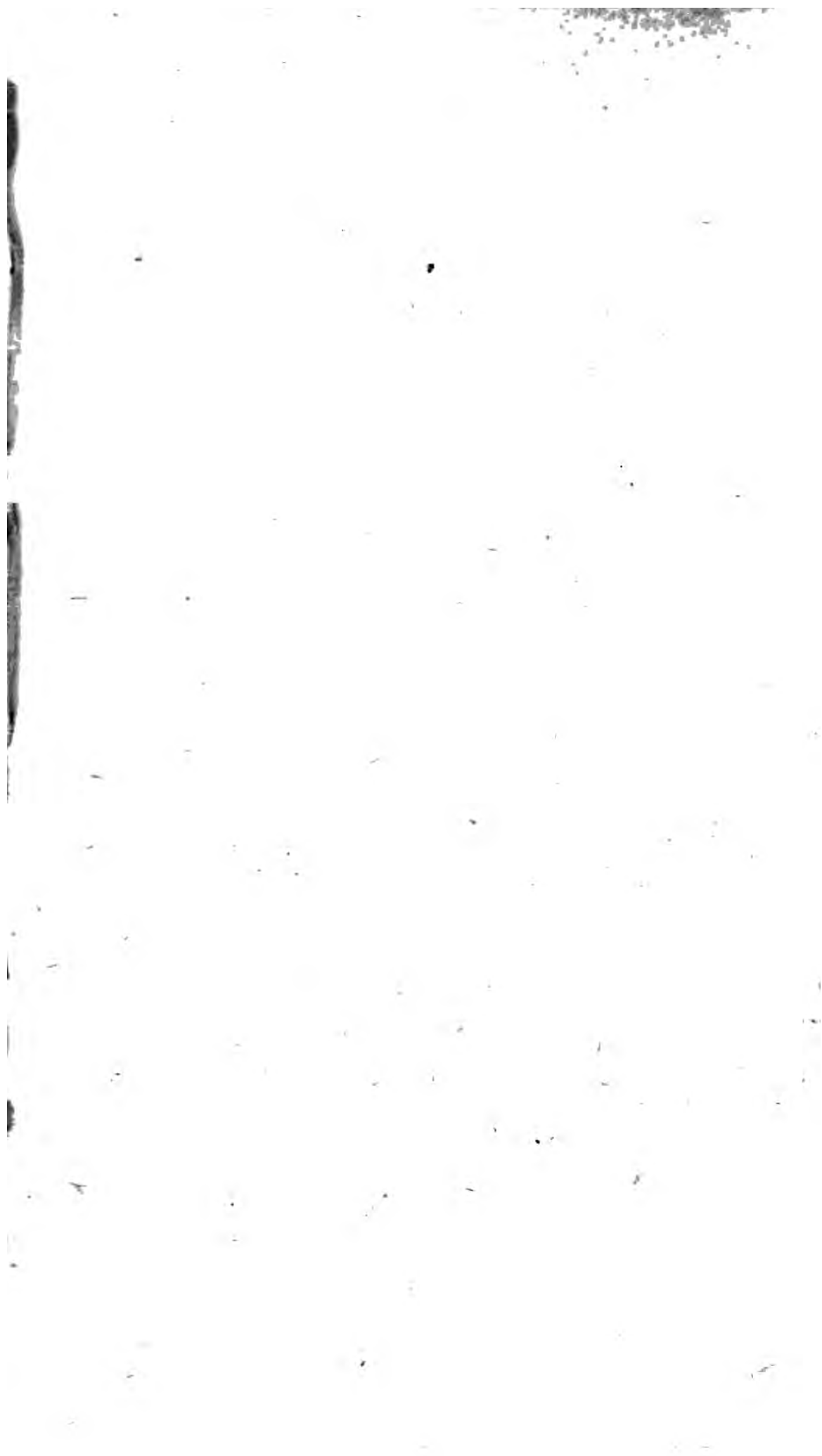


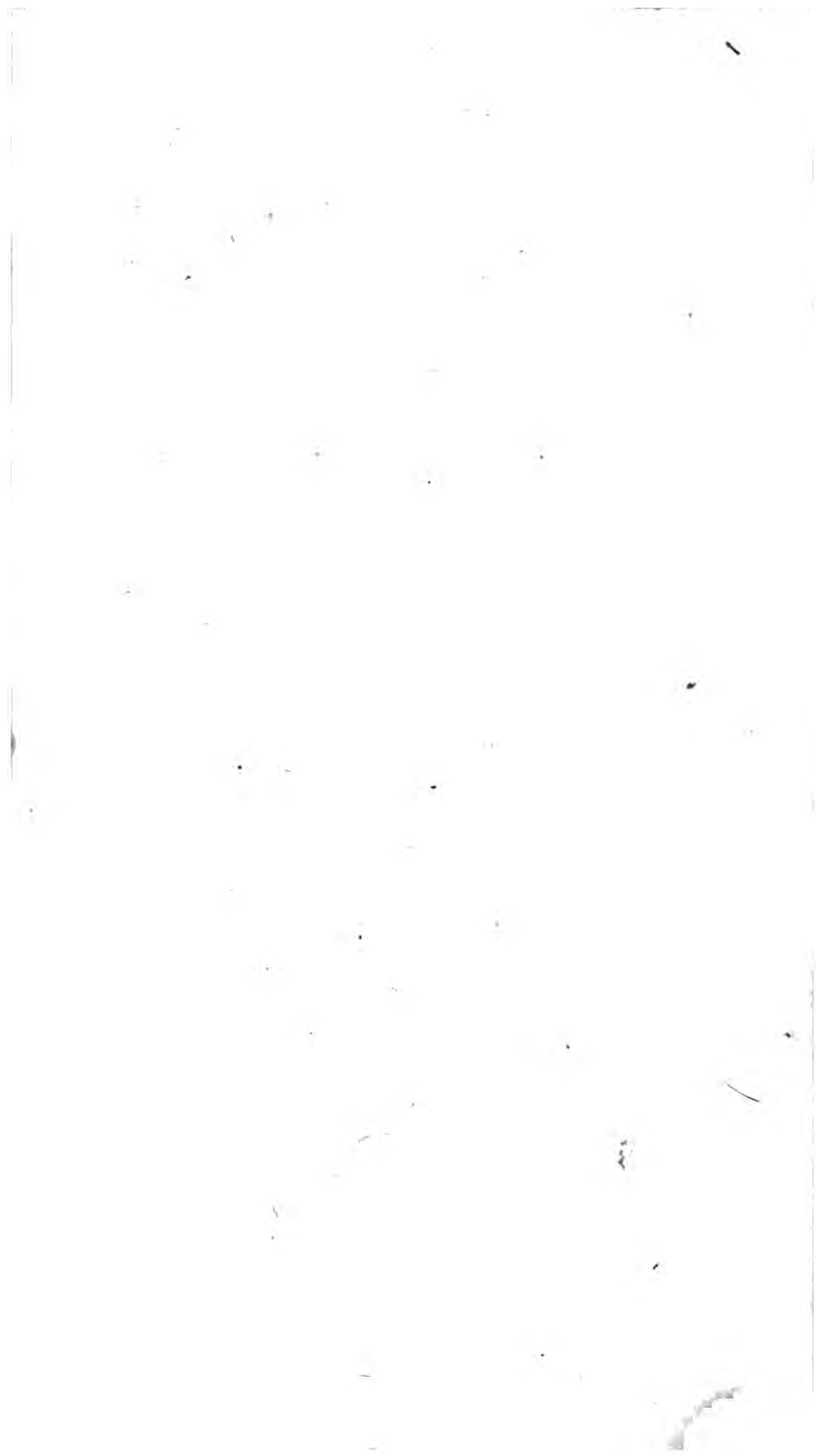
John Peyto Verney
L^d Willoughby de Broke.

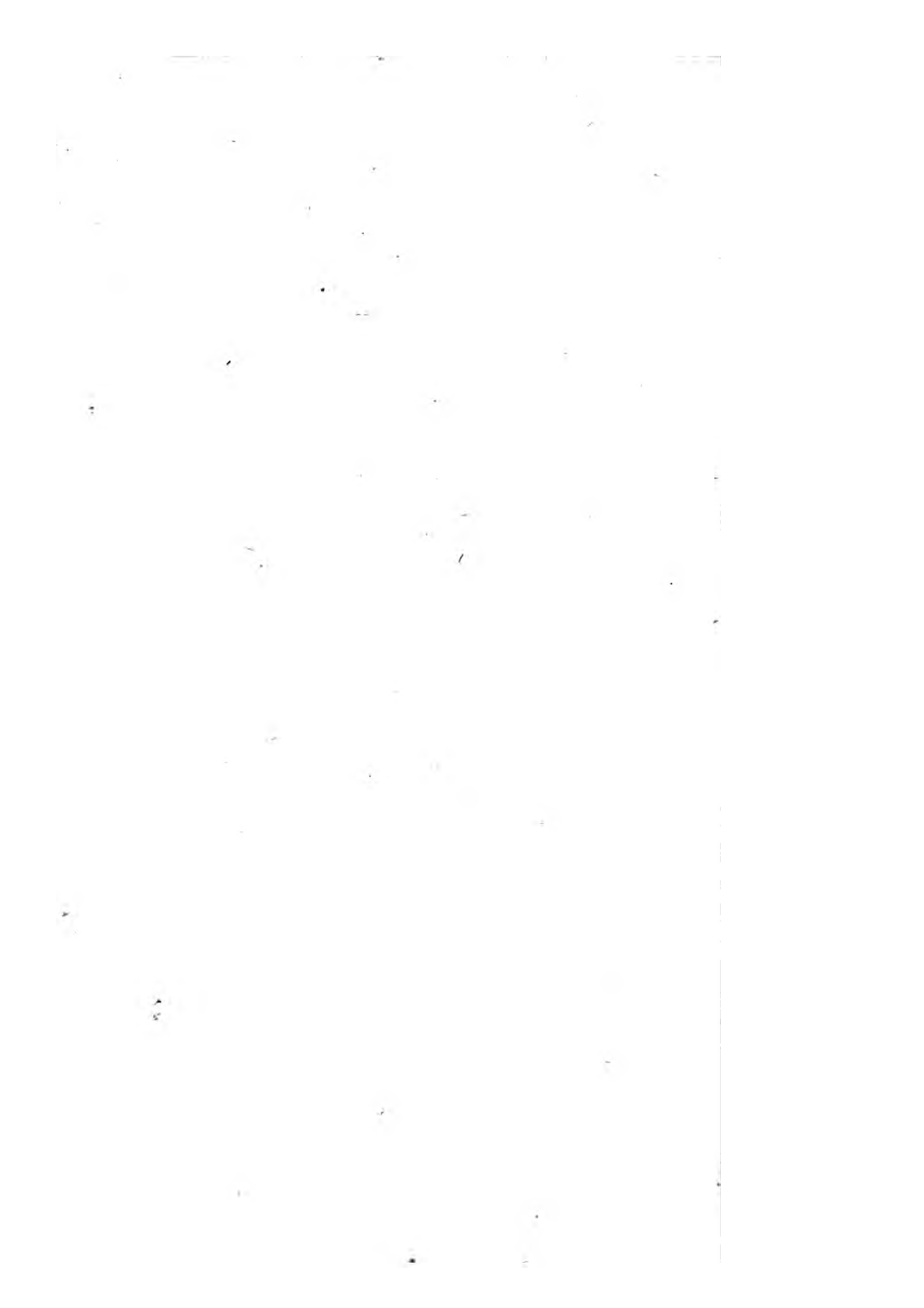


Robert John Verney
Lord Willoughby de Broke.









C I V A N

ROI DE BUNGO,

HISTOIRE JAPONNOISE.

PAR MADAME

LE PRINCE DE BEAUMONT,

Auteur du *Magazin François.*

SECONDE PARTIE.



A LONDRES,

De l'Imprimerie de JEAN NOURSE.

M. DCC. LIV.





CIVAN
ROY DE BUNGO,
HISTOIRE JAPONNOISE.

SECONDE PARTIE.



Ivan & Mera ne pûrent retenir leurs larmes en pensant à la mort de Dulica , & le Roi , loin de leur en sçavoir mauvais gré , admira la bonté de leur naturel , & mêla ses pleurs avec les leurs : toutefois il n'ajôûtoit pas une entière créance à ce que Dulica disoit de sa mort prochaine , il se persuadoit au contraire que cette

II. Partie.

A

Femme en annonçant sa fin , ne cherchoit qu'à se dérober à sa colére , suposé qu'il lui sçût mauvais gré du rapt de son Fils : mais Origen-doo étoit bien éloigné de cette disposition ; il ne sentoit que la joye de revoir Civan , & pour s'y livrer sans mélange , il fit part à son Fils & à sa Nièce de ce qu'il pensoit au sujet de Dulica. Permettez-moi de vous dire , Seigneur , lui répondit Civan , que vous ne connoissez pas cette vertueuse Femme ; son ame est inaccessible à la crainte , & cette mort prochaine dont nous sommes menacés , elle la prévoit depuis deux années , & nous en entretient : son amour pour nous l'a soutenuë aussi bien que la force de ses remédes ; mais je suis persuadé qu'elle va s'abandonner à la nature , à present qu'elle nous sçait réunis. Pardonnés-nous notre douleur dans un jour où nous ne devrions être occupés que de notre bonheur : nos larmes sont légitimes ; la reconnoissance la plus

ROY DE BUNGO. 3

Vive les fait couler , & nous n'en sentons pas moins la satisfaction de vous voir.

Origendoo & son Epouse s'efforcèrent par leurs caresses de consoler leurs enfans , car ils regardoient Merra comme leur Fille , & promirent à Civan de hâter son union avec elle : ensuite ils conférèrent avec leurs Ministres sur la conduite qu'ils devoient tenir en cette occasion. Asarès leur conseilla de ne point rendre publique la Lettre de Dulica : le peuple aime le merveilleux , leur dit-il ; laissez-lui ses idées sur la manière dont le Prince a été élevé , il en sera plus docile.

Le Roi de Bungo suivit le conseil d'Asarès , & fit reconnoître Civan pour son héritier dans l'Assemblée de tous les Grands du Royaume : tout le monde s'y soumit de bonne grace , & l'on peut penser que l'exemple de Faraki ne contribua pas peu à cette soumission générale. Le Roi déclara en même tems le Maria-

4 C I V A N ,
ge de Civan & de Mera , & celui
de Faraki & d'Elifakim. Ils fu-
rent célébrés avec une magnificence
dont on n'avoit point-encore eu d'e-
xemple dans le Bungo ; & le lende-
main le Roi ayant assemblé de nou-
veau les principaux du Royaume ,
déclara que selon la coutume du Ja-
pon , il remettoit sa Couronne à son
Fils , pour pouvoir goûter les dou-
ceurs d'une vie privée. Civan se jeta
aux pieds de son Pere , & le conjura
de suspendre sa résolution ; mais ses
prières & ses larmes furent inutiles :
tout ce qu'il put obtenir de son Pere ,
fut de ne pas s'éloigner de Fucheo ,
& de ne pas quitter son Palais com-
me les Rois qui se dépofoient avoient
coutume de le faire souvent.

Aussi-tôt après la reconnoissance de
Civan , Origendoo avoit fait partir
un Exprès pour le Gotto , avec les
Lettres les plus pressantes pour obli-
ger Dulica à se rendre auprès de lui :
le Courier la trouva déterminée à
ne point sortir de sa retraite , & ex-

R O Y D E B U N G O. 5

trêmement affoiblie. Ne se croyant plus nécessaire au monde , Dulica cessa d'user des précautions qu'elle avoit observées jusqu'alors , & qui pouvoient lui prolonger la vie de quelques mois peut-être ; je dis peut-être , la médecine universelle n'ayant pas à beaucoup près autant de vertu qu'on lui en attribuoit ; c'est une erreur de croire qu'elle puisse prolonger la vie au-delà de plusieurs siècles ; nul ne peut reculer le terme des jours de l'homme au-delà des bornes prescrites par le Très-Haut. Cette médecine si vantée recule la vieillesse , & préserve d'un grand nombre d'incommodités , d'autant mieux qu'elle n'est possédée que par des sages , ennemis de toutes sortes d'excès ; mais le propre de tous les êtres composés est la division : elle devient inévitable à un certain âge , & cet âge , Dulica l'avoit passé. L'humide radical achevoit de se consumer , & le Courier étoit à peine de retour qu'on aprit qu'elle avoit cessé de vivre. L'affliction de Civan & de

Mera se peut concevoir , mais elle est au-dessus de toute expression ; tous ceux qui avoient connu cette vertueuse femme la partagèrent , mais on n'osa la soulager , en rendant à ses dépouilles terrestres l'honneur qui leur étoit dû. Dulica fut inhumée sans pompe des mains de la Sœur de son cher Asor ; & Civan n'eût garde de consentir au dessein qu'avoit son Pere de la faire porter dans le Sépulchre des Rois. Les Bonzes étoient ordinairement chargés des funérailles , & les cérémonies dont elles étoient accompagnées étant idolâtres pour la plûpart , ne convenoient point à un Prince chrétien : il assura donc Origendoo qu'il falloit respecter l'intention de Dulica , & laisser reposer ses cendres au lieu qu'elle avoit elle-même choisi.

La douleur avoit tellement accablé Civan qu'il résolut de s'y livrer tout entier puisque les usages du Japon le lui permettoient ; ainsi il déclara qu'il seroit un mois enfermé

dans son Palais fans entendre parler d'aucune affaire. Il passa les trois premiers jours de sa retraite à pleurer avec Mera , & à se rapeler le souvenir des vertus d'une Femme qui leur avoit été si chere. Le quatrième jour il eût un songe qui le détermina à quitter sa retraite ; il crut être dans un magnifique Palais , & comme il cherchoit à trouver quelqu'un qui pût lui apprendre à qui il apartenoit , il s'entendit apeller ; il suivit le son de cette voix , & étant entré dans une grande Sale , il vit Dulica sur un Trône brillant ; il vouloit s'avancer pour lui témoigner la joye qu'il avoit de la revoir , mais jettant sur lui un regard severe : arrête , lui dit-elle , & répons-moi. Qu'as-tu fait depuis quatre jours pour le bien de tes Sujets ? Civan lui répondit en tremblant , qu'il auroit cru pécher contre la gratitude s'il avoit manqué de rendre à sa mémoire un devoir dont on ne se dispensoit point au Japon envers les personnes qu'on avoit aimées.

§ C I V A N ,
Civan , lui dit Dulica , le premier
des devoirs des Rois , & celui qui
doit l'emporter sur tous les autres ,
est de veiller au bonheur de leurs
Peuples ; pendant que vous donnez
à ma mémoire d'inutiles larmes le
Pauvre gémit dans la misère & sous
l'oppression du Riche , le Puissant pro-
fite de votre absence pour opprimer
la Veuve & l'Orphelin , le vice &
l'idolâtrie triomphent : souvenez-vous ,
Civan , qu'en acceptant la Couronne
vous vous êtes chargé de veiller in-
fatigablement à la félicité de ceux
qui vous sont soumis ; regardez com-
me perdus les jours que vous passe-
rez sans avancer ce grand ouvrage ,
& songez qu'il en faudra rendre un
compte rigoureux. Ne me pleurez
plus , c'est mal connoître la félicité
dont je jouïs : raffermissez votre ame ,
ma mort n'est que le prélude de vos
peines : vous ne me rejoindrez qu'a-
près avoir éprouvé tout ce que la
vie a de plus amer.

Civan fut si effrayé de cette prédic,

tion qu'il se réveilla en sursaut ; & quoique Mera put lui dire pour l'engager à mettre ce songe au rang de ceux que produit le hazard , il ne put s'empêcher de le regarder comme un avertissement d'en-haut , dont il résolut de profiter. Il sortit de sa retraite , & prit en main les resnes du Gouvernement que son Pere lui avoit absolument abandonnés contre la coutume ; car les Rois du Japon pour l'ordinaire , après avoir cédé la Couronne à leur Aîné , passent quelque tems auprès de lui pour le guider & le mettre au fait des affaires. Origendoo , dans quelques conversations qu'il eût avec Civan , reconnut que le nouveau Roi n'avoit pas besoin de conseil ; & si , pour se conserver le plaisir de le voir , il continua à rester dans le Palais , il lui déclara qu'il vouloit absolument y vivre en homme privé.

Civan laissa d'abord les choses sur le même pied qu'il les avoit trouvées : avant de faire les grands changemens

qu'il projettoit , il vouloit connoître le caractère de ceux qui l'aprochoient pour s'en servir à propos. Chaque homme a son talent , ses vices & ses vertus ; il en est peu dont un Prince ne tire quelque service , s'il sçait les placer précisément où ils doivent être ; faute de cette précaution , les affaires d'un Royaume se trouvent mal administrées , quoiqu'il renferme dans son sein un nombre d'hommes capables de remplir dignement les emplois ; mais nul n'est à sa place. L'ambition , le caprice des Parens décident souvent de la vocation des Enfans ; ils font un mauvais Officier de celui qui eût réüssi dans le Cabinet : tel qui deshonne la Magistrature où l'on l'a fourré malgré lui , brilleroit à la tête d'une armée. Pour remédier à cet abus , Civan , comme je l'ai dit , s'apliqua à connoître les esprits ; il s'associa Mera dans cet ouvrage. Les Dames ont ordinairement le discernement plus prompt que les hommes , soit qu'on se contraigne

ROY DE BUNGO. II

moins en leur présence qu'en celle du Maître , soit qu'une espèce d'instinct leur découvre au premier coup d'œil des vices & des vertus qu'elles sont intéressées à connoître ; il n'est pas jusqu'aux défauts des Femmes qui ne puissent servir à démasquer les hommes. Une jalousie , une préférence délient leur langue , & dans un moment de dépit une Femme ne sçait rien cacher des vices ou des vertus de celui qui l'a offensée : il est vrai qu'elles exagèrent alors les premiers , & tâchent d'obscurcir les seconds ; mais une personne de sang froid démêle la vérité au premier coup d'œil. La Cour de Mera étoit composée d'un grand nombre de Filles aimables ; chacune d'elles avoit l'ambition de se bien établir , & l'on peut croire aisément que les qualités des Seigneurs auxquels elles pouvoient prétendre , faisoient le sujet ordinaire de leurs conversations. Mera en rendoit compte à Civan ; mais quoiqu'il connût à fond la vertu &

les lumières de son Epouse , il n'avoit garde de décider sur son rapport ; il ne se servoit de ses découvertes que pour les confronter avec les siennes , & en tirer des lumières plus sûres. Il se servit aussi d'Asarès dans cette occasion : cet homme connoissoit la Cour à fond , & il avoit sur ce sujet de fréquens entretiens avec Civan. Ce jeune Prince avoit beaucoup de confiance en lui , mais elle n'étoit point aveugle , & il avoit continuellement présent à l'esprit les conseils de Dulica sur cet article.

Parmi ceux qui tenoient un rang à la Cour d'Origendoo , il y avoit un Gentilhomme qui n'étoit pas né dans le Royaume de Bungo ; une mauvaise affaire l'avoit forcé à s'y réfugier , & le Roi en faisoit beaucoup de cas. Il se nommoit Angero , & on l'avoit surnommé l'Inquiet. En effet , cet homme paroissoit toujours dans une agitation perpétuelle ; son inquiétude le suivoit au milieu des plaisirs , & l'empêchoit de les goû-

ROY DE BUNGO. 13

ter ; il paroïssoit livré à des ennuis secrets qui ne lui laissoient aucun moment de repos. Civan avoit cru d'abord que la légèreté de son esprit produisoit son inquiétude ; mais après l'avoir soigneusement examiné , il lui trouva un jugement solide , un esprit droit , & jugea que quelque violent chagrin occasionnoit sa bizarrerie. Angero , lui dit-il un jour , votre état excite ma compassion : vous avez quelque déplaisir secret qui vous consume ; ne pourriez-vous pas espérer de trouver dans les conseils de vos Amis un soulagement à votre mal ? Un secret panchant m'a prévenu en votre faveur ; parlez , ne pourrois-je rien pour vous ? Pour concevoir la surprise d'Angero à ce discours , il faut se ressouvenir de ce que j'ai dit de la fierté des Grands , & sur-tout des Rois au Japon. Ils regardent les hommes qui leur sont inférieurs comme indignes de lever les yeux vers eux , & veulent être révéérés comme des Divinités. La bonté du Roi char-

14 C I V A N ,
ma donc Angero ; il se jetta aux
pieds de Civan qu'il arrosa de ses lar-
mes , & se défendit long-tems par
respect de lui ouvrir son cœur ; mais
il ne pût tenir contre ses manières
tendres : il lui avoüa que les dérégle-
mens de sa jeunesse lui causoient des
remords si piquants qu'ils lui ren-
doient la vie insupportable. Que n'ai-je
point fait pour les calmer , dit il au
Prince ? Je me suis retiré dans une
Maison de Bonzes ; j'ai suivi leurs
conseils , & me suis dépoüillé d'une
partie de mes biens en leur faveur :
j'invoque sans cesse le Dieu Amida ,
qui selon nos Docteurs a mérité le sa-
lut aux hommes , & mes remords ,
au lieu de diminuer , deviennent plus
forts : je souffre chaque jour mille
tourmens , & ne pouvant espérer de
remèdes à mes maux , je suis déter-
miné à les finir en me donnant la
mort. Civan fût attendri de la situa-
tion de cet homme ; il comprit que la
Providence lui ménageoit cette oc-
casion de travailler à la conversion

ROY DE BUNGO. 15
des Japonnois , & faisant relever Angero , il lui dit : benissez le Dieu ; Créateur du Ciel & de la Terre ; les remords qui déchirent le coupable font un present de sa miséricorde ; il peut vous guérir : jusqu'à present vous vous êtes adressé à des Dieux sourds & impuissans qui , loin d'avoir le pouvoir d'exaucer vos prières , ne peuvent les entendre : le Dieu que je vous annonce est le seul Maître des cœurs ; il calmera les troubles qui agitent le vôtre , & vous rendra cette douce tranquillité après laquelle vous soupirez depuis longtems. Angero étoit resté immobile au discours de Civan ; l'irrévérence avec laquelle il avoit parlé d'Amida le faisoit frémir , & il craignoit que la terre ne s'entr'ouvrit sous les pas de celui qu'il regardoit comme un Sacrilège. Civan comprit ses sentimens , & lui parla avec tant de sagesse du ridicule de la pluralité des Dieux , que s'il ne le convainquit pas dans cette première conversation ,

il lui laissa l'esprit rempli de ce trouble & de ces doutes salutaires qui conduisent à la connoissance de la vérité. Angero de retour chez lui sentit redoubler ses agitations , & n'en pouvant supporter la violence ; il se jeta à genoux , & levant au Ciel ses yeux baignés de larmes , il s'écria : Divinité puissante que Civvan vient de m'annoncer , vous que j'adore sans le connoître , s'il est vrai que vous soyez le Maître des cœurs , daignez consoler le mien ; si vous avez la bonté d'exaucer ma prière , je vous promets de devenir votre constant adorateur , & d'employer le reste de ma vie à vous faire connoître aux Japonnois. A peine Angero eût-il fini cette prière qu'il se sentit déchargé comme d'un poids immense : une douce tranquillité prit la place de ses agitations , & il se trouva comme transformé. Le premier mouvement de son cœur devenu paisible , fut un vif sentiment de gratitude envers le Dieu bienfaisant qui venoit de l'ar-

racher au suplice qu'il éprouvoit depuis tant d'années : il passa plusieurs heures à genoux , & ne se leva que pour jeter dans la rivière plusieurs idoles qu'il avoit dans sa chambre. Il attendoit avec impatience l'heure du souper du Roi pour se presenter devant lui ; il y parut comme un autre homme ; son visage tranquile & serein annonçoit le grand changement qui s'étoit fait en lui : toute la Cour le remarqua , & Civan ne fut pas des derniers à l'apercevoir ; ce Prince avoit passé une partie du tems à prier le Seigneur de benir ses premiers essais de son zèle , il le remercia intérieurement du succès qu'il lui avoit accordé , & résolut de ne pas laisser perdre de si beaux commencemens. Au sortir de table , il appela Angero dans son cabinet , & cet homme se jettant à ses pieds, fut long-tems sans pouvoir exprimer l'excès de sa reconnoissance ; il aprit à Civan la promesse qu'il avoit faite d'embrasser le culte du Dieu qui l'avoit con-

18 C I V A N ,
solé , & de sacrifier sa vie pour le
faire connoître à ses compatriotes.
Le Roi de Bungo profita de cette
ouverture , & lui proposa de passer
dans les Indes où il trouveroit un
Ministre du Dieu qu'il lui avoit an-
noncé , qui lui feroit connoître son
culte : Civan comptoit sur la promes-
se que François Xavier avoit faite
à Dulica , & c'étoit de lui qu'il par-
loit à Angero. Celui-ci lui promit
de suivre aveuglément ses ordres ; &
le lendemain Civan ayant assemblé
son Conseil , fit comprendre à ceux
qui le composoient que le Commer-
ce étant une des principales causes
de l'abondance , il croyoit ne devoir
rien négliger pour l'Etablir dans ses
Etats : il leur rapella le souvenir des
Etrangers qu'on avoit vû déjà deux
fois dans le Bungo , & leur dit qu'il
étoit d'avis de ne rien épargner pour
les attirer dans ses Ports. Cette réso-
lution fut généralement aplaudie , &
Civan déclara alors qu'il avoit choisi
Angero pour aller jusqu'aux Indes

ROY DE BUNGO, 19

inviter les Portugais à s'unir à eux par le Commerce. La plupart des Seigneurs du Bungo furent charmés de ce choix ; ils commençoient à regarder d'un œil jaloux la faveur d'Angero , & ils virent avec plaisir l'éloignement d'un homme qui pouvoit devenir Favori. Ils applaudirent donc au choix du Roi , & tel qui la veille s'efforçoit de faire remarquer à Civan les défauts d'Angero , élevoit alors ses vertus jusqu'aux Cieux. Le Roi de Bungo comprit parfaitement les motifs d'une conduite si opposée , & il profitoit soigneusement de ces sortes d'occasions , pour connoître le fond du cœur de ceux qui l'approchoient. Les Princes sont presque sûrs de connoître le mérite d'un homme par la conduite des Courtisans à son égard : ils prodiguent les loüanges aux Sujets médiocres , parce qu'ils n'en ont rien à craindre ; mais ils se liguent contre ceux qui par leur esprit , leurs vertus ou leurs talens , pourroient acquérir la confiance du

Maître, & ne perdent aucune occasion de les rabaisser.

Angero partit peu de jours après qu'on eût résolu son voyage, & pendant son absence Civan n'épargna rien pour mettre ses Sujets dans les dispositions requises pour recevoir l'Evangile : le premier objet qui lui parut mériter ses soins, fut un abus qui bleffoit cruellement l'humanité. J'ai déjà dit que les meres exposoient les enfans qu'elles croyoient ne pouvoir nourrir, ou qui naissoient foibles & disgraciés de la nature. Civan eût pû user de son autorité pour remédier à cet abus ; mais il avoit sa source dans la Religion, & il falloit guérir les esprits de l'opinion qu'on avoit de ne pouvoir assister les misérables sans s'oposer aux decrets des Dieux, & sans encourir leur disgrâce : il résolut de convaincre ses Peuples de la fausseté de cette opinion ; pour cela il fit bâtir une grande maison qu'il destina à recevoir les enfans qu'on exposeroit, & la pourvut abondam-

ment de toutes les choses nécessaires : une autre maison fut destinée à recevoir les pauvres malades ; il chargea ses deux fidèles Japonnois de la direction de ces deux Maisons ; mais dans les commencemens il eût bien de la peine à leur trouver des associés , personne n'osoit s'exposer à la colére des Dieux & aux invectives des Bonzes. Civan pensa sagement que son exemple feroit plus que ses exhortations ; il alloit chaque jour accompagné de Faraki & d'Asarès assister les malades , pendant que Mera & Elifakim rendoient les mêmes services aux femmes : cette conduite ne pouvoit pas manquer de causer de grands mouvemens dans le Bungo ; les Bonzes en prirent occasion de décrier le nouveau Gouvernement , & tâchèrent d'exciter un soulèvement parmi le peuple ; mais ils n'y réussirent pas aussi facilement qu'ils se l'étoient promis. Civan avoit nommé Faraki Général de ses troupes ; ce jeune Prince en étoit adoré , & le Roi

de Bungo pouvoit avec raison se fier à sa fidélité ; d'ailleurs le petit peuple trouvoit trop son avantage dans les nouveaux établissemens que faisoit le Prince , pour écouter les discours de ces Prêtres séditieux : il n'y eût que quelques Seigneurs , qui , prévoyant combien leur autorité seroit bornée sous un Prince qui sembloit vouloir tout faire par lui-même , entrèrent dans les sentimens des Bonzes , & leur promirent de prendre des mesures pour forcer le Roi à changer de conduite : c'est un Prince lâche & foible , leur disoient ces perturbateurs du repos public ; il avilit sa dignité & se rend trop accessible ; il sera facile de le faire trembler , & il n'aura jamais le courage de résister à ceux qui prétendront le forcer à prendre des manières dignes de son rang. Sur ce principe , les Grands après avoir grossi leur parti , avertirent les Bonzes qu'ils pouvoient demander Audience , & leur promirent de se rendre tous dans le Pa-

lais bien accompagnés , pour intimider le Roi , & le forcer à changer de conduite. Civan avoit de bons espions ; il fut averti de ce complot , & prit ses mesures pour le rendre inutile.

Pour l'intelligence de ce qui suit , il est nécessaire d'avertir le Lecteur que la plûpart des Maisons , & même des Palais au Japon , ne sont qu'une vaste place environnée de planches vernissées : des paravans qui se déplacent aisément , font de ce grand enclos plusieurs apartemens ; & dans les grandes cérémonies , on enlève ces paravans , & tout le Palais alors n'est qu'une grande sale , à l'exception d'un retranchement où est placé le Trône du Roi , qui ne s'ouvre qu'au moment où l'Assemblée commence. Le Prince Faraki choisit trois cens hommes de l'élite des troupes , & les plaça dans ce retranchement : ces hommes , outre leurs armes ordinaires , avoient chacun une arquebuse , dont le Prince Faraki leur avoit appris l'usage ;

ce n'est pas que Civan eût envie d'introduire au Japon l'usage des armes à feu , il les réservoit pour sa Garde , & le seul Asarès avoit le secret de la composition de la poudre que le Roi lui avoit confiée. Civan se plaça sur le Trône revêtu d'habits superbes , & Faraki qui n'étoit pas loin de lui , lui avoia qu'il pouvoit à peine soutenir ses regards : cet air doux , riant & honnête qu'on remarquoit toujours en Civan , avoit disparu pour faire place à une noble fierté ; on voyoit en le regardant qu'il étoit le Maître , & qu'il étoit fortement résolu à conserver son autorité.

Origendoo ne se trouva pas à cette Assemblée ; quoiqu'il aprouvât la conduite de son Fils , il croyoit que la prudence exigeoit quelques ménagemens ; il vouloit persuader à Civan de céder quelque chose aux Grands pour les engager à rentrer dans le devoir ; mais Civan n'avoit garde de suivre ce conseil ; il remontra respectueusement à son Pere que
la

la condescendance envers des Sujets rebelles n'étoit propre qu'à exciter leur audace ; qu'il falloit une bonne fois les convaincre qu'il étoit incapable de céder à des mutins , & que le seul parti qu'on eût à prendre sous son Règne , étoit celui d'obéir. Origendoo qui ne pouvoit s'empêcher de convenir de ce que lui disoit son Fils , ne laissoit pas d'appréhender les suites de cette affaire , & rien ne pût le résoudre à suivre Civan.

Les Bonzes trouvèrent la première partie de la Sale du Conseil remplie des Seigneurs de leur faction , qui les assurèrent qu'ils pouvoient à coup sûr intimider le Prince en parlant avec hauteur , puisqu'ils étoient sûrs d'être secondés. On n'approche les Rois du Japon qu'après s'être prosterné en leur presence , & on se tient devant eux à demi courbé , sans oser les regarder en face. Civan depuis son Couronnement n'avoit point permis qu'on en usât ainsi ; il vouloit vivre avec ses Sujets comme

un Pere avec ses Enfans , & non comme un Maître avec ses Esclaves ; mais dans cette occasion il voulut accabler les mutins de tout le poids de sa Majesté. A peine eût-on levé le Paravent qui séparoit les deux Sales , que le Roi regardant les rebelles d'un air absolu , leur commanda de se prosterner : ils furent ébloüis de l'éclat de sa Majesté , & s'étant relevés , le Roi demanda aux Bonzes pour quel sujet ils lui avoient fait demander Audience. Ces Prêtres se regardoient , & chacun laissoit à son confrere l'honneur de parler le premier. Le Roi leur commanda une seconde fois de dire ce qu'ils vouloient , & ajouta d'un ton radouci qu'il se feroit toujours un plaisir & un devoir de répondre aux justes demandes de ses Sujets , pourvû qu'elles fussent accompagnées du respect qui lui étoit dû , & dont il ne permettroit pas qu'on s'écartât jamais impunément. Alors le Chef des Bonzes lui dit en bégayant , tant il étoit saisi de crainte ,

qu'ils prenoient la liberté de représenter au Roi qu'il s'exposoit , ainsi que son Royaume , à la colére des Dieux , en protégeant des personnes qu'ils avoient maudites ; & qu'on trouvoit étrange qu'il s'oubliât jusqu'à servir les pauvres & les malades qui sont le rebut de la nature.

Je pourrois vous répondre , lui dit Civan , que tel est mon bon plaisir , comme l'ont fait en mille rencontres les Rois mes prédécesseurs ; mais je veux bien oublier la fierté de mon Rang , & traiter avec vous comme si je n'étois qu'un simple Particulier ; je ne céderai jamais qu'à la raison , mais aussi je m'impose la Loi de la prendre pour règle de ma conduite. Vous m'assurez que je déplais aux Dieux en assistant les misérables ; prouvez-moi qu'en effet je les offense , & vous me verrez à l'instant changer de conduite. Alors le Chef des Bonzes reprit la parole , & dit au Roi : Les Dieux dispensent aux hommes les biens & les maux ; donc nous de-

vous croire qu'ils haïssent les pauvres & les malades , sans quoi ils ne les laisseroient pas dans une misère à laquelle la mort est préférable : or , n'est ce point offenser les Dieux que d'aimer les objets de leur haine ? Sur ce pied , lui répondit Civan , ceux qui sont comblés de santé , de biens & d'honneurs , peuvent donc être regardés comme les Favoris des Dieux. N'en doutez pas , Sire , lui dit cet homme , c'est sur ce principe qu'est établi le respect & l'obéissance que vous rendent vos Sujets : il est aisé de connoître à la profusion avec laquelle ils vous ont départi leurs dons , qu'ils vous chérissent d'une manière particulière. Le trait n'étoit pas mal-à-droit , & le Roi sourit intérieurement de l'adresse du Bonze , mais il n'en fut pas la dupe ; il sçavoit l'Histoire de son Pays , & se rapellant le nom du Fondateur du Royaume de Bungo , il dit au Bonze : Orima , premier Roi de cet Empire , fut encore plus cher aux

Dieux , puisqu'il s'éleva du rang de simple Officier du Dairy à la dignité Royale ; qu'il fut vainqueur dans quatorze combats ; qu'il parvint à une extrême vieillesse sans avoir éprouvé la moindre incommodité , & qu'il laissa l'Empire à ses Enfans. Le Bonze fut interdit à cette question ; la mémoire d'Orima étoit en exécration dans le Bungo , où ce Prince avoit commis des crimes qui faisoient honte à la nature : il n'y avoit pourtant point moyen de rester dans le silence , & pour se tirer de ce mauvais pas , il fut contraint d'avouer que les Dieux , pour des raisons qu'eux seuls connoissoient , donnoient quelquefois les biens de cette vie à des hommes qu'ils n'aimoient pas. Convenez donc aussi , lui dit le Roi , qu'ils peuvent aussi envoyer des maux à ceux qu'ils aiment. Mais , ajoûta Civan , répondez à une autre question : la vertu , la droiture , la grandeur d'ame sont-elles l'apanage des gens riches ? N'en voit-on point de

vicieux ? & les pauvres le sont-ils toujours ? Non assurément , reprit le Bonze ; on voit des Riches qui sont fort méchans , & l'on a quelquefois trouvé des personnes dans une grande pauvreté qui ne laissoient pas de faire des actions héroïques. Avoüez donc , lui dit le Roi , que les Dieux sont injustes , qu'ils aiment ou haïssent par caprice , qu'ils préfèrent les méchans aux bons ; ou convenez que les biens ou les maux de cette vie ne sont ni des preuves de leur haine , ni des marques de leur amour : s'il existe des Dieux , ils doivent être justes ; ils doivent aimer les hommes ; & c'est se rendre agréables à leurs yeux que de chercher à les imiter. N'est-il pas vrai que nous estimons beaucoup la grandeur d'ame ? Un homme qui méprise la douleur & la mort s'attire nos respects : la pauvreté , les souffrances donnent le moyen à l'homme d'acquérir cette fermeté dont nous faisons tant de cas ; elles ne sont donc point un mal

réel , puisqu'elles conduisent à l'immortalité & à la gloire. Le Bonze reprenant la parole , dit au Roi : puisque les maux de cette vie produisent un si grand avantage , pourquoi vous efforcez-vous , Seigneur , de tirer de cette situation utile ceux que les Dieux y ont réduits selon vous pour leur bien ? Pour répondre aux vûes de la Divinité , répondit Civan. En permettant qu'il y ait des misérables elle a eu deux desseins : le premier , d'épurer les mœurs ou la vertu de ceux qui souffrent : le second , de donner aux Riches l'occasion de pratiquer mille vertus. Croyez-moi , on ne peut honorer la Divinité qu'en l'imitant : le Soleil échauffe de ses rayons le champ du Pauvre comme celui du Riche ; il étend ses benignes influences sur tous les hommes : les Riches comme le Soleil doivent répandre également leurs bienfaits , & croire qu'ils ne sont dans l'abondance que pour la répandre sur les Pauvres. D'ailleurs , la principale richesse

d'un Royaume est un peuple nombreux. Ne voyez-vous pas de tous côtés des terres en friches ? Trouvons dans ce grand nombre d'enfans qu'on expose tous les jours des soldats & des laboureurs : Que cette multitude d'hommes qui périssent dans des maladies cruelles faute de secours , nous doivent une nouvelle vie , & soient engagés par reconnoissance à l'exposer lorsqu'il sera question du bien de l'Etat : en un mot , quoique je sçache distinguer les personnes sorties d'un Sang illustre ; je ne crois point leur devoir plus de soin qu'au plus misérable de mes Sujets. Je suis le Pere de tous ; je traiterai la Noblesse de mon Royaume en aînée , mais j'empêcherai qu'on ne maltraite les cadets ; j'appelle ainsi le peuple , & je déclare dès aujourd'hui que je serai toujours disposé à écouter ses plaintes , à lui faire rendre la justice qui lui est due , & à le soulager dans sa misère.

Les Japonnois ont beaucoup de

bon sens ; ils furent frapés du discours de Civan ; & la plûpart des Seigneurs qui étoient entrés dans le complot des Bonzes , connurent bien qu'ils avoient été abusés par ces imposteurs : il n'y eût que quelques-uns d'eux qui étoient rongés par l'ambition , qui conservèrent dans le fond du cœur un grand desir de brouiller ; mais ils le cachèrent soigneusement , & parurent les plus empresseés à reconnoître leurs fautes. Les Bonzes se retirèrent confus , & comprirent bien qu'ils auroient peu d'autorité sous un Prince tel que Civan ; aussi prirent-ils la résolution de traverser ses vuës de tout leur pouvoir ; & ils l'exécutèrent fidèlement ; mais avec peu de succès , comme nous le verrons par la suite.

A peine l'Assemblée fut-elle rompue , que Civan avec ses Gardes prit le chemin de la maison où étoient les malades ; il y fut suivi d'une troupe de jeunes Seigneurs qui vouloient lui faire leur cour ; il leur fit remar-

quer parmi ces malades plusieurs soldats qui avoient servi avec honneur pendant plusieurs années , & leur disoit : ces braves gens n'ont-ils pas bien mérité ce que je fais en leur faveur ? Et n'y auroit-il pas de la cruauté à les abandonner à leur mauvais sort ? Dès ce moment il se presenta un grand nombre de personnes pour avoir soin des malades & des orphelins : les Sœurs d'Asor quittèrent le Gotto , & leur exemple fut suivi. Lorsque les malades devenoient convalescens , Asarès les interrogeoit sur leur profession , leurs talens ; il fournissoit aux uns des habits , des outils ; il plaçoit les autres dans les emplois les plus convenables à leur goût & à leur capacité ; tous étoient contens , & benissoient le Ciel de leur avoir donné dans la personne de Civan un grand Roi & un bon Pere. Farakî secundoit merveilleusement les intentions du Roi ; il avoit placé des Secrétaires dans l'Assemblée qui s'étoit tenuë pour recueillir les questions

du Roi , & les réponses des Bonzes ; cet Ecrit fut répandu par-tout le Royaume , & produisit les effets les plus heureux. La passion dominante des Japonnois est la gloire ; ils s'estiment beaucoup eux-mêmes , & veulent être estimés. De-là leur éloignement pour les Grands qui vouloient les traiter en esclaves : le dernier du Peuple conservoit sa fierté vis-à-vis d'un Riche qui vouloit l'avilir , & il aimoit mieux périr dans la plus affreuse misère que de se procurer le nécessaire , en faisant la cour à un Grand qui prendroit droit de ses besoins pour l'anéantir. On suppose bien que cela produisoit de fort mauvais effets ; c'étoit comme deux Peuples différens dans un même Royaume , dont le plus nombreux ne pouvoit que souhaiter de ces grandes révolutions qui abaissent les puissans. Rien ne pouvoit flâter davantage un tel Peuple , que l'estime qu'en faisoit Civan ; aussi-tôt vit-on disparaître en un moment cette fierté qui

faisoit leur caractère. Les Japonnois crurent qu'ils ne pouvoient assez s'abaisser devant un Prince qui les tiroit du néant où l'on s'efforçoit de les faire rentrer ; ils regardèrent la durée de son Règne comme la mesure de leur félicité ; ils publièrent qu'ils ne trouveroient rien de difficile pour le servir , & qu'il pouvoit disposer de leur vie. Il n'y eût point de Village qui ne fit partir des Députés pour remercier Civan ; & ces Députés augmentèrent l'allegresse publique , en rapportant la manière gracieuse avec laquelle on les avoit reçûs. Le Roi de Bungo avoit fait entendre à ceux des jeunes Seigneurs qu'il avoit crû les plus sensés , que le sûr moyen d'être respecté des Peuples est de descendre jusqu'à eux : plus ils croient que vous faites cas d'eux , moins ils craignent de s'avilir en s'humiliant ; moins ils rougissent de se voir dans la nécessité de recevoir des bienfaits ; & quand ils sont une fois convaincus qu'ils peu-

vent tirer quelque fruit d'une dépendance honnête , ils y entrent volontiers : ceux qui furent dociles aux leçons de Civan , en firent l'expérience. Les Députés étonnés des manières familières & pleines de bonté de ces jeunes Seigneurs , s'empressoient à leur faire la cour , & pendant qu'ils se tenoient droits devant les autres , ils ne parloient à ceux-ci qu'en s'inclinant profondément , quoiqu'on les pria d'agir avec plus de liberté.

Le Roi de Bungo voulut tirer parti du dévouement dans lequel le Peuple étoit à son égard : ayant rassemblé les Députés , il commença par leur faire comprendre qu'en montant sur le Trône , il avoit pris un cœur de Pere pour son Peuple , & qu'il ne se croiroit heureux qu'au moment où il auroit mis le dernier de ses Sujets en état de goûter la félicité propre à sa situation. Je ne puis assez louer , leur dit-il , la noblesse d'ame du Japonnois ; il se con-

tente de l'absolument nécessaire à la vie , & sçait se priver de l'aisance , plutôt que de l'acheter par des bassesses : mais ce qui est vertu à un certain point , devient vice s'il est outré. La vraie grandeur d'ame est de sçavoir se procurer à soi-même le nécessaire , puis l'agréable , sans devoir rien à personne : tout travail honnête conduit à cette fin ; & l'assujettissement à ce travail , loin d'avilir l'homme , l'honore : nulle profession permise par les Loix , & tendante au bien de la Société , dont on puisse rougir : le Commerce , par exemple , lorsqu'on le fait avec fidélité , n'a rien de honteux , au contraire , il produit une abondance utile à l'Etat & à chaque Citoyen ; c'est ce qui m'a déterminé à le mettre en honneur. Le Négoce à l'avenir attirera des distinctions à ceux qui l'exerceront avec vigilance & droiture : quoique le Ciel nous ait abondamment pourvûs du plus grand nombre des choses nécessaires à la vie ,

il en est beaucoup qui croissent ou se fabriquent sous d'autres Climats, qui sont aussi privés de plusieurs choses que nous avons à vil prix : cette belle Porcelaine, ces riches Etoffes qui sont communes ici, nous pouvons les échanger avantageusement pour les choses qui nous manquent ; & dans le même tems que nous nous enrichirons des Marchandises des autres Peuples, le grand debit que nous ferons des nôtres fera naître l'émulation parmi nos Ouvriers, en augmentera le nombre, & procurera à quantité de Pauvres un sûr moyen de vivre, sans être à charge à personne. L'oisiveté est un vice que j'espère extirper de mon Royaume, avec votre secours : vous avez la confiance des Villes qui vous ont député, servez-vous-en pour leur faire goûter mon projet, & que je doive à votre zèle la réussite d'un dessein qui ne peut manquer de rendre ce Royaume un des plus florissant du Japon.

On ne peut croire l'effet que fit sur les Députés le discours de Civan. Accoutumés à ne voir les Rois que de loin & au travers de la Majesté du Trône ; accoutumés à les voir décider de tout d'une manière despotique , ils étoient tous transportés , & pouvoient à peine en croire le rapport de leurs sens : un Roi qui vouloit bien leur rendre compte de ses motifs ; un Roi qui vouloit bien leur communiquer ses vûës , qui sembloit les associer à son pouvoir , & leur demander leur secours , étoit pour eux un phénomène bien étrange. Les Japonnois ont le cœur excéllent ; jamais Peuple ne s'est montré plus reconnoissant des moindres biens qu'on leur fait : il ne faut donc pas s'étonner de l'excès où la gratitude fit tomber les Députés. Après avoir conféré un moment entr'eux , le plus âgé prit la parole , & dit au Roi à haute voix : puisse les Dieux prolonger vos jours , & faire réussir vos desseins ; nous partons pour en

instruire nos Citoyens , & les engager à suivre vos vûes ; & aussi-tôt que nous y aurons réüssi , nous jurons tous de venir nous (a) noyer en l'honneur d'Amida , afin de vous obtenir de ce Dieu une longue vie , & la rémission de vos péchés dans l'autre. Promettez-nous , grand Roi , d'honorer notre sacrifice de votre présence , & nos vœux seront comblés.

Civan frémit en recevant des marques si peu équivoques de l'attachement de ses Sujets ; mais quelque horreur qu'il eût d'un pareil projet, il n'osa le contredire d'abord ; & après avoir remercié les Députés sans leur rien promettre , il les pria de se rassembler le lendemain , pour lui aider à examiner un criminel dont l'affaire souffroit beaucoup de difficultés : ce fut pour eux un redoublement de joye , & ils se rendirent à l'heure marquée dans la Sale du Conseil :

(a) Rien de plus commun au Japon que ces sortes de vœux , & ceux qui les exécutent sont extrêmement honorés après leur mort.

aussi-tôt qu'ils eurent pris leurs places , on fit paroître le Criminel ; c'étoit un Soldat de vingt-cinq ans , de la figure la plus prévenante ; il étoit convaincu d'avoir abandonné son poste , & ce crime chez les Japonnois étoit puni de mort. Son Officier l'interrogea par ordre de Civan , & lui demanda pour quelle raison il avoit quitté son poste : j'y étois inutile , reprit le Soldat ; l'endroit où l'on m'avoit placé est fort desert , je ne croyois pas qu'on dût s'apercevoir de mon absence ; j'ai crû mériter plus en me mêlant avec les Jardiniers du Roi , & en leur aidant dans leur travail. Civan feignant une grande colère , lui dit , malheureux , est-ce pour travailler à mon Jardin que je te paye ? ignorois-tu qu'il ne se fait rien dans ma Maison sans un ordre absolu de ma part ? Je te voulois à ce poste , & non dans mes Jardins ; j'aurois bien sçû t'y mettre , si je t'y eusse crû nécessaire : tu as troublé l'ordre dans mon Palais ; tu t'est ré-

volté contre mes volontés , & par conséquent tu mérite la mort. Qu'en pensez-vous , Messieurs , dit Civan , en se tournant du côté des Députés ? Quelque pitié que fit ce Soldat à toute l'Assemblée , il n'y eût pas une voix pour l'absoudre ; la Loi étoit formelle , & un pareil desordre , dit l'un des Députés , auroit l'effet le plus terrible. Que feroit-ce si chaque Soldat suivoit ainsi ses caprices , & refusoit de se tenir au lieu où l'a placé son Chef.

Messieurs , leur dit Civan , j'adopte votre décision ; tout Soldat qui quitte son poste mérite la mort , & encourt la disgrâce de son Maître ; je n'ai garde par conséquent de vous permettre d'exécuter le vœu que vous fites dernièrement. Nous sommes tous des Soldats ; la Divinité nous a assignés à chacun un poste sur la terre ; nous ne pouvons l'abandonner sans blesser l'ordre , & sans attirer sa colère : lorsque nous aurons rempli ici bas les vûes de la Divinité , elle

ſçaura nous en tirer : n'anticipons point ce moment , ce ſeroit l'outrager que de penſer qu'elle pût être honorée par de tels ſacrifices ; ils ne peuvent être inspirés que par des êtres mal faiſans , ennemis du genre humain ; & tant que je porterai ma Couronne , je ne permettrai point qu'aucun de mes Sujets abandonne ſon poſte ; vous avez vous-mêmes prononcé cet arrêt , refuserez-vous d'y ſouſcrire ? Les Députés étonnés ſe regardèrent les uns & les autres ; ils ne pouvoient aſſez admirer la ſageſſe de Civan , & à la place du ſacrifice impie qu'ils avoient voué , ils lui conſacrèrent tous les momens de leur vie , jurant de l'employer toute entière à ſon ſervice. Ils partirent chargés de preſens , & ne trompèrent point l'attente du Roi : il n'y eût pas un ſeul des Habitans des Villages & des Villes, qui ne promiſſe avec ſerment de ſe ſoumettre en aveugle à tous les réglemens que Civan voudroit faire.

Peu de jours après , le Roi de

Bungo nomma des Commissaires pour toutes les Provinces : ils étoient chargés de faire un rôle où seroient compris les noms de tous les Chefs de famille , & le nombre de leurs Enfans au dessus de dix ans. A côté de ces noms on avoit marqué les facultés du Chef , ou le revenu que sa profession lui pouvoit produire ; on mit dans une liste a part ceux dont les besoins excédoient les revenus , & le Roi se chargea d'y pourvoir : voici ce qu'il fit pour cela. Un Laboureur , par exemple , ne pouvoit avec deux arpens de terre nourrir une nombreuse famille ; pour éviter de la voir périr sous ses yeux , il ne se marioit point , ou exposoit ses Enfans à mesure qu'ils venoient au monde. Le Roi suivant les conseils que lui avoit autrefois donné Dulica , fit évaluer les Biens des Bonzes , & leur assigna à chacun une portion honnête ; le reste de leurs terres fut partagé entre les Villages voisins , en sorte que chaque famille de laboureur put avoir de-

quoi se substantier. On choisit dans chaque Village deux Inspecteurs qui furent pris parmi ceux qui avoient une réputation de probité la mieux établie ; ces deux hommes devoient tenir un Registre exact des pertes que feroit chaque laboureur , du soin qu'il prendroit de son champ , des taxes qu'il pourroit payer au Roi sans s'épuiser , & de l'augmentation de chaque famille. Tous les ans un Commissaire nommé par le Roi parcourroit la Province , gratifioit ceux qui s'étoient montrés laborieux , réparoit les pertes qui n'avoient point été occasionnées par la paresse , & recevoit des mains des Inspecteurs les taxes qu'ils avoient levées ; bien entendu que les Commissaires devoient veiller sur la conduite des Inspecteurs , & se tenir un jour entier dans chaque Village pour entendre les plaintes qu'on auroit à faire contr'eux. Les Offices d'Inspecteur & de Commissaire ne devoient rapporter aucun profit ; il ne leur étoit pas permis de recevoir

aucun present ; & pour les tenir en bride , le Roi se réserva la connoissance des Placets qu'on presenteroit contr'eux. Plusieurs lui conseilloyent de s'en raporter à ses Ministres , mais il n'avoit garde d'y consentir : les Grands sont liés d'intérêt , ou par le sang , ou par la politique ; ils ferment les yeux sur les opressions de leurs semblables , afin de pouvoir oprimer impunément le foible à leur tour ; ils bouchent tant qu'ils peuvent les avenues du Trône au misérable ; ses cris ne peuvent percer jusqu'au Prince , qui sans le sçavoir devient le Ministre des Grands pour le malheur du peuple , ce qui n'arriveroit jamais si on pouvoit porter ses plaintes immédiatement au Roi. Avant de parler des Réglemens que fit Civan pour les autres professions , il faut que je dise un mot de l'effet que produisit la résolution qu'il prit d'écouter les plaintes de ses Sujets.

Origendoo avoit été le meilleur Roi qui fut jamais ; il aimoit ses Su-

jets comme un Pere , & il auroit été inconsolable s'il eût pû découvrir qu'on abusât de son autorité pour les molester ; mais comment auroit-il pû le découvrir ? Deux Ministres gouvernoient son Royaume , & le gouvernoient lui-même sans qu'il s'en aperçût. Origendoo aimoit ses plaisirs ; pour y consacrer tous ses instans , il se reposoit absolument de tout sur ces deux hommes : ils étoient le canal de ses graces ; on n'aprochoit de lui qu'autant qu'ils le jugeoient à propos ; on ne lui tenoit que les discours qu'ils avoient dictés ; le moindre mot laché contr'eux suffisoit pour causer la perte de l'imprudent qui l'avoit osé prononcer. Ces deux hommes étoient chefs de la cabale des Bonzes , & ils se promettoient bien de renverser le Trône , plutôt que d'y laisser tranquillement un Prince qui avoit secoué leur joug ; mais Civvan ne leur donna pas le tems d'exécuter leurs mauvais desseins.

Il y avoit dans le Bungo une petite

tite Isle absolument stérile ; c'étoit en
 ce lieu qu'on envoyoit ceux qui avoient
 eu le malheur de déplaire au Roi ,
 ou qui avoient commis quelque faute
 qui ne méritoit pas la mort : cette
 Isle étoit soigneusement gardée , &
 il n'étoit pas possible d'y aborder : les
 Exilés étoient obligés d'y travailler à
 de riches étoffes pour le service de la
 Maison Royale ; & deux fois par an
 on venoit chercher leur ouvrage ,
 pour lequel on leur donnoit l'absolu-
 ment nécessaire à la vie. A peine
 Civan fut-il sur le Trône , qu'il or-
 donna que tous ces Exilés parussent
 en sa présence , pour examiner les
 fautes pour lesquelles ils avoient été
 condamnés. Le premier qui parut
 étoit un homme de quarante ans , qui
 avoit passé douze années dans cet
 exil : on examina les Registres , &
 l'on trouva qu'il y avoit été conduit
 à la requête de son épouse , qui se
 plaignoit des mauvais traitemens
 qu'il lui faisoit journellement , de
 la dissipation de son bien , & du des-

sein qu'il avoit conçu de l'empoisonner. On interrogea cet homme , qui se prosternant la face contre terre , s'obstinoit à garder le silence , tant la vûë des deux Ministres d'Origen-doo lui avoient inspiré de frayeur. Civan l'ayant rassuré , il s'offrit de prouver que tout son crime avoit été d'avoir une femme belle & coquette , dont il n'avoit pû souffrir la mauvaise conduite ; qu'à la vérité il l'avoit menacée de la traiter avec rigueur si elle ne changeoit de mœurs , mais qu'il avoüoit à sa honte qu'il l'aimoit avec tant de passion , qu'il n'avoit jamais pû se résoudre à effectuer ses menaces ; qu'il s'en raportoit au témoignage de ses Voisins & de ses Domestiques , qui avoient souvent blâmé sa patience. Civant fit apeler ces Témoins , & leur déposition fut entièrement conforme à ce que cet homme avoit avancé ; ils aou-tèrent même que depuis l'exil de cet homme , sa femme entretenoit un commerce scandaleux avec le Sécre-

ROY DE BUNGO. **51**
taire d'un des Ministres , par le crédit
duquel elle s'étoit défaite de son mari.

Origendoo qui étoit présent à cette
Assemblée ne put retenir sa colère :
Malheureux , dit - il à son Ministre ,
comment as-tu osé faire servir mon
autorité & mon nom pour commettre
de tels crimes ? Le Ministre voulut allé-
guer qu'il avoit été surpris lui-même :
Infâme , lui dit Origendoo , la liber-
té de mes Sujets étoit-elle si peu pré-
cieuse que tu n'eusse dû employer les
recherches les plus exactes avant de
les en priver ? Comme Origendoo fi-
nissoit ces paroles , deux des Exilés
s'avancèrent , & demandèrent per-
mission de confondre le Ministre :
ils lui soutinrent qu'ils lui avoient pré-
senté plusieurs Placets pour lui affir-
mer l'innocence de leur maître , &
qu'ils n'en avoient tiré d'autre fruit
que celui de partager son exil. Ces
deux hommes avoient été conduits
dans l'Isle pour avoir mal parlé du
Roi , & on ne put jamais prouver
qu'il y eût eu une seule plainte con-
tr'eux.

Origendoo conjura son fils de ne pas laisser impuni le crime de ce Ministre ; mais Civan le pria de modérer ses transports ; il se contenta pour le moment d'envoyer la Femme & le Secrétaire occuper la place de ces trois innocens , & donna de bons ordres pour qu'ils fussent étroitement renfermés.

Il se presenta ensuite un Bourgeois de Fucheo , qui étoit dans l'Isle depuis six ans. Je n'ai jamais bien sçû , dit cet homme , la cause de mon exil ; mais peut-être qu'une maison que j'ai fait bâtir proche de la Ville , & que j'ai refusée de vendre au Ministre à vil prix , est la source de ma disgrâce. On trouva que cet homme étoit accusé d'avoir eu une intelligence avec le Roi de Firando qui étoit ennemi d'Origendoo , & trois Domestiques de l'autre Ministre étoient ses accusateurs : conduits devant le Tribunal de Civan , ils avouèrent qu'ils avoient signé une Requête contre cet homme sans

même l'avoir luë , qu'ils l'avoient fait pour obéir à leur Maître ; & ce qui rendit la déposition qu'ils faisoient alors fort croyable , c'est que ce Ministre s'étoit fait donner la confiscation des Biens du coupable prétendu. Je ne finirois pas si je voulois rapporter l'histoire de tous ceux qui souffroient l'exil innocemment : il y en avoit plus de trois cens dont l'exil n'étoit point motivé , & dont le Roi ignoroit absolument les noms , parce que les deux Ministres lui avoient fait donner un grand nombre de blancs-signés , qu'ils remettoient entre les mains des Officiers subalternes , & dont ceux-ci faisoient un indigne trafic. Nul homme dans le Bungo n'étoit assuré en se levant de coucher dans son lit le soir , un ennemi pouvant obtenir contre lui un de ces Ordres , sans qu'il lui restât aucun moyen de faire entendre ses plaintes.

Les deux Ministres confondus n'osoient lever les yeux ; ils n'avoient pû prévoir les choses dont on de-

34 C I V A N ,
voit traiter dans cette Assemblée ;
sans quoi , ils n'eussent eu garde d'y
venir. Civan commanda à ses Gar-
des de s'en saisir , & résolut de leur
faire faire leur procès ; mais il avertit
en même tems qu'il ne prétendoit
point ouvrir la porte aux délateurs
contre les Ministres , & jura de fai-
re subir le jugement le plus sévère
à ceux qui oseroient porter la calom-
nie au pied de son Trône , si l'on
pouvoit prouver que les calomnia-
teurs ne fussent pas dans la bonne
foi ; car il n'ignoroit pas combien
ces postes élevés sont propres à exciter
l'envie ; & s'il prétendoit empêcher
ses Ministres d'abuser de son pouvoir, il
vouloit en même tems pourvoir à leur
sûreté , & leur ôter la crainte d'être
condamnés sans avoir été entendus.

Civan après s'être hâté de tirer de
l'opression ceux qui y languissoient
par la tyrannie des Ministres , fit pu-
blier par tout son Royaume les Ré-
glemens qu'il avoit établis par rapport
aux gens de la Campagne , & il in-

vita tous ceux qui auroient quelques lumières sur ce sujet , de venir lui en faire part dans un Conseil qu'il assigna pour cela. Il reçut ce jour-là un grand nombre de Placets , sans parler de ceux des Bonzes qui crioient au sacrilège , & dont il méprisoit les clameurs ; les autres paroissoient mieux fondés. Jusqu'alors les Rois de Bungo avoient affermé leurs Revenus à des hommes qui se chargeoient de les lui payer en gros ; ces Fermes se donnoient au plus offrant , ce qui n'empêchoit pas qu'elles ne fussent adjudgées à un assez bas prix , pour enrichir ceux qui avoient le bonheur de l'emporter sur leurs concurrens , & cela sans beaucoup fouler le Peuple ; mais par un abus auquel Origendoo n'avoit jamais réfléchi , ces premiers Acheteurs des droits du Roi les revendoient à d'autres , & tiroient des sommes immenses de cette seconde vente ; aussi leurs Femmes l'emportoient sur le luxe des Princesses ; rien n'étoit plus splen-

dide que leur table & leurs ameublemens , & l'on pouvoit à peine compter leur nombreux Domestique. Il étoit aisé de concevoir que le pauvre Peuple payoit ce luxe énorme ; car ceux qui avoient acheté les droits du Roi de la seconde main , n'oublioient rien pour s'indemniser des grosses sommes qu'ils avoient avancées. Une multitude d'hommes qui étoient à leurs gages , se répandoient par tout le Royaume ; & comme des loups affamés , épioient sans cesse l'occasion de dévorer la substance du Pauvre & du Payfan , qui outre la somme principale & le profit du Sou-fermier , fournissoit aux gages de cette troupe immense de Commis , ou plutôt de bourreaux dont l'unique emploi étoit de les tourmenter : par conséquent le quart des taxes n'entroit point dans les Coffres du Roi , & c'étoit pour remédier à cet abus que Civan avoit fait le règlement dont nous avons parlé : mais j'ai dit qu'on y trou-

voit un grand inconvénient , & le voici. Qu'alloient devenir , disoit-on , plusieurs milliers d'hommes qui , employés à lever les droits , n'auroient plus de pain aussi-tôt qu'on auroit supprimé leur emploi ? Civan convint que cette multitude étoit à plaindre , parce qu'elle étoit ordinairement composée d'hommes sans talens , & auxquels une longue habitude de fénéantise rendroit toute sorte de travail insupportable : mais , ajoûta-t'il , lorsqu'il est question du bien général de tout un Royaume , il ne faut point avoir égard à l'avantage de quelques particuliers. Cet inconvénient n'est après tout que momentané , & ne regarde que ceux qui exercent actuellement ces emplois : dans la suite , les Parens qui n'auront plus cette ressource pour leurs Enfans , leur feront apprendre de bonne heure une profession utile , & l'Etat gagnera à cette réforme un grand nombre de Laboureurs , de Soldats & d'Artisans : d'ailleurs ,

je ſçai à n'en pouvoir douter ; que plus de la moitié de ceux qui occupent ces fortes d'emplois ont eu autrefois des professions plus utiles ; la mauvaife conduite , la fénéantife , ont été le principe de leur vocation pour cet état ; ils peuvent retourner à leur première profefſion , & je leur ferai fournir les moyens de ſ'y rétablir. Quant au petit nombre qui ne paroiffent bons à rien hors de ces emplois , mon ſervice leur offre une reſſource ; & ceux qui n'ont pas aſſez de courage pour l'embraffer , peuvent ſ'en rapporter à mes ſoins ; je ferai examiner leurs talens , & pourvû qu'ils veüillent travailler , je leur fournirai des occupations qui pourront les faire vivre honnêtement.

Il n'y avoit pas un mot à repliquer à ce diſcours ; auſſi tous ceux qui compoſoient le Conſeil , demeurèrent-ils dans le ſilence ; mais un Seigneur extrêmement riche pria le Roi de lui permettre de lui faire remar-

quer un autre inconvénient qui naissoit de l'avantage qu'il alloit procurer aux gens de la Campagne. Depuis la publication de votre Edit , dit-il à Civan , mon Domestique est diminué de moitié : quantité de Payfans qui ne subsistoient qu'avec peine en labourant la terre , étoient venus chercher chez moi & chez mes semblables un pain plus doux & plus sûr ; ils desertent par bandes , & nous ferons bientôt contraints à nous servir nous-mêmes. Civan ne pût s'empêcher de sourire à cette representation , & demanda à ce Seigneur à quel nombre de Domestiques il se trouvoit réduit alors. Cet homme lui répondit qu'il n'en avoit plus que soixante , & qu'il avoit été contraint de mettre plusieurs emplois sur la tête d'un même homme. Alors le Roi de Bungo annonça à l'Assemblée qu'il étoit résolu de retrancher l'espèce de luxe qui consiste dans un nombreux Domestique. Les hommes , dit-il , appartiennent à l'Etat , & lorsqu'un Par-

ticulier en occupe un si grand nombre , c'est un vol qu'il fait à la Société : d'ailleurs , la facilité de manger le pain de paresse chez les personnes aisées produit un grand nombre de fénéans. Cet abus par le passé a dépeuplé les Campagnes , il déferteroit les Manufactures : ce peuple de Domestiques si-tôt qu'il est sur le pavé , n'est propre qu'à infecter le Royaume de meurtres & de brigandages ; il faut supprimer cet abus , ou plutôt s'en servir utilement pour soulager le Peuple & les Pauvres. Je prétens qu'à l'avenir le nombre des Domestiques soit réglé , & j'en donnerai l'exemple ; ce qui n'empêchera pas ceux qui ont la folie d'une Maison nombreuse de la satisfaire : chacun pourra selon son gré multiplier ses valets , mais on payera une taxe par tête pour chacun de ceux qui excéderont le nombre prescrit par la Loi , & cette taxe fera diminution sur celles qui seront imposées au pauvre Peuple. Je me charge en-

ROY DE BUNGO. 61
core de pourvoir à la subsistance de
ce grand nombre d'hommes oisifs ;
& jusqu'à présent inutiles dans mon
Royaume.

Effectivement Civan prit de bonnes mesures pour rendre utiles à l'Etat les réformes qu'il venoit de faire : il établit dans les Campagnes des environs de Fucheo des Manufactures en tout genre ; il en donna la conduite à ceux qui excelloient dans chaque sorte d'Ouvrage , & leur assigna des fonds pour commencer leur établissement : ces fonds devoient lui rentrer dans l'espace de quatre années , & l'on n'en payoit aucune rente ; mais les Particuliers eurent la liberté d'en établir de semblables , en tirant un profit modique des fonds qu'ils avançoient. Parmi le grand nombre de Commis & de Domestiques réformés , on choisit ceux qui étoient encore assez jeunes pour apprendre à fond quelque profession : les plus vieux des Domestiques furent chargés dans les Manufactures

des Ouvrages qui demandoient le moins de talens : ceux d'entre les Commis à qui l'âge ne permettoit pas de s'affujettir a un travail qui demande de l'habitude , furent chargés de tenir les comptes , payer les Ouvriers , veiller sur la vente des Ouvrages ; en un mot , Civan les plaça presque tous à leur satisfaction. Bientôt tout le Bungo prit une nouvelle face ; le Laboureur cultivoit gayement son champ , parce qu'il étoit sûr de jouir en paix du fruit de ses labeurs. Les Mariages se multiplioient , & les Meres prenoient un grand soin de bien nourrir leurs Enfants ; car le Roi gratifioit chaque année le Payfan dont la Famille paroïssoit dans le meilleur état : celui qui avoit dix Enfants , ne payoit plus de droits , parce que les Enfants en s'établissant augmentoient les Revenus du Prince ; mais si Civan étoit attentif à récompenser l'industrie , il fit des Loix sévères pour punir ceux dont la pauvreté seroit occasionnée.

par la paresse ou la mauvaise conduite , & jamais il ne fit grace sur cet article. Chez un Peuple aussi fier que les Japonnois il n'étoit pas difficile de faire naître l'émulation , en donnant à propos des titres & des distinctions , & c'est à quoi Civan n'avoit garde de manquer ; ces récompenses sont les moins onéreuses au Prince , & élèvent le courage des Sujets. Pendant qu'il donnoit tous ses soins à faire fleurir l'Agriculture & les Arts, Faraki n'épargnoit rien pour discipliner les Troupes , & en augmenter le nombre : il les assura que le Roi travailloit efficacement à leur procurer la récompense des services qu'ils rendoient à l'Etat , & effectivement c'étoit un des soins qui paroissoit le plus important à ce Prince. Il avoit gémi plusieurs fois en considérant le triste sort des subalternes dans les Troupes ; ils passent une vie malheureuse qu'ils finissent dans une vieillesse encore plus déplorable. Voici ce que fit Civan pour leur soulage-

ment. Il acheta de ses propres deniers la plus grande partie des Terres qui servoient de bornes à son Royaume , & y fit bâtir de bonnes Fortereffes qui devoient servir de logement à la plus grande partie de ses Troupes ; il distribua à chaque Compagnie une quantité de terres que les Soldats devoient cultiver en tems de paix , de manière que la moitié de la Compagnie suffisant pour travailler à ces terres , l'autre moitié devoit s'occuper aux exercices militaires , & cela alternativement. Loin d'empêcher ses Soldats de se marier , il les exhortoit à le faire , & leur en fournissoit les moyens en se chargeant du soin de leur famille. Leurs Femmes & leurs Enfans habitoient dans des Villages contigus aux Terres qui leur appartenoient , & chaque famille retiroit des fruits de ces Terres une portion proportionnée au nombre dont elle étoit composée. Ces fruits tenoient lieu de demi-paye aux Soldats , & on leur four-

nissoit en argent de quoi se vêtir. Leurs Enfans mâles étoient élevés dans les exercices militaires , & dans la suite ce fût une pépinière de bonnes Troupes , & rien n'étoit plus naturel : lorsque l'Ennemi aprochoit de la frontière , chaque Soldat pensoit à défendre son héritage , sa Femme & ses Enfans : ce n'étoit plus l'intérêt du Prince , l'amour de la Patrie , qui excitoit son courage (on sçait combien ces motifs son impuissans dans le plus grand nombre en mille circonstances) c'étoit la conservation de tout ce qu'il avoit de plus cher au monde. Les Femmes loin de refroidir l'ardeur de leurs Maris à la vuë du danger , leurs montroient leurs enfans à la mamelle , & les pressoient de perdre leur vie plutôt que de les exposer à devenir la proie de l'Ennemi : nulle frayeur pour l'avenir n'étoit capable d'arrêter ces braves Soldats ; ils sçavoient que leur famille étoit sous la protection du Roi qui récompenseroit dans les enfans le courage des

peres. Quant à ceux qui avoient usé leurs forces au service de la Patrie , la libéralité de Civan leur prépara une retraite où l'on pourvoyoit à leurs besoins , & où chacun étoit traité , non selon son grade , mais suivant les marques de courage qu'il avoit données.

Civan avoit été extrêmement choqué de plusieurs abus qu'il avoit remarqués dans ses voyages par rapport aux Troupes ; il donna tous ses soins à les prévenir dans son Royaume ; il ne permit point , par exemple , qu'on frappât ses Soldats ; rien de plus propre à leur abaisser le courage : un homme qui se sent frappé , s'il a du cœur cherche à s'en venger sur le lâche qui abuse de l'impossibilité où il sçait qu'est le subalterne de se défendre ; ou du moins il se soustrait par la fuite à des traitemens qui lui sont plus durs que la mort à laquelle il s'expose en desertant. Il est mille autres manières de punir les fautes qui se font contre la dis-

cipline militaire ; & les coups de canne ne furent jamais permis sous le règne de Civan ; il ne souffrit pas non plus que les Officiers rançonnassent le Soldat , & sa sévérité fut extrême sur cet article , aussi-bien que sur les Engagemens forcés : il vouloit que l'on le servit volontairement , & déclaroit libres ceux qui pouvoient prouver qu'on avoit usé de supercherie à leur égard.

A peine le Roi de Bungo eût-il fait publier les Réglemens qu'il avoit faits par rapport aux Troupes , qu'on s'empressa à s'y engager , & en peu d'années toutes ses Frontières se trouvèrent garnies de Soldats que le travail avoit endurcis à la fatigue , ce qui fit perdre à ses voisins le desir de l'attaquer , parce qu'ils desespéroient de le faire avec succès. Civan ne se contenta pas de conserver son Royaume tel qu'il l'avoit reçu de son Pere. Les Rois de Firando , de Saxuma , avoient enlevé plusieurs belles Provinces à Origen.

doo ; il prétendit les ravoir ; & sur le refus qu'on fit de les lui rendre , il déclara la guerre à ces Princes ; mais cet événement n'arriva que la troisième année de son règne , parce qu'il voulut auparavant se donner le tems d'établir solidement sa domination , & de bien discipliner ses troupes.

Je n'ai point parlé du châtement des deux Ministres , qui avoient si cruellement abusé de la foiblesse d'Origendoo : ce Prince demandoit leur mort à Civan , & ils avouèrent eux-mêmes qu'ils en étoient dignes ; mais le nouveau Roi sçut allier le penchant qui le portoit à la clémence , avec les droits de la justice ; il se contenta de les mettre hors d'état de nuire , en les confinant dans cette Isle où ils avoient fait reléguer tant d'innocens ; & pour montrer à ses Sujets qu'à l'avenir personne ne répondroit que de ses actions , il laissa leurs Biens à leurs enfans , contre la coutume du Japon , où l'on envelopoit

une famille innocente dans la punition d'un Chef coupable.

Tout succédoit aux vœux de Civan ; le Peuple & les Grands , par des motifs différens , applaudissoient à sa conduite ; les premiers parce qu'elle tendoit à les tirer de l'opression & à les rendre heureux ; les seconds parce qu'ils ne voyoient aucun jour à s'oposer à l'autorité légitime sous un Roi incapable de plier. Le plus grand nombre même , après avoir commencé par donner à ce Prince une estime que ses grandes qualités lui avoient arrachée , sentoient qu'il ne pouvoit s'empêcher de l'aimer. Civan connoissoit le progrès qu'il faisoit dans le cœur de ses Sujets ; il en espéroit tout pour l'avenir ; ses vœux étoient comblés , & il lui sembloit que rien n'étoit capable de troubler sa félicité : il ignoroit que le bonheur des humains est une ombre , un souffle qu'un rien fait évanouir ; il étoit prêt d'éprouver les coups les plus sensibles , & ses malheurs prirent leur

source dans ce qu'il regardoit comme le comble de sa félicité.

Mera devint grosse , & cette nouvelle ne fut pas plutôt publique , que les Peuples en témoignèrent une joye qui augmenta celle du Roi ; mais elle fut bien-tôt convertie dans la douleur la plus amère. La jeune Mera mourut en donnant le jour à une Princesse , & peu s'en falut que Civan ne la suivit dans le tombeau ; il avoit beau se rapeller les motifs de consolation que la Religion offre aux Chrétiens , tout fut impuissant d'abord : il souhaitoit de suivre au tombeau cette chère moitié de lui-même ; & sans les soins de Faraki & d'Elifakim , le Bungo auroit eu à pleurer deux pertes égales. Enfin , il se rapella les conseils de Dulica , & se souvint qu'il se devoit à ses Peuples. La vuë de sa Fille qu'il baptisa lui-même & qu'il nomma Marie , ne servit pas peu à calmer sa douleur ; mais rien ne fut capable de la détruire tout-à-fait , & Mera vécut tou-

jours dans le cœur du tendre Civan.

Il y avoit à peine trois mois que Mera étoit expirée lorsqu'Angéro aborda au Japon, bien différend de ce qu'il en étoit parti. La plus douce paix avoit succédé aux remords affreux dont il avoit été la proye pendant un si grand nombre d'années ; le baptême en avoit fait un homme nouveau, qui ne soupiroit plus qu'après la conversion de ses Compatriotes : il se rendit à la Cour de Civan, & sa vuë ne contribua pas peu à consoler ce Prince desolé : il sembla même renouveler son zèle, en lui annonçant la prochaine arrivée de François Xavier & de quelques-autres Ouvriers Evangéliques. S'il en eût cru ses mouvemens il eût dès ce tems manifesté ses intentions à un Peuple dont il étoit adoré ; mais plus il étoit chéri de ses Sujets, plus il crut devoir se contraindre ; il étoit persuadé que son exemple suffisoit pour porter tout le Bungo à embrasser le Cristianisme ; mais

un tel changement doit avoir un autre motif que la complaisance & l'imitation , si l'on veut qu'il soit durable. Civan vouloit laisser à ses Sujets le tems de se convaincre des grandes vérités qu'on leur alloit annoncer ; & pour ne pas donner lieu aux Bonzes de publier qu'il eût forcé personne , il se détermina à paroître neutre , & à agir moins en Chrétien qu'en Prince sencé ; c'est pour cela qu'il fut résolu que Xavier & ses Compagnons aborderoient d'abord au Royaume de Firando , pour ne pas donner lieu de soupçonner qu'il les eût apellés.

Cependant les Bungois étoient inconsolables de voir la continuité de la tristesse de Civan ; ils brûloient du desir de lui voir un Héritier , & toutes les Villes lui envoyèrent des Députés pour le conjurer de passer à de secondes nôces. Cette proposition fit frémir le Roi ; mais il sentit qu'il ne pouvoit espérer d'éluder une demande si juste. Ce fut alors qu'il
comprit

comprit le malheur de la situation des Princes qui doivent immoler au bonheur de leurs Peuples leurs goûts les plus chers : Il s'éleva pourtant au-dessus de la répugnance qu'il sentoît pour un second engagement, & promit aux Députés qu'il donneroit incessamment à ses Sujets la satisfaction qu'ils desiroient. A peine eût-on appris que le Roi de Bungo consentoit à se remarier, qu'on brigua de tous côtés l'honneur de son alliance. Civan déclara hautement que comme il ne prenoit une seconde Epouse que pour le bien de l'Etat, il s'en raporterait absolument à l'avis de son Conseil, & pria Origen-doo son Pere d'y présider. On examina soigneusement quelle Alliance seroit la plus avantageuse au Bungo ; mais comme on étoit irrésolu, Asarès demanda permission d'exposer une proposition qui lui avoit été faite, & qui lui paroissoit extrêmement avantageuse.

Il y avoit sur les frontières du
II. Partie. D

Bungo un petit Etat qui étoit possédé par un Seigneur nommé Cicatondono ; il pouvoit mettre trente mille hommes sur pied , & ce Prince qui par lui-même étoit peu redoutable , le devenoit infiniment s'il lui prenoit envie de s'unir au Roi de Saxuma son voisin , qui , prévoyant que Civan lui demanderoit la restitution des Places qu'il avoit enlevées à son Pere , cherchoit de tous côtés à se faire des Alliés. Cicatondono avoit une Sœur extrêmement belle , qu'il aimoit avec une passion infinie , & pour l'élévation de laquelle il ne vouloit rien ménager : il s'aperçut que cette Princesse tomboit dans une mélancolie extraordinaire ; & après l'avoir pressée plusieurs fois inutilement de lui en découvrir la cause , il aprit qu'elle étoit devenuë amoureuse de Civan à la vuë de son Portrait. Cicatondono la pria d'essuyer ses larmes ; & comme il n'avoit point d'Enfans , il s'adressa au sage Asarès , promit d'adopter pour son héritier

un Fils qui venoit de naître à Faraki , & de se lier étroitement avec Civan , pourvû que ce Prince épou-
sa sa Sœur.

A peine Asarès eût-il exposé les propositions de Cikatondono , que tous ceux qui composoient le Conseil conjurèrent Civan de ne point perdre l'occasion de mettre une si belle Province dans sa Famille , & d'enlever un si puissant allié au Roi de Saxuma : Origendoo fut aussi de cet avis ; & Civan qui s'étoit sacrifié au bien public , donna son consentement de fort bonne grace ; mais que cet effort lui coûta ! Après avoir quitté le Conseil il se renferma dans son Cabinet où il avoit fait porter sa Fille ; & là , comme si cet Enfant qui n'avoit qu'un an eût pû l'entendre , il lui dit , en lui baignant le visage de ses larmes : Reste précieux de ma chère Mera ; image vivante de la plus parfaite de toutes les Femmes , pardonnez-moi le consentement affreux que mon devoir vient

de m'arracher : chère Marie , rien ne remplacera jamais dans mon cœur votre incomparable Mere ; je transporte sur vous tous les droits qu'elle avoit sur ma tendresse ; & si quelque chose pouvoit adoucir l'amertume du sacrifice que je fais , c'est la pensée de vous en voir un jour recueillir tout le fruit. Civan parloit ainsi parce qu'on avoit arrêté le mariage de sa Fille & de son Neveu aussi-tôt après leur naissance , & c'étoit un des motifs qui avoit déterminé le Conseil à accepter les propositions de Cicatondono. Pouvoit-on prévoir que ce mariage de Civan , qui paroissoit si favorable à la jeune Marie , deviendroit la cause de tous les malheurs de cette Princesse & de son Pere ?

On fit partir des Ambassadeurs pour demander Aria (c'étoit ainsi qu'on nommoit la Sœur de Cicatondono , & ce dernier voulut la conduire lui-même au Roi de Bungo , pour faire en même tems la Céré-

monie du Mariage de sa Sœur , & celle de l'adoption du Fils de Faraki. Civan eût quelque scrupule de se marier à la façon des Japonnois ; mais le mariage dans la plûpart des Sectes du Bungo étoit une cérémonie purement civile , où il n'entroit aucun acte de Religion ; ainsi le Roi crut pouvoir s'y soumettre sans blesser sa conscience.

Quelque répugnance qu'il eût senti pour ce mariage , il étoit fortement déterminé à faire tous ses efforts pour s'attacher à sa nouvelle Epouse. Aria , comme je l'ai dit , étoit de la figure la plus aimable ; & si son caractère eût répondu à ses charmes , il eût été difficile à Civan de ne pas prendre pour elle un amour sincère ; mais il ne fut pas long-tems à démêler qu'elle n'avoit pas les vertus de Mera ; il est vrai qu'il ne connut pas d'abord toute la noirceur de son caractère : Aria étoit savante dans l'art de se masquer ; toutefois le peu qu'il en découvrit alors

le persuada qu'il n'étoit pas destiné à être heureux deux fois de suite. La passion dominante d'Aria étoit l'ambition, comme je l'ai déjà remarqué ; elle s'étoit flattée que le Roi partageroit avec elle son autorité comme il l'avoit fait en faveur de Mera ; elle vit bien-tôt qu'elle s'étoit abusée. Civan étoit fortement convaincu qu'en général les femmes sont peu propres au Gouvernement, parce qu'elles se conduisent plus par passion que par raison ; il eût donc pour son Epouse les plus grands égards, mais jamais il ne lui permit de se mêler des affaires, & tâcha de la dédommager de la mortification qu'il se croyoit forcé de lui donner sur cet article, en lui procurant tous les amusemens qui pouvoient convenir à une personne de son âge. Aria dissimula la rage qu'elle conçut d'une pareille conduite, & résolut de faire tous ses efforts pour captiver le cœur de Civan, persuadée que si elle pouvoit lui inspirer de l'amour, elle viendrait

aisément à bout de le faire changer de conduite : elle étudioit ses goûts, & ayant remarqué combien la Princesse Marie lui étoit chère, elle feignit d'avoir pour cet Enfant l'attachement le plus tendre, quoiqu'elle la haït dans le fond de son cœur.

Quatre mois après le mariage du Roi, on vit aborder dans ses Ports un Vaisseau portugais ; celui qui le commandoit se nommoit Edouard de Gama ; & comme son départ avoit été concerté avec Xavier, il n'avoit admis sur son bord que des gens d'une piété reconnüe, & dont les mœurs pussent faire honneur à la Religion qu'on alloit annoncer au Japon. Le Roi de Bungo se transporta à bord du Vaisseau portugais, & vit avec plaisir combien ses Sujets goûtoient le commerce de ces Etrangers. Il repartit pour Fucheo deux jours avant celui où l'Apôtre du Japon devoit se rendre auprès de Gama, afin de préparer toutes choses pour la réception de ce saint homme, dont il avoit

80 C I V A N ,
conservé un précieux souvenir. (a)

Xavier entra dans le Bungo , à peu près dans le même Equipage qu'avoient les Apôtres lorsqu'ils se partagèrent pour conquérir le monde ; il étoit à pied , un bâton à la main , portant sur son dos un petit paquet des choses dont il avoit besoin dans l'exercice de son ministère. Comme la route étoit longue & pénible , il se trouva très-mal à deux lieuës du Port , & fut contraint de s'y arrêter : Gama en ayant été averti vint au-devant de lui , & lui presenta un cheval ; mais Xavier qui s'étoit reposé voulut achever la route à pied. Si-tôt qu'il parut à la vuë du Port , le Navire orné comme dans les plus grandes cérémonies , & l'Equipage étant sous les Armes , le salua de quatre décharges de toute son Artillerie ;

(a) Le Lecteur s'attendoit peut-être au recit des progrès de la Religion dans les Royaumes où les Missionnaires avoient débarqué ; mais comme je n'ai prétendu donner ici que l'histoire de Civan , je ne parlerai de celle de l'Eglise du Japon qu'autant qu'elle se trouvera mêlée avec celle de ce Prince.

le bruit du canon fut entendu à Fucheo, qui n'est qu'à une lieuë du Port dans lequel étoit Gama, & les premiers Courtisans qui l'entendirent coururent dire au Roi qu'ils craignoient que les Portugais n'eussent été attaqués par certains Corsaires qui infectoient cette mer, & demandèrent permission à ce Prince d'aller offrir leur secours à Gama qu'ils estimoient beaucoup : Civan le leur permit ; ils partirent sur le champ ; mais ils furent bien étonnés de voir que tout ce fracas se faisoit pour un seul homme dont les dehors n'avoient rien que de commun ; ils le furent encore davantage de l'air modeste de Xavier au milieu de tous les honneurs qu'on lui prodiguoit ; & ayant appris que c'étoit un Docteur des Européens, ils comparoient avec étonnement ses manières simples avec l'orgueil des Bonzes : Ils se hâtèrent de retourner à Fucheo, & ayant parlé à Civan du Docteur des Portugais d'une manière propre à exciter

82 C I V A N ,
sa curiosité , ce Prince parut souhaiter de le voir à sa Cour. Ce desir fut aplaudi par tous ceux qui l'environnoient , & dans le même instant Civan reçut un billet de son Pere qu'une legere incommodité retenoit au lit , & qui lui témoignoit un grand desir de voir le Bonze Européen (car on le nommoit ainsi.) Aussi-tôt Civan fit partir Asarès & Faraki avec une nombreuse suite , & envoya à l'Apôtre la Lettre la plus pressante , pour le conjurer de s'abandonner à la conduite de Gama , par raport à la manière dont il devoit entrer dans Fucheo , l'avertissant qu'il y alloit de l'intérêt de la Religion de se conformer auxmœurs Japonnoises.

Les Peuples du Japon , comme je l'ai dit , ont une grande horreur pour la pauvreté ; il falloit donc les convaincre une bonne fois que celle des Docteurs de l'Evangile étoit volontaire ; c'étoit le seul moyen de la rendre estimable à leurs yeux , & c'é-

toit aussi par ce motif que Civan avoit absolument réglé que l'entrée de Xavier dans la Capitale eût quelque chose de majestueux. L'Apôtre du Japon ne pouvoit goûter ces raisons, mais Gama avoit ses ordres, & il falut qu'il s'y conformât.

On partit au bruit du Canon sur deux Barques ornées des plus précieux Tapis de la Chine, & parées de Bannières magnifiques. Une de ces Barques étoit remplie d'Instrumens qui attirèrent sur le rivage une multitude nombreuse : Xavier, Gama & sa suite étoient dans l'autre. Ils trouvèrent à la décente de la Chaloupe un corps de Troupes réglées, commandées par un Officier de marque, lequel leur offroit des Noribonds qu'ils refusèrent, & ils marchèrent à pied dans cet ordre.

Gama marchoit le premier tête nue, & portant en main une riche Canne de Bengale ; quatre autres Portugais marchaient ensuite, portant chacun quelque chose à l'usage de

l'Apôtre. Xavier paroissoit après , & trente Portugais vêtus magnifiquement & suivis chacun d'un Domestique , fermoient la marche , qui étoit précédée des Instrumens qu'on avoit entendus dans la Barque. Ils traversèrent dans cet équipage toute la Ville de Fucheo , à la vûë d'un Peuple nombreux ; lorsqu'ils furent à la porte du Palais , Gama se mit à genoux , & presenta respectueusement à Xavier la Canne de Bengale ; les quatre autres l'imitèrent , ce qui causa une très-grande surprise au Peuple ; car les Bonzes avoient publié que les Docteurs Portugais étoient des misérables , qui n'avoient quitté leur Pays que parce qu'ils n'y trouvoient pas de pain. Le Prince Faraki à la tête des Gardes du Roi , rendit toutes sortes d'honneurs aux Portugais , & les introduisit dans l'Appartement de Civan. Ce Prince avoit souffert impatiemment que sa Grandeur l'eût retenu , mais il ne pût se contraindre à la vûë de Xa-

vier; il l'embrassa , & la vûe de ce Saint homme lui rapellant le souvenir de son enfance , de Dulica & de Mera , il ne pût retenir quelques larmes : il s'assit ensuite , & força Xavier de se mettre à côté de lui ; puis il le pria de lui expliquer les motifs qui l'avoient conduit au Japon. Il est étonnant que Xavier qui n'avoit qu'une connoissance fort imparfaite de la langue Japonnoise , pût s'exprimer avec autant de force & de grace qu'il le fit alors. Les Courtisans après avoir entendu l'exposé des raisons qui l'avoient déterminé à un voyage si long & si pénible , & le précis de la morale & des Mystères de la Religion chrétienne , s'écrièrent comme de concert : nos Bonzes ne parlent point comme cela. Il y avoit parmi les Courtisans un Bonze fort accrédité , qui , élevant sa voix , dit au Roi qu'il n'appartenoit qu'aux Bonzes de parler de la Religion , & qu'il eût à faire taire le Docteur étranger. Civan d'abord ne fit que rire de l'in-

folence du Bonze , mais sa modération ayant accru la témérité de cet homme , le Roi sans s'émouvoir commanda qu'on le chassât.

Civan invita ensuite Xavier à dîner , & fit mettre sa table à côté de la sienne , car au Japon chacun a sa table ; on ne les couvre point de napes , mais on les lève à chaque service , & comme les Japonnois sont fort propres , elles restent toujours nettes.

Xavier , après avoir entretenu longtemps le Roi en Public , se retira dans le même ordre qu'il étoit venu ; mais le soir il revint seul , & concerta avec ce Prince les mesures qu'ils devoient prendre pour accélérer la publication de l'Évangile : il approuva la conduite de Civan , qui voulant que la conversion de ses Sujets fut sincère , étoit résolu de cacher soigneusement ses sentimens , pour pouvoir plus sûrement protéger les nouveaux Chrétiens : ce Prince le conduisit ensuite à l'Appartement d'Origendoo & de la

Reine mere, qui avoient demandé en grace de voir l'Apôtre sans témoins. Origendoo, comme je l'ai dit, étoit incommodé, & reçut cette visite dans son lit : il entendit avec ravissement le discours de Xavier, & le pria de le venir voir tous les soirs. Enfin, à la cinquième conférence l'ancien Roi de Bungo se levant tout-à-coup sur son séant, dit à son fils : Que regardons-nous, Civan, à embrasser une Religion si différente de celle que nos Bonzes nous prêchent ; dans celle-ci tout est digne d'un être infiniment parfait ; le bonheur des hommes, la gloire de cet Etre suprême doivent se trouver nécessairement dans la pratique des devoirs qu'elle prescrit : pour moi je vous déclare que je suis Chrétien, & je demande avec larmes la grace du baptême. Quelle fut la joye de Civan à ce discours ? Il mêla ses larmes avec celles de son Pere ; lui avoua qu'il avoit toujours été Chrétien, & que l'arrivée de Xavier & de ses Compagnons étoit

une suite du desir qu'il avoit d'enrichir son Royaume du don de la Foi. La Reine mere, qui avoit été presente à toutes ces conférences, baissoit les yeux ; elle entrevoyoit la lumière, mais le préjugé, son respect pour les Bonzes l'empêchoit de la recevoir. Son Fils qui s'aperçût des combats qu'elle souffroit, se hâta de lui dire qu'il ne falloit rien précipiter dans une affaire de cette importance ; que la complaisance qu'elle avoit pour un Epoux & pour un Fils ne devoit l'engager à rien lorsqu'il s'agissoit du salut éternel, & que le Dieu qu'elle commençoit à connoître, achèveroit de dissiper ses doutes, si elle lui demandoit du fond du cœur les lumières qui lui manquoient ; qu'en attendant, il la suplioit de tenir le dessein du Roi caché : elle le lui promit, & ce même jour elle écrivit à un Bonze nommé Sacai, qui avoit mérité sa confiance par sa doctrine & la pureté de ses mœurs : elle avoit besoin,

ROY DE BUNGO, 89

à ce qu'elle croyoit, de ses conseils, pour demeurer fidèle à la Religion de ses Peres, & le Bonze qui n'avoit pas un intérêt moins pressant à l'y retenir, partit incessamment pour Fucheo. Lorsqu'il arriva dans cette Ville, il y avoit plusieurs jours que Xavier y annonçoit l'Évangile; on l'admiroit, mais personne ne demandoit le baptême, tant on étoit effrayé de la nécessité d'épurer les mœurs en devenant Chrétien. Xavier, comme à son ordinaire, prêchoit dans une Place publique, lorsque Sacai arriva dans Fucheo. Ce Bonze ne pût résister à la curiosité de l'entendre; il crut même que rien ne pouvoit plus servir à fortifier la Reine dans son ancienne croyance qu'une victoire qu'il comptoit remporter sur le Docteur Européen. Dans cette confiance il lui presenta le combat que Xavier accepta à la vûe d'un Peuple nombreux: la dispute fut longue; le Bonze convaincu tâchoit de dissimuler sa défaite, mais il ne pût long-

tems résister au mouvement intérieur qui le pressoit. Tout-à-coup on le vit immobile , interdi ; puis se jettant à genoux , il s'écrioit en levant les yeux & les mains au Ciel : *Je me rends à vous , Jesus-Christ , Fils unique du Pere ; je confesse que vous seul méritez les adorations des hommes qui sont vos ouvrages. Mes Freres , pardonnez-moi , si jusqu'à ce jour je ne vous ai débité que des mensonges ; j'avois été trompé tout le premier. On ne peut exprimer combien une action de cette nature émut toute la Ville ; plus de cinq cens personnes demandèrent le baptême ; mais Xavier n'étoit pas de ceux qui n'ont en vûë que le nombre , il vouloit éprouver ceux qu'il admettoit dans le Christianisme , & différa leur baptême.*

Cependant le bruit de la conférence avoit passé jusqu'au Palais ; on y attendoit avec impatience quel en seroit le succès , & la Reine mere sur-tout étoit dans des tranfes mortelles ; de grands cris lui annoncés

ROY DE BUNGO. 91

rent la victoire de Xavier & l'arrivée de Sacai, qui devenu dans un moment Apôtre lui-même, ne cessoit tout le long du chemin à exciter le Peuple à suivre son exemple. La Reine mere ne pût résister plus longtemps à la grace, & après qu'elle eût été suffisamment instruite, on la baptisa avec le Bonze & Origendoo. Ce dernier n'avoit jamais été réglé dans ses mœurs; il entretenoit un grand nombre de Femmes, & passoit une partie des nuits dans les débauches de la table: le jour d'avant celui de son baptême il pria Civan de pourvoir à la subsistance de ses Maîtresses, & de les faire sortir de Fucheo; & ce Prince qui avoit soixante ans, changea de mœurs aussi facilement qu'un Enfant qui n'avoit point encore d'habitude formée.

Afarès, Faraki & Elisakim ne furent pas des derniers à embrasser le Christianisme; la seule Aria & son Frere persistèrent dans la haine qu'ils portoient à la Religion chrétienne,

& empêchèrent Civan de se déclarer ouvertement. Il se contentoit de protéger la nouvelle Religion, sans donner aucune marque extérieure de la Foi : les Courtisans à son exemple caressoient Xavier ; mais peu d'entr'eux se firent Chrétiens, parce qu'ils étoient retenus par des habitudes criminelles qu'il auroit falu rompre ; ainsi le grand nombre des conversions se fit parmi le Peuple. Les Bonzes ne laissèrent pas de s'en allarmer ; & ceux qui étoient à Fucheo n'osant plus tenter la voye de la dispute, parce qu'ils avoient été vaincus toutes les fois qu'ils étoient entrés en lice avec Xavier, ils apelèrent à leur secours un de leurs confreres, nommé Fucarandono, dont la réputation étoit très-grande. Celui-ci fit demander une conférence avec le Docteur Européen, & Civan qui sentoit combien la défaite de ce Bonze avanceroit la conversion de ses Sujets, voulut que la conférence se passât dans son Palais. Xavier céda la

place d'honneur à Fucarandono qui la prit sans façon ; ensuite il regarda fixement le Docteur Européen , comme pour se rapeller ses traits ; il lui demanda s'il le reconnoissoit ; l'Apôtre lui répondit : je ne sçache pas avoir jamais eu l'honneur de vous voir. Alors le Bonze faisant l'étonné lui dit : cela est-il possible ? Ne te souvient-il pas que nous trafiquions ensemble à Frénoyama il y a quinze cens ans ? Je vois bien , continua-t'il en regardant l'Assemblée d'un air moqueur , que j'aurai bon marché de cet homme.

Xavier comprit alors que le Bonze croyoit la transmigration des ames , & pour le confondre d'une manière qui fut à la portée de tous ses Auditeurs , il lui fit remarquer que selon les Annales du Japon , Frénoyama n'étoit habité qu'environ depuis neuf cens ans. Le Bonze n'avoit point imaginé qu'un Etranger fut au fait de la Chronologie Japonnoise ; la réponse étoit sans répli-

que , auffi changea-t'il la question ; en s'efforçant de prouver que l'oubli du passé étoit un châtement des Dieux , fans penser qu'il mettoit contre lui toute l'Assemblée. Le murmure qui s'éleva lui fit apercevoir fa sottise ; il changea plusieurs autres fois de question ; mais poussé à bout dans tous ses retranchemens , il substitua les injures aux raisons , comme font ordinairement ceux qui ne sçachant que répondre , ne peuvent se résoudre à s'avouer vaincus. Son insolence parvint à un tel point , que le Roi fut contraint de le chasser : il fut cacher sa rage & son désespoir dans un Monastère de Bonzes , & n'oublia rien pour exciter une sédition ; mais le Roi avoit mis un si bon ordre à tout , qu'il méprisa ses menaces : il ne sçavoit pas que son propre Palais renfermoit des traîtres , qui d'accord avec ses ennemis méditoient sa perte.

Aria, Reine de Bungo, n'eut pas plutôt perdu l'espérance de gouverner des-

potiquement son Epoux , que l'amour qu'elle avoit pour lui se changea en haine ; mais pour lui en faire sentir plus sûrement les effets , elle résolut de la dissimuler. Xavier avoit eu plusieurs autres conférences avec Eucarandono , qui avoient servi à détromper la plûpart des Courtisans ; sans avancer leur conversion , par la raison que j'ai dite plus haut , mais il n'en étoit pas de même du Peuple ; un grand nombre avoit embrassé le Christianisme , & le Roi les protégeoit ouvertement. Aria prévint qu'après le départ de Xavier les Bonzes ne manqueroient pas de chagriner les nouveaux Chrétiens ; elle se promit même de les y exciter , & pensa que rien n'étoit plus propre à faire un soulèvement général dans lequel elle trouveroit le moyen de faire périr le Roi : elle espéroit alors obtenir la Régence du Royaume jusqu'au tems où son Fils aîné seroit en âge de le gouverner par lui-même , & elle comptoit pour faire réus-

fir toutes ses vûës , sur le secours de son Frere qui lui avoit promis de ne la point abandonner ; mais il falloit cacher soigneusement ses pernicieux desseins , & éloigner les Portugais , qui , quoi qu'en petit nombre , étoient redoutables à cause de leur artillerie : voici comment elle s'y prit pour avancer leur départ.

Elle avoit toujours montré beaucoup d'éloignement pour la Religion chrétienne , tout d'un coup elle feignit de vouloir s'en instruire & d'en goûter les principes ; elle disoit sans cesse à Civan qu'elle s'étonnoit de ce qu'il ne se faisoit pas Chrétien ; que cette démarche sembloit nécessaire , après ce qu'il avoit fait en faveur de la nouvelle Religion ; qu'elle suivroit son exemple , ainsi que la plûpart de ses Courtisans. Civan ne fut pas la dupe d'un changement si subit ; plus la Reine montrait de zèle pour la propagation de la Foi , moins il la croyoit sincère ; il connoissoit son ambition , & ne croyoit pas un cœur dominé

dominé par cette passion bien disposé à recevoir la grace : toutefois comme il n'avoit que des soupçons , & qu'il sçavoit que Dieu peut , quand il lui plaît , changer les dispositions de ses créatures , il prit un juste milieu , & sans s'ouvrir à la Reine sur son sentiment par rapport à la nouvelle Doctrine , il lui dit seulement qu'il voyoit avec joye ses Sujets embrasser la Religion Chrétienne , parce que les principes de cette Religion étoient propres à les affermir dans l'obéissance qu'ils lui devoient , & qu'ainsi il entreroit volontiers dans ses vûes pour tout ce qui pourroit étendre le Christianisme. Alors Aria lui conseilla de charger les Portugais de lui envoyer un plus grand nombre d'Ouvriers Evangéliques , afin de les répandre dans toutes les parties de son Royaume. C'étoit bien l'intention de Civan , mais il fut charmé que la Reine lui en eût fait l'ouverture , & l'en remercia. Gama reçut à ce sujet les Ordres du Roi ,

II. Partie.

E

& Xavier crut devoir partir lui-même pour hâter cette recruë. L'adieu de l'Apôtre des Indes & du Roi de Bungo fut tendre , ils sembloient prévoir qu'il seroit éternel. Xavier laissa en sa place un de ses compagnons nommé Fernandez , auquel le Roi donna une Maison dans Fucheo , & auquel il accorda la permission de prêcher l'Evangile.

Les Bonzes respirèrent après le départ de Xavier ; ils espéroient avoir meilleur marché de son Compagnon , & d'eux d'entr'eux vinrent à la prière de leurs Confreres presenter la dispute à Fernandez ; elle fut longue ; les deux Bonzes manquoient de raisons , & ne pouvoient pourtant se résoudre à céder à la vûe de tous leurs Confreres. Comme Fernandez dans son discours avoit cité plusieurs fois le nom de Saint Paul , un des deux Bonzes pour avoir le tems de respirer , lui demanda quel étoit ce Paul dont il faisoit tant de cas. Fernandez lui raporta l'Histoire

de l'Apôtre des Gentils, & à peine l'eût-il finie que le plus âgé de ces Bonzes dit : *Ecoutez, Japonnois, je suis Chrétien; puisque j'ai imité Paul dans la persécution, je veux l'imiter dans son zèle; je demande son nom avec le Baptême, & si vous m'en croyez, mon cher Compagnon, vous prendrez le nom de Barnabé en suivant mon exemple.* Ces deux conversions firent un bruit étonnant, & avoient disposé presque tous les Habitans de Fucheo à recevoir le baptême; une action de Fernandez hâta ce changement général: il prêchoit à son ordinaire dans une Place publique, lorsqu'un Bonze feignant de vouloir lui faire une question, s'avança, & lui cracha au visage. Fernandez sans s'émouvoir s'essuya & continua son discours. Cette patience frappa ses Auditeurs; on demandoit le baptême à haute voix, & si Fernandez n'eût été secondé par les Bonzes convertis, & par quelques Neophites, il n'eut pû suffire à l'instruction de tant de personnes. Ce fut

alors que Civan crut qu'il étoit tems de se déclarer ; il assembla ses Courtisans , & leur dit qu'ils avoient dû être surpris du peu d'empressement qu'il avoit montré à recevoir le baptême , mais qu'ils cesseroient de l'être lorsqu'ils sçauroient qu'il étoit Chrétien dès ses premières années ; qu'il avoit cru devoir dissimuler sa foi , pour laisser à chacun la liberté de se déterminer suivant les lumières de sa conscience ; qu'à présent même qu'il se déclaroit , il donnoit sa parole Royale de ne jamais contraindre personne , & de n'avoir point d'égard à la différence des Religions dans la distribution de ses graces : dans une affaire telle que le salut, leur dit-il , on ne doit suivre que le cri de sa conscience ; je plaindrai bien sincèrement ceux qui après avoir vû la lumière , fermeront volontairement les yeux ; mais je me contenterai de gémir sur eux , & de demander leur conversion au Pere des miséricordes : une preuve de ce que j'avance c'est

ROY DE BUNGO. 101

que je ne permettrai à mes Fils de se faire baptiser , que lorsqu'ils seront en âge de connoître par eux-mêmes la Religion qu'ils voudront embrasser.

La Reine fut au comble de sa joye lorsqu'elle aprit que Civan s'étoit enfin déclaré ; elle dit ouvertement que plus elle examinait la Religion chrétienne , & moins elle se sentoit disposée à l'embrasser , & qu'elle mourroit plutôt que de consentir au baptême des deux Fils qu'elle avoit eu de Civan. Le Roi de Bungo aprit avec douleur l'obstination de son Epouse , mais fidèle à sa promesse il sçut se contraindre assez pour lui cacher son mécontentement. La conduite modérée de Civan fit plus d'effet que n'auroit produit un zèle plus ardent ; chaque jour on entendoit parler de conversions éclatantes : il ne restoit plus que peu d'Infidèles dans Fucheo , & il y avoit lieu d'espérer que ce peu ne résisteroit pas long-tems aux bons exemples des nouveaux Chrétiens. Lorsque Civan

fut obligé de sortir de Fucheo pour porter la guerre dans le Royaume de Saxuma , il aprit à n'en pouvoir douter , qu'on faisoit dans ce Royaume des préparatifs qui ne pouvoient regarder que lui , & voulant prévenir son ennemi , il fit assembler ses Troupes. Il laissa le Gouvernement du Royaume à Cicatondono , son beau-frere , dont il avoit d'autant moins sujet de se méfier , que ce Prince consentoit à lui laisser traverser ses petits Etats , à la tête d'une Armée , & qu'il avoit commandé à tous les Gouverneurs de ses Places d'obéir à Civan comme à lui-même. Lorsque le Roi de Bungo fut sur sa frontière , il reçut des Ambassadeurs de Syco Roi de Saxuma , qui lui proposoit de terminer à l'amiable tous leurs différends. Civan haïssoit le sang ; celui de ses Sujets lui étoit précieux , & il saisit avec joye l'occasion de le ménager ; il se rendit à Tamba , capitale des Etats de Cicatondono , & promit aux Am-

bassadeurs d'écouter leurs propositions dans cette Ville. On entroit dans les Etats du beau-frere du Roi par une Ville nommée Fugi, au sortir de laquelle on trouvoit une Plaine de huit lieues de long entre deux rivières, qui finissoit à la Ville de Tamba. Il n'y avoit point de Village dans cette Plaine, mais seulement quelques Maisons pour la commodité des Voyageurs. A son extrémité, du côté de Fugi, on trouvoit plusieurs Villages peu distans les uns des autres, & Civan y laissa son Armée qui pouvoit le joindre en moins d'un jour, parce que la Ville de Tamba avoit une nombreuse Garnison qui étoit à ses ordres : les trois cens Arquebusiers & quelques Seigneurs accompagnèrent Civan, & on commença les conférences pour la Paix ; mais Syco qui étoit d'intelligence avec Aria, avoit commandé à ses Ambassadeurs de traîner les choses en longueur. Cependant la Reine de Bungo travailloit à perdre son

Epoux; elle avoit eu le secret de se saisir de son cachet qu'elle avoit fait contrefaire : un Bonze habile dans l'art d'imiter toutes sortes d'Écritures , écrivit au nom de Civan à tous les Généraux de son Armée de licentier leurs Troupes , parce qu'il avoit fait la Paix avec le Roi de Saxuma. Comme on sçavoit qu'il avoit été question de cette Paix , que les Lettres , outre qu'elles paroissoient de l'écriture de Civan , étoient fermées de son cachet , aucun des Généraux ne se douta de la supercherie , & chacun d'eux reconduisit sa Troupe dans sa Province , ainsi qu'il leur étoit commandé , en sorte qu'il ne resta au Roi de Bungo que sa Garde ordinaire ; & pendant qu'on l'amusoit par des conférences , le Roi de Saxuma faisoit filer des Troupes dans les Etats de Cikatondono pour enveloper ce Prince infortuné. Civan touchoit à sa perte ; mais la haine que ses ennemis portoient à la Religion chrétienne le sauva.

A peine Civan s'étoit-il éloigné de Fucheo , que la Reine fit apeller les Bonzes qui étoient entrés dans la conspiration. Voici le moment , leur dit-elle , de venger la querelle de nos Dieux ; vous pouvez compter sur mon autorité & sur celle de mon Frere ; il faut immoler tous ceux qui refuseront de reprendre le culte de leurs Ancêtres : hâtons-nous de profiter de l'absence de Civan , peut-être ce Prince échapera-t'il au piège que nous lui avons tendu ; mettons les choses en tel état que nous puissions lui donner la loi , supposé qu'il revienne : la plus grande partie des Habitans de Fucheo n'ont embrassé le Christianisme que pour lui plaire, ils seront charmés d'avoir un prétexte de retourner au culte des Dieux ; d'ailleurs , nous pouvons compter sur un grand nombre de mécontents qui se joindront à nous lorsqu'ils sçauront l'extrémité où Civan va se trouver réduit. Alors cette abominable femme aprit aux Bonzes les moyens

dont elle alloit se servir pour disperser les Troupes du Roi de Bungo , & les assura que le Roi de Saxumane rendroit la liberté à son Epoux qu'à des conditions qui assureroient la Religion du Pays.

Il n'y avoit dans la chambre de la Reine que les Bonzes & le Fils adoptif de Cicatondono qui étoit Fils de Faraki & d'Elifakim ; cet enfant n'avoit que sept ans , & l'on s'étoit d'autant moins méfié de lui qu'on le croyoit endormi ; il se nommoit Cicatora , & nous le verrons jouer un beau rôle dans la suite de cette Histoire. Il s'éveilla au commencement de cette conversation ; mais par une curiosité ordinaire aux enfans de son âge , il fit semblant de continuer à dormir : il comprit fort bien qu'on machinoit quelque chose contre le Roi son Oncle qu'il aimoit beaucoup , & eût assez de prudence pour feindre de dormir encore long-tems après le départ des Bonzes. Aussi-tôt qu'il pût s'échaper de



la chambre de la Reine, il courut trouver sa Gouvernante qui étoit Chrétienne, & lui raconta la larme à l'œil tout ce qu'il avoit entendu. Cette femme le careffa beaucoup, lui recommanda le secret, en lui disant que c'étoit l'unique moyen de sauver la vie à son Papa & à son Oncle; & aussitôt que la nuit fut venuë elle courut à la Maison de Fernandez, & lui dit ce qu'elle venoit d'apprendre, en le conjurant de faire sçavoir au Roi le danger dans lequel il étoit. Fernandez frémit à ce recit, & résolut de ne s'en rapporter qu'à lui pour instruire le Roi: il fit appeller son compagnon qui se nommoit Gago, lui recommanda son Eglise, qui selon toutes les apparences alloit essuyer une cruelle persécution, & partit dès la même nuit. Quelques heures plus tard tout auroit été perdu; dès le point du jour on ferma les Portes de Fucheo, & l'on y fit une Garde exacte; ensuite Cikatondono fit publier un Edit au nom du Roi, qui

portoit que ce Prince actuellement prisonnier du Roi de Saxuma , reconnoissoit qu'il s'étoit attiré ses malheurs par le mépris qu'il avoit témoigné pour les Dieux protecteurs du Japon ; qu'il vouloit réparer sa faute en retournant sincèrement à leur culte , & qu'il invitoit ses Sujets à suivre son exemple ; qu'on leur donnoit vingt-quatre heures pour se déterminer , après quoi l'on passeroit au fil de l'épée tous ceux qui se rendroient rebelles à ses Ordres. A peine cet Edit fut-il publié , qu'une partie des nouveaux Chrétiens courut à l'Eglise , & ils dirent au Missionnaire qu'ils venoient mourir avec lui : ceux qui vinrent les derniers , désespérés de ne pouvoir avoir place , s'en retournèrent dans leurs Maisons , & écrivirent en gros caractère sur leurs portes qu'ils étoient Chrétiens : ensuite ils se revêtirent de leurs plus beaux habits , comme dans un jour de fête , & passèrent le jour & la nuit suivante en prières aussi bien que

ceux qui étoient dans l'Eglise. La fermeté des Chrétiens excita la fureur d'Aria ; elle engagea ceux des Courtisans qui n'avoient point reçu le baptême à voir leurs Parens & leurs Amis , pour les engager à faire de bonne grace ce que le Roi exigeoit , puisque c'étoit l'unique moyen de sauver leur vie. Les Courtisans lui obéirent ; mais quelques soins qu'ils se donnassent , ils ne pûrent jamais ébranler la constance d'un seul Chrétien , & se retirèrent pleins d'admiration pour une Religion qui inspiroit tant de fermeté & de soumission à ses Sectateurs ; je dis tant de soumission , parce qu'il eût été fort facile aux Chrétiens de se défendre ; ils faisoient le plus grand nombre , & eussent été secondez même par les Infidèles parmi lesquels ils avoient beaucoup de Parens & d'Amis ; mais leur ardeur pour le martyre étoit trop grande pour qu'ils songeassent à s'y soustraire , & ils attendoient avec impatience le moment

où l'on viendroit les immoler. Sur les onze heures du soir ils entendirent un grand bruit dans la rue , & l'on frapa avec force à la porte de l'Eglise ; ils ne doutèrent point que ce ne fut les satellites de la Reine qui venoient pour les égorger : On se hâta d'ouvrir les portes ; mais quelle fut leur surprise de voir la Princesse Elisakim à la tête d'une troupe de Femmes. Cette Héroïne tenoit entre ses bras un de ses fils âgé de six mois , qui n'avoit point encore été baptisé : Elle dit au Missionnaire qu'elle venoit le conjurer de mettre son fils au nombre des Chrétiens , & qu'elle étoit déterminée à rester avec les fidèles pour recevoir la Couronne du martyr.

On ne peut exprimer la surprise de la Reine lorsqu'elle aprit l'action d'Elisakim ; elle avoit fait enfermer cette Princesse dans son Palais , parce qu'elle savoit qu'elle étoit chérie du peuple : mais l'Epouse de Faraki ne fut pas plutôt instruite du danger des Chrétiens ,

ROY DE BUNGO. III

qu'elle résolut de le partager , & fit rompre par ses Officiers la muraille de son appartement , qui n'étoit que de bois selon la coutume du Japon.

Cependant Cikatondono , la Reine & les Bonzes , se trouvoient dans un cruel embarras ; ils n'avoient pas compté sur une pareille constance , & ne sçavoient à quoi se déterminer. Les Bonzes conseillèrent à la Reine de faire quelques exemples qui pussent intimider le grand nombre , en commençant par le Missionnaire Gago ; mais les choses avoient changé de face , & dans le moment où elle donnoit ses ordres sanguinaires , elle se trouva prisonnière dans son Palais , & hors d'état d'exécuter ses mauvais desseins.

Lorsque l'Epouse de Faraki s'étoit renduë à l'Eglise , elle croyoit , comme le reste du peuple , ce que l'on avoit publié du changement du Roi de Bungo. A peine Gago lui eût-il appris le voyage de Fernandez , & la trahison qu'on avoit faite à Civan

son frere , qu'elle suspendit son ardeur pour le martyre : elle representa aux Chrétiens qu'il n'étoit pas question de prendre les armes pour sauver leur vie , mais pour empêcher leur Prince d'être opprimé : s'adressant ensuite à quelques Seigneurs payens , que la curiosité avoit attirés : généreux Japonnois , leur dit-elle , le salut de l'Etat & de Civan est entre vos mains ; souffrirez-vous qu'une femme perfide se vante d'avoir détrôné son Epoux par votre secours ? Quelle tache pour votre nom ? quelle honte pour vos enfans ? Mais , je lis déjà dans vos yeux votre indignation ; vous me reprochez d'avoir pû vous croire coupables d'une telle lâcheté : hâtez-vous d'en écarter le soupçon ; courez réveiller dans le cœur des Bungois la fidélité qu'ils doivent à leur Prince : déjà Civan , après avoir évité les pièges de ses Ennemis , s'apprête à récompenser votre zèle ; que par vos soins il trouve tout ici dans le devoir & la sou-

mission qu'il a droit d'attendre : suivez-moi. A l'instant Elisakim sort de l'Eglise , & parcourant les postes des Soldats , leur montre son fils , les fait ressouvenir de ce qu'ils doivent à leur Prince ; les assure qu'on a surpris ses Ordres , & les exhorte à se saisir des portes du Palais. Les Seigneurs dont j'ai parlé se joignent à elle ; chaque moment grossit son parti ; & avant que la Reine & son Frere pussent être avertis de ce qui se passoit , ils se trouvent investis dans le Palais avec les Bonzes. Aria voyant ses desseins déconcertés voulut se dérober au châtement qu'elle avoit si justement mérité ; plusieurs fois elle essaya d'attenter à sa vie , mais Elisakim la fit veiller de si près qu'elle ne put exécuter son dessein : cependant l'Epouse de Faraki instruisit les Seigneurs qui lui parurent les mieux intentionnés du danger où étoit son frere , & les conjura de voler à son secours avec le peu de troupes qui étoient à Fuchéo , les

assurant qu'ils pouvoient se reposer sur les Chrétiens du soin de garder la Ville & la Reine. Si on eût laissé faire ces derniers , ils eussent tous abandonné leurs maisons pour secourir Civan ; mais on leur fit entendre qu'on avoit besoin d'eux à Fucheo , & ils se contentèrent d'offrir au Ciel leurs vœux les plus ardens pour la conservation de ce Prince.

Parmi les Bungois qui se mirent en marche pour dégager Civan , étoit un illustre Japonnois qui n'étoit pas son Sujet ; il se nommoit Ucondono , & quoi qu'il n'eût pas de Rois parmi ses Ayeuls , son Pere & son Oncle possédoient un assez grand Pays , & avoient de bonnes Forteresses. La réputation de Civan lui avoit fait naître le desir de s'instruire par lui-même de la sagesse du Gouvernement de ce Prince , & il étoit venu à Fucheo avec une suite nombreuse ; témoin de l'ardeur des Chrétiens pour le martyre , il conçut dès ce moment une grande estime pour leur

ROY DE BUNGO. 115

Religion ; & ayant appris le danger que couroit Civan , il résolut de lui aller offrir son secours ; mais ce Prince étoit déjà hors de péril. Fernandez & le Guide qu'il avoit pris avoient fait beaucoup de diligence pour joindre le Roi de Bungo ; elle manqua pourtant leur être inutile. Cicationdo avoit expressément recommandé au Gouverneur de Fugi d'arrêter tous ceux qui ne viendroient pas de sa part : heureusement Fernandez rencontra à deux lieuës de cette Ville un détachement de deux mille hommes , qui , trompé par la Lettre de Civan , retournoit dans son quartier ; il tira le Chef à l'écart , lui fit part de ce qui se passoit dans le Bungo , & l'avertit de la supposition de l'ordre qu'il avoit reçu. Le Commandant assembla aussi-tôt les Officiers ; on tint un Conseil dans lequel il fut résolu de camper au lieu où l'on étoit , & d'y rassembler les troupes qui ne pouvoient pas être fort éloignées : après ce Conseil Fer-

mandez résolut de risquer le tout pour le tout afin d'avertir Civan ; quatre Soldats prirent la même résolution , chacun d'eux se déguisa le mieux qu'il put , & ils prirent de différens chemins. Les Soldats moins heureux que Fernandez ; furent arrêtez ; & il eût eu le même sort sans une rencontre que la Providence lui ménagea : il n'étoit qu'à un quart de lieuë de la Ville lorsqu'il aperçut un Paysan qui le regardoit attentivement ; il vit bien qu'il étoit reconnu , & s'apprêtoit à retourner sur ses pas , lorsque cet homme l'abordant lui demanda s'il n'étoit pas Européen. Fernandez le pria de lui dire par quelle raison il lui faisoit cette question , & le Paysan lui répondit : c'est que j'ai le plus grand desir du monde de connoître les Docteurs de la nouvelle Religion : quelques-uns des Soldats de Civan ont logé chez moi en passant ; ils étoient Chrétiens , & m'ont tellement édifié par la manière avec laquelle ils se sont

comportés, que je meurs d'envie d'embrasser leur Religion. Fernandez remercia le Ciel du secours qu'il lui envoyoit; & dans l'embarras où il étoit, il confia à cet homme le sujet de son voyage, & la crainte dans laquelle il étoit d'être arrêté. Le Payfan s'offrit à lui faciliter les moyens d'entrer dans la Ville; il y alloit souvent vendre du foin, & ne pouvoit être suspect; il chargea une voiture chez lui après y avoir conduit Fernandez, & l'ayant couvert de foin, il entra dans la Ville selon sa coutume; il voulut même continuer à servir de guide au Missionnaire, & le conduisit au lieu où étoit Civan. Celui ci n'avoit aucun soupçon de la trahison qu'on lui faisoit, & croyoit ses troupes dans les Villages voisins. Il étoit actuellement en conférence avec les Ambassadeurs du Roi de Saxuma; & quoiqu'il entrevit que Fernandez n'avoit pû quitter Fucheo que pour quelque sujet bien extraordinaire, il eût la présence d'esprit de ne faire paroître au-

cune émotion, & acheva la conférence. Les Ambassadeurs s'étant retirés, il fit passer Fernandez dans son cabinet, & aprit avec surprise & horreur les attentats de sa Femme & de son Beau-frere ; il apella sur le champ Asarès & Faraki qui étoient dans le Palais, & leur premier avis fut de s'assurer des Ambassadeurs du Saxuma. Le Chef de l'Ambassade avoit le secret de l'entreprise, & la voyant découverte, il conjura Civan de ne point punir en lui la perfidie de son Maître, dont il avoit eu horreur, mais qu'il n'avoit pû empêcher. Ce qui rendoit cet homme si soumis, c'est qu'il trembloit pour deux de ses fils qui l'avoient accompagné : Civan connut sa crainte, mais il étoit bien éloigné de se venger sur des innocens des crimes d'un Pere coupable ; il pria cet homme de se rassurer sur le sort de ses enfans, puisqu'il étoit incapable de se venger de la perfidie par la cruauté. L'Ambassadeur pénétré de reconnaissance se jeta à ses pieds, & pour

reconnoître sa générosité, lui aprit que la Ville étoit remplie de Soldats Saxumans ; qu'il devoit être attaqué la même nuit, & que pour lui ôter tout espoir de salut, on devoit mettre le feu au Palais qu'il habitoit ; que le Roi de Saxuma, pour lui fermer la retraite en cas qu'il voulût tenter de regagner ses Etats, avoit fait un grand détour avec l'élite de ses troupes, & les avoit dispersées dans la plaine dont nous avons parlé. Ce fut sur le recit de cet homme que Civan forma son plan : il n'avoit avec lui que trois cens hommes de troupes réglées, comme je l'ai dit ; mais elles avoient des armes à feu, ce qui les rendoit redoutables ; il pouvoit encore compter sur deux cens hommes de suite qui étoient tant à lui qu'aux Seigneurs qui l'avoient accompagné ; il les assembla, leur aprit le danger dans lequel ils étoient, & les exhorta à vendre chèrement leur vie s'il falloit périr ; il leur aprit en même-tems qu'il ne s'a-

gissoit que d'échaper au premier péril , puisqu'ils étoient surs d'être secourus par l'armée , qui instruite du danger qu'il couroit , ne manqueroit pas de faire les plus grands efforts pour le dégager. Pour hâter ce secours , on délibéra des moyens de faire sçavoir aux Bungois la conduite qu'ils devoient tenir ; mais il y avoit beaucoup à risquer en l'entreprenant , parce qu'il falloit passer au travers de l'Armée Saxumane. Le Paysan qui avoit servi de guide à Fernandez s'offrit de le conduire sûrement par un bois dont les routes n'étoient connues que des habitans du pays , & on accepta ses offres ; Civan lui promit de le rendre maître de son salaire s'il exécutoit ses promesses. Je vous remercie , mon Prince , lui dit le bon homme ; je ne suis pas riche , mais j'ai toujours vécu content jusqu'au moment où j'ai entendu parler de la Religion chrétienne ; depuis ce tems je sens qu'il me manque quelque chose ; l'unique récompense que
je

demande à Votre Majesté, c'est de permettre au Bonze chrétien de rester quelques jours chez moi, pour m'instruire avec ma Famille. Le Roi de Bungo admira le désintéressement de cet homme, & Fernandez lui ayant promis son secours, Civan le chargea de ses ordres, & il partit. Sur les huit heures du soir, Civan à la tête de sa petite Troupe, marcha vers la porte de la Ville, & commanda à l'Officier qui y étoit de garde de la lui ouvrir; cet Officier voulut faire quelque résistance, & alléguer les Ordres de son Maître: vous n'avez ici d'autre Maître que moi, lui répondit Civan. En même tems six des Gardes du Roi de Bungo le couchèrent en joue, ce qui le rendit doux comme un agneau.

Il y avoit à deux cens pas de cette Porte une Forteresse, si on peut nommer ainsi une Maison ordinaire bâtie de pierre de taille; on y alloit de la Porte par une allée cou-

verte où il ne pouvoit tenir que dix hommes de front ; c'étoit dans cette Maison que Civan avoit résolu de se réfugier avec sa Troupe , parce qu'il n'étoit pas aisé d'y mettre le feu , & qu'il pouvoit s'y défendre assez long-tems , pour donner à ses Troupes celui d'aprocher , supposé qu'il fut attaqué : d'ailleurs , il lui étoit important d'empêcher le Roi de Saxuma d'être informé de ce qui se passoit , afin de pouvoir l'envelopper , & l'on ne pouvoit aller à lui que par cette Porte. Il n'eût pas de peine à réussir dans son entreprise ; la Forteresse dont j'ai parlé n'étoit pas fort bien garnie , parce qu'on en avoit retiré le plus grand nombre des Soldats pour l'exécution de la nuit suivante , & ceux qui y étoient furent trop heureux d'accepter la vie qu'on leur offroit. Sur les trois heures du matin Civan voyant que personne ne branloit , fit mettre le feu à quelques maisons qui n'étoient pas loin de la Porte , après

avoir fait rentrer dans la Ville ceux qui y demeuroient. Il avoit sçû de l'Ambassadeur que le Roi de Saxuma avoit placé des Sentinelles sur les hauteurs ; ces Sentinelles partirent à toute bride pour avertir le Saxuman qu'ils avoient vû des feux , & il ne douta point qu'on n'eût exécuté ses Ordres , & que le Roi de Bungo n'eût péri dans l'embrasement : comme il se pouvoit faire pourtant qu'il eût échapé , il étendit tellement ses Troupes entre les deux rivières , qu'il n'étoit pas possible de passer sans être aperçu. Il n'étoit qu'à huit lieuës de Tamba , & il s'attendoit à chaque instant à avoir des nouvelles ; mais voyant la moitié du jour suivant passé sans voir arriver aucun Courrier ni aucun fuyard , il commença à craindre quelque chose de funeste , & rassembla ses Troupes pour s'aprocher de la Ville ; en même tems le Ciel parût tout en feu derrière lui , & le bruit des cloches de la Ville de Fugi lui

aprit qu'on demandoit du secours dans ce quartier ; il en fut bien-tôt plus certain : quantité de fuyards lui annoncèrent qu'il alloit avoir sur les bras toute l'Armée du Roi de Bungo , qui venoit de prendre & de brûler la Ville de Fugi. Le Saxuman n'avoit que douze mille hommes , & il ignoroit le nombre des Ennemis qu'il avoit à combattre , car on peut voir par tout ce que je viens d'écrire que les Rois du Japon ne faisoient pas de grandes dépenses en Espions. Il prit donc le parti de retourner promptement à Tamba ; on marcha plus vite que le pas , mais les fuyards qui venoient de moment en moment avertirent le Saxuman qu'il alloit être envelopé par une Armée quatre fois plus grosse que la sienne : il est vrai que la peur avoit multiplié à leurs yeux les Troupes Bungoises , mais toujours est-il certain qu'il y avoit vingt mille hommes en marche dont plus de la moitié étoit de la Cavalerie. Pen-

dant que le Saxuman consulta sur le parti qu'il avoit à prendre ; ses Coureurs l'avertirent qu'ils voyoient une grande poussière ; c'étoit un détachement de la petite Troupe de Civan : aussitôt après avoir mis le feu aux Maisons dont j'ai parlé , il étoit sorti avec quatre cens hommes , & avoit laissé les autres pour défendre la Forteresse : heureusement pour lui il avoit fait tirer un plan exact de tous les lieux par lesquels il avoit passé sur les Terres de son Beaufrere , & sçavoit qu'il y avoit à deux lieues de l'endroit où le Saxuman étoit campé , une colline où l'on pouvoit se retrancher fort avantageusement , d'autant plus qu'elle avoit la rivière à dos , & qu'elle étoit bordée d'un petit bois des deux côtés : il avoit gagné cette hauteur , s'y étoit retranché , & y attendoit l'effet de l'entreprise que ses troupes devoient faire sur Fugi. Il ne douta pas qu'elle n'eût réussi lorsqu'il vit le feu , & envoya cinquante

hommes à la découverte. Ce furent eux qui furent aperçus par les Coureurs du Saxuman , & comme ils n'avoient ordre que de rapporter des nouvelles , ils regagnèrent aussi-tôt leurs retranchemens. On peut s'imaginer l'effroi des Ennemis lorsqu'ils se virent envelopés ; chacun ne pensa qu'à fuir , & quelque effort que fit le Roi de Saxuma , il ne put empêcher la déroute. A la vue des premiers fuyards Civan descendit au pied de la colline , & les fit saluer par ses Arquebusiers qui en tuèrent un grand nombre , tandis que les troupes Bungoises les prenoient en queue. Le Roi de Saxuma périt les armes à la main ; quantité se noyèrent en voulant traverser la rivière , & à peine arriva-t-il cent hommes dans la Ville d'où le Roi de Bungo étoit parti la veille. Ils y répandirent la terreur ; & quoi qu'il y eût dans cette Ville ou aux environs dix mille Soldats , lorsqu'ils eurent appris la mort de leur Roi , ils ne pensé-

rent qu'à prévenir le retour des vainqueurs.

On s'étonnera peut-être que les Soldats Saxumans qui étoient dans la Ville, n'eussent fait aucun effort pour chasser Civan de l'asile qu'il s'étoit choisi d'abord, ou du moins qu'ils n'eussent pas essayé d'avertir leur Prince de ce qui étoit arrivé, mais ils ignoroient absolument le dessein de leur Maître aussi-bien que leurs Officiers : l'Ambassadeur avoit seul le secret ; ils avoient ordre de lui obéir, & rien de plus. Or, Civan l'avoit eu en sa puissance tout le jour ; & il n'avoit eu garde de le laisser dans la Ville, & c'étoit à la précaution qu'il avoit prise de le mener avec lui qu'il dut le succès de son entreprise.

On ne peut exprimer la joye, ou plutôt le ravissement des troupes Bungoises lorsqu'elles revirent Civan & Faraki, pour le salut desquels ils avoient tremblé à juste titre : Officiers, Soldats, tous vouloient les voir, & jettoient des cris mêlés de

larmes. Civan , quelque'accablé qu'il fut du crime de son Epouse , ne put se refuser à la satisfaction que lui caufoit l'attachement de ses Soldats , & se crut payé dans ce moment de tout ce qu'il avoit fait pour eux : mais il n'étoit pas tems de se livrer sans réserve à la joye ; on ignoroit ce qui se passoit à Fucheo , & Civan craignoit avec raison que sa barbare Epouse n'eût poussé les choses à l'extrémité. Quelque nécessaire que fut sa presence dans le Royaume de Saxuma , dont il pouvoit aisément se rendre le maître , il crut devoir marcher vers sa Capitale. Un Courrier que lui envoyoit Elisakim , qui lui rendoit compte de ce qui s'étoit passé pendant son absence , lui fit changer de résolution ; il fit partir Faraki pour Fucheo avec quelques troupes , lui recommanda de veiller la Reine pour l'empêcher d'attenter sur elle-même , & ramena ses troupes à Tamba. Il trouva cette Ville à moitié deserte ; ses Habi-

tans effrayés du sort de Fugi qu'on avoit réduite en cendre , se hâtoient de fuir & d'emporter ce qu'ils avoient de plus précieux. Civan fit publier par toute la Ville qu'il n'en vouloit ni à la vie ni aux richesses des Habitans , & il donna de si bons ordres , que le lendemain on agissoit dans Tamba comme si la Ville n'eût été pleine que des Soldats de Cica-tondono. Civan resta deux jours dans Tamba pour y attendre les troupes qui lui venoient de toutes parts , & pour s'informer du fruit qu'il devoit espérer de la mort du Prince Saxuma : ce malheureux Prince avoit laissé un fils qui hérita de la haine qu'il portoit à Civan , aussi-bien que de son Empire ; il se prépara à la défense , & comme ses troupes étoient plus nombreuses que celles du Roi de Bugo , il se flatta d'un heureux succès : il ignoroit que l'amour qu'ont les Soldats pour un Prince qui les traite avec bonté , les rend invincibles. Civan voyant qu'il ne

pouvoit engager ce Prince à lui restituer les Provinces qui lui appartenoient , publia un manifeste des raisons qui l'engagoient à lui faire la guerre , & protesta que content de rejoindre à ses Etats ses Provinces démembrées , il rendroit au Saxuman tout ce qui ne lui appartenoit pas : il entra ensuite dans le Pays ennemi , & s'empara de la frontière sans beaucoup de difficulté. Le jeune Syco qui avoit trop compté sur le nombre des troupes qui défendoient ses premières Villes , aprit avec effroi les progrès de Civan , & résolut de lui livrer bataille. Le succès n'en fut pas douteux un moment ; rien ne résista aux Bungois , & Syco fut obligé de chercher son salut dans la fuite : mais un Roi qui n'a pas sçu faire aimer sa domination pendant la paix , est peu respecté lorsqu'il est malheureux dans la guerre. Les Saxumans ne se trouvèrent pas d'humeur à laisser ravager leur pays par l'entêtement d'un Prince

ROY DE BUNGO. 131

dont ils ne se soucioient guères ; ils se saisirent de Syco , & le livrèrent entre les mains de Civan , en lui demandant la paix. Le Roi de Bungo étoit de retour à son Camp lorsqu'on lui amena le Roi de Saxuma : aussitôt qu'il fut informé du malheur de ce Prince , il chargea Asarès d'aller au-devant de lui , & lui commanda de veiller exactement à ce qu'il fût traité avec respect. Le Saxuman voulut se prosterner lorsqu'il aborda Civan ; mais celui-ci ne le voulut pas permettre , & lui ayant présenté la main , l'embrassa ; il le fit asseoir , ensuite le plaignit d'avoir écouté les mauvais conseils qu'on lui avoit donnés , & finit en lui disant qu'il espéroit que sa mauvaise fortune lui apprendroit à connoître ses véritables intérêts : il l'invita ensuite à manger dans sa Tente , & l'assura pendant le dîner qu'il étoit bien éloigné de vouloir profiter de l'avantage qu'il avoit sur lui ; qu'il s'en tenoit aux termes de son Manifeste , & qu'il lui rendroit

132 C I V A N ,
son Royaume sans exiger d'autres conditions que d'être indemnisé des frais de la guerre. Syco ne pouvoit comprendre l'excès des bontés de Civan à son égard ; il s'étoit crû détrôné , & l'eût été véritablement s'il eût eu affaire à un autre Prince ; car il arrivoit à chaque instant au Camp des Députés qui venoient assurer Civan de la soumission des Villes principales ; mais le Roi de Bungo sçut résister à une tentation si délicate. Après le dîner , il conduisit son Prisonnier sur le Champ de bataille , qui presentoit un vif tableau des horreurs de la guerre ; il s'étoit fait accompagner des principaux Officiers des deux partis ; il les mena ensuite dans les tentes où il avoit fait transporter les blessés , sans distinguer les ennemis d'avec ses sujets , & ne put s'empêcher de verser des larmes à la vûë de ces tristes objets. A peine fut-il sorti de ce lieu qu'il assambla tous les Officiers des deux Armées ; & s'adressant à Syco , il lui

tint ce discours en leur presence :

Le Ciel m'est témoin , Seigneur , que je ne prétens point insulter à votre malheur ; l'adversité plus que votre rang vous rend respectable à mes yeux ; c'est un Ami , c'est un Pere à qui l'amitié donne le droit de vous faire une utile leçon. Vous venez de contempler votre ouvrage , Seigneur ; vous avez répandu le sang dont cette malheureuse terre vient de s'abreuver : les Veuves & les Orphelins qui viennent de perdre un Pere , un Epoux , sont en droit de vous accuser de leurs pertes. N'entendez-vous pas les cris douloureux des blessés ? votre cœur ne s'émeut-il point à la vûe de ces corps mutilés , auxquels il ne reste presque plus que la voix pour se plaindre de la triste extrémité à laquelle ils sont réduits par votre faute ? Quoi ! la foible satisfaction de commander à quelques milliers d'hommes de plus , vaut-elle donc assez pour être achetée à un tel prix ? Non sans doute.

Un Roi doit conserver son Royaume tel qu'il l'a reçu de ses Ancêtres ; mais il doit borner là toute son ambition , & craindre de se priver de ses Sujets légitimes , pour en acquérir qui ne peuvent lui appartenir que par la raison du plus fort. En agissant selon les règles ordinaires , je pourrois m'approprier le Royaume de Saxuma ; j'en ai conquis une partie , l'autre s'est volontairement soumise ; mais ces raisons trop fortes aux yeux de l'ambition , sont foibles à ceux de la Justice. D'ailleurs , je veux , s'il se peut , étouffer dans mon Royaume toutes les semences de guerre : je la perpétuerois , si je m'obstinois à retenir sous ma puissance les Saxumans : tôt ou tard l'amour de leurs Princes se réveillerait en eux ; ils chercheroient à secouer le joug , & ce seroit une source continuelle de guerre. La justice & ma tendresse pour mon Peuple m'imposent donc la loi de rendre le Royaume de Saxuma à son Maître

aux conditions que je lui ai annoncées. Il en est une autre que je ne fais pas en droit de vous imposer, Seigneur, continua Civan, en s'adressant au jeune Syco, mais je vous la demande comme une grace, & je me flatte que vous voudrez bien me l'accorder; c'est d'oublier absolument les sujets de plaintes que vous ont donné vos Sujets: je ne parle point de ceux qui ont osé porter leurs mains sacrilèges sur votre Personne, & qui m'ont cru assez lâche pour autoriser un tel attentat; ils m'ont outragé en cela d'une manière si sensible, que je vous prie de les abandonner à ma vengeance. Quant à ceux qui se sont soumis lorsqu'ils vous ont cru perdu sans ressource, leur faute a pour principe la foiblesse, & mérite quelque indulgence; le nombre des coupables est d'ailleurs trop grand pour les punir sans danger. Que votre clémence fasse naître chez eux le repentir & les remords, j'ose vous promettre que

vous les trouverez plus fidèles ou plus courageux à l'avenir ; par ce votre bonne conduite les affectionnera au service d'un Prince qui n'aura de plus grand plaisir que celui de faire leur félicité.

A peine Civan eût-il fini son discours , qu'il s'éleva dans sa Tente un doux murmure ; les uns admiroient sa vertu , & d'autres soupiroient d'être privés de la félicité d'avoir un tel Maître. Syco , malgré les efforts de Civan , se prosterna , & après lui avoir marqué sa reconnoissance , protesta qu'il ne croiroit régner qu'au moment où il commenceroit à suivre ses exemples & ses conseils : il jura l'observation de la paix , & se hâta d'en remplir les conditions , en ordonnant à ses troupes d'évacuer les Provinces qui avoient appartenu au Roi de Bungo , & en lui faisant remettre les sommes auxquelles on avoit évalué les frais de cette guerre : il y joignit de riches presens ; mais Civan lui montra qu'il l'emportoit sur

lui en magnificence, comme en sagesse & en valeur.

Ucondono fut un de ceux qui admirèrent le plus la sagesse de Civan ; sa grande ame, faite pour l'héroïsme, en conçut en ce moment la première idée : il se fit connoître au Roi de Bungo, & dès-lors il se forma entr'eux une union étroite qui servit beaucoup dans la suite à la publication de l'Évangile.

Pendant qu'on élevoit jusqu'aux Cieux les vertus du Roi de Bungo, & que ses Soldats faisoient éclater les plus vifs transports de joye, en pensant au bonheur qu'ils avoient d'appartenir à un tel Maître, Civan étoit la proie des plus cruels déplaisirs. Combien de fois se rapeloit-il le souvenir de sa chère Mera ; & combien les vices de la furie avec laquelle il se voyoit lié pour jamais, lui rendoient-ils plus respectable le souvenir de sa première Epouse ? O, Dulica ! s'écrioit-il dans l'amertume de son ame, me reste-t'il à essuyer des coups

plus cruels ? Quelque préparé que je fassé aux malheurs que vous m'aviez annoncés , pouvois-je prévoir leur nature & leurs horreurs ? ce n'étoit donc pas assez d'avoir perdu la plus vertueuse de toutes les Époufes ? falloit-il encore être uni avec une furie altérée de mon sang ? Ces réflexions de Civan étoient toujours suivies d'une humble & fervente prière ; il s'humilioit sous la main toute puissante du très-Haut , & lui demandoit avec larmes , ou la fin de ses peines , ou le courage nécessaire pour les supporter. De telles prières ne peuvent manquer d'être exaucées , & l'on sera forcé de reconnoître par la suite qu'il falloit à Civan des secours extraordinaires du Ciel pour échapper au désespoir , ou du moins à l'abattement.

Il n'avoit jamais senti pour son Epouse aucun de ces sentimens violens qui annoncent l'amour ; mais le devoir , l'habitude , la tendresse qu'il avoit pour deux Fils qu'elle lui

avoit donnés , tout cela , dis-je , avoit fait naître chez lui pour Aria une forte d'attachement qui augmentoit sa peine. Ceux qui l'aprochoient de plus près , & qui soupçonnoient sa situation , lui insinuèrent qu'il étoit dans la nécessité de répudier Aria , & de prendre une autre Epouse ; & véritablement il n'y eût jamais de motifs plus plausibles pour autoriser un divorce ; mais Civan avoit pris le Ciel à témoin des sermens qu'il avoit faits à Aria en l'épousant , & il pensoit que la mort seule pouvoit l'en affranchir. Il rejetta donc la pensée d'un second Mariage , mais il crut devoir éloigner la Reine pour quelque tems : pour cela il fit partir Asarès devant lui , & lui commanda de faire conduire Aria dans une Forteresse qui étoit à trois lieuës de Fucheo , & d'avoir soin qu'elle y fut servie selon son rang. On s'attendoit qu'il s'empareroit des Etats de son beau-frere , rien n'étoit plus facile ; & il ne manquoit pas de gens qui

lui souffloient à l'oreille qu'il le pouvoit sans commettre d'injustice, puisque Cicatondono avoit attenté à sa vie & à son Royaume. Civan ne se fit point illusion sur ce que la justice exigeoit de lui en cette occasion, & il répondit à ceux qui lui donnoient ces conseils, que Cicatondono n'étant point né son Sujet, & étant Souverain, il ne se croyoit point en droit de lui confisquer ses Etats; & comme on lui alléguoit qu'il n'avoit pas tenu à ce traître qu'il n'eût perdu les siens, il ajoûtoit: faut-il que je devienne injuste & ravisseur, parce que mon ennemi l'est devenu à mon égard? Sa violence doit-elle fonder la mienne? Que deviendrait la société, s'il étoit permis d'user de pareilles représailles? Quoi, parce que mon ennemi m'a voulu voler ma robe, je me croirai en droit de lui dérober son manteau? Ceux qui écoutoient Civan ne pouvoient se dissimuler qu'il avoit raison; mais de telles vertus étoient si rares au Ja-

pon comme en Europe , qu'on avoit peine à se persuader qu'elles fussent praticables , & l'on regardoit le Roi de Bungo comme un original qui n'auroit non plus de copies qu'il n'avoit eu de modèles.

Lorsque Civan rentra dans ses Etats , il fit dire à Cikatondono de s'éloigner , & ne voulut pas souffrir qu'on lui fit la moindre insulte : cette clémence releva le courage de ceux qui avoient trempé dans cette conspiration ; les Bonzes mêmes se flattèrent d'échaper à la vengeance du Prince. Mais Civan mettoit une grande différence entre former une conspiration & y entrer : la foiblesse , les liaisons du sang ou de l'amitié peuvent entraîner un homme , & diminuent sa faute ; mais les auteurs d'une sédition ne doivent point être épargnés , & doivent porter tout le poids du châtement , sur-tout lorsqu'on prévoit que l'impunité deviendroit pour eux l'occasion d'un nouveau crime : il se résolut donc à punir les Bonzes ;

mais dans sa justice il usa d'une miséricorde à laquelle les coupables n'avoient pas lieu de s'attendre ; il se contenta de les chasser de son Royaume à perpétuité , & prononça une Sentence de mort contre ceux qu'on y trouveroit quinze jours après la publication de son Edit ; il fit ensuite assembler tous les autres conjurés , & après leur avoir exagéré l'énormité de leur crime , il leur en accorda le pardon. Je ne puis croire , leur dit-il , que vous m'ayez trahi par haine de ma personne : ce n'est point contre le Roi de Bungo que vous vous êtes ligués , c'est contre Civan protecteur du Christianisme : je veux faire honneur à cette glorieuse qualité ; Civan chrétien vous pardonne ; mais souvenez-vous qu'une seconde faute vous rendroit indigne du pardon ; faites en sorte qu'une bonne conduite pour l'avenir justifie ma clémence , & ne me permette pas de me rapeller votre crime.

Nous avons vû au commencement

de cette Histoire que les Rois de Bungo étoient Maîtres du Gotto : l'Ayeul de Civan s'étoit emparé de ces Isles, par la seule raison qu'elles étoient à sa bienséance , & que l'Héritier du dernier Souverain n'étant qu'un enfant , ne pouvoit s'oposer au dessein qu'il avoit d'envahir son héritage. Ce malheureux Enfant trahi par ses Sujets , n'avoit conservé la vie que par les soins de sa Nourrisse ; elle l'avoit soustrait à la barbarie du Roi de Bungo , qui vouloit assurer sa conquête par la mort du légitime Héritier ; elle s'étoit retirée dans un Royaume voisin , & avoit élevé ce jeune Prince dans des sentimens de modération conformes à sa mauvaise fortune. Un fils unique qu'il laissa , hérita des sentimens & des droits de son Pere ; il avoit un fils & une fille dont le triste sort lui faisoient quelques fois regretter la perte de son rang ; se voyant dans l'impossibilité de les rétablir sur le Trône de leurs ancêtres , ou de leur laisser du

144 C I V A N ,
moins une fortune qui répondit à leur naissance , il tâcha de les en dédommager en leur inspirant une haute vertu : il réussit au-delà de ses espérances. Mondo & Maïca sa sœur attiroient l'admiration & le respect de tous ceux qui les connoissoient , plus par leurs vertus que par leurs qualités de corps & d'esprit , quoiqu'il ne fut guères possible de voir un couple plus parfait. Leur Pere ayant entendu parler des vertus de Civan résolut d'essayer à l'attendrir sur le sort de ses Enfans ; ce n'est pas qu'il osât se flatter de voir son fils remonter sur le Trône de ses Peres : quelque idée qu'il eût de la droiture & de la magnanimité du Roi de Bungo , il sçavoit trop bien que les Rois ne manquent jamais de raisons pour retenir ce qu'ils se sont une fois approprié , il espéroit seulement de la bonté de Civan un honnête établissement pour deux personnes qui en paroïssent si dignes : ce Pere tendre eût bien souhaité faire paroître
ses

ses Enfans à la Cour dans un équipage conforme à son rang , mais sa pauvreté étoit telle qu'il fut obligé de s'épuiser pour les mettre d'une manière décente , & leur procurer une voiture : heureusement pour lui on n'avoit point besoin de Patron pour parvenir jusqu'à Civan , son Trône étoit accessible au pauvre comme au riche. Mondo le pere & ses deux enfans l'abordèrent lorsqu'il alloit se mettre à table , & s'étant jettés à ses pieds , ils lui présentèrent une Requête dans laquelle ils avoient exprimé leur misère d'une manière pathétique. Civan les fit relever , & quoique ses Officiers l'eussent averti qu'on avoit servi , il ne voulut se mettre à table qu'après avoir lu le Placet. Il dit à Mondo le pere qu'il n'avoit qu'à le venir trouver le lendemain au Conseil , & que là on examineroit sa demande ; qu'en attendant il le prioit d'accepter un logement qu'il auroit soin de lui faire fournir , mais qu'il le prioit

de ne s'ouvrir à personne du sujet de son voyage : en même tems Civvan ayant dit un mot à l'oreille d'un de ses Officiers , on conduisit Mondo & ses enfans chez Asarès où on leur fournit abondamment tout ce qui leur pouvoit être nécessaire. Sur le soir le Roi se rendit chez Asarès où il eût une longue conversation avec ces Etrangers ; il demanda à Mondo s'il avoit conservé quelques preuves de la fuite & de la naissance de son Pere , ajoutant poliment qu'il le croyoit sincère , mais que pour n'être point accusé d'imprudence il falloit convaincre son Conseil de la vérité de son extraction. Mondo ne fut point offensé des soupçons du Roi ; il convint qu'il étoit de la prudence d'un Prince d'être en garde contre certains aventuriers , qui se parant d'un nom illustre , ont le front de se presenter à la Cour pour extorquer des graces ; mais il n'étoit pas dans ce cas , & ne pouvoit en être soupçonné. La Nourrisse qui avoit souf-

ROY DE BUNGO. 147
trait son Pere à la cruauté de l'U-
surpateur du Gotto, avoit pris tou-
tes les mesures nécessaires pour const-
tater la naissance de son Pupile. Le
Roi chargea Asarès d'examiner ces
preuves, & prit congé de cette fa-
mille, rempli d'admiration pour les
grandes qualités qu'il avoit remar-
quées dans le Pere & dans les En-
fans. La Cour se rassembloit tous
les soirs chez la Princesse Elisakim ;
le Roi s'y trouvoit ordinairement ;
& pendant qu'une partie des Cour-
tisans s'occupoit au jeu, le Roi
s'entretenoit familièrement avec ceux
qui n'avoient pas de goût pour cet
amusement. Il trouva en arrivant
qu'on n'étoit occupé que de la bon-
ne mine des Etrangers qui avoient
paru au dîné : les Dames ne trou-
voient rien qui pût égaler le jeune
Mondo, & les Cavaliers élevoient
jusqu'aux Cieux les charmes de Mai-
ca ; chacun avoit été frappé du rapport
des traits de cette belle inconnue
avec ceux de Mera, & Faraki

avoüoit qu'il s'étoit senti émû jusqu'au fond des entrailles à la vûë d'une personne qui lui avoit rapellé le souvenir d'une sœur qui lui avoit été si chère ; il n'avoit pas même pu se défendre de laisser couler quelques larmes , qu'il s'efforça vainement de cacher lorsque Civan entra ; car on évitoit soigneusement de lui parler d'une Epouse pour laquelle il conservoit le plus tendre souvenir. Le Roi voulut être instruit du sujet des pleurs de Faraki , & il avoüa qu'il avoit été frappé lui-même de cette ressemblance. Elisakim lui demanda si ces Etrangers devoient faire quelque séjour à la Cour , & elle ajoüta qu'elle souhaitoit passionnément d'attacher cette aimable inconnüe à son service. Civan répondit qu'il ne croyoit pas que ces Etrangers eussent intention de rester dans le Bungo ; qu'ils n'étoient pas nés ses Sujets , mais qu'ayant des affaires dans le Gotto , ils étoient venus demander sa protection , & qu'il

R O Y D E B U N G O . 149
étoit résolu de leur rendre Justice ;
quoi qu'ils eussent affaire à une Par-
tie puissante. Tout le monde aplau-
dit au dessein de Civan , & la con-
versation par les soins du Roi tom-
ba sur la réunion du Royaume de
Gotto à celui de Bungo. Sçavez-vous
bien , dit le Roi , que je ne suis pas
tranquille sur la possession de ces Is-
les , & que malgré mon respect pour
mon Ayeul , je ne puis m'empêcher
d'avoir en horreur les voyes violen-
tes dont il s'est servi pour s'emparer
de ce Royaume. Il est vrai , dit un
vieux Courtisan , qu'il n'épargna rien
pour en faire périr l'Héritier , mais
ce Prince étoit excusable : les Rois
de Gotto étoient de continuels ob-
stacles à l'agrandissement des Rois de
Bungo , & les resserroient de façon
qu'il ne leur étoit pas possible de s'é-
tendre. La politique exigeoit donc
qu'ils ne perdissent pas l'occasion de
s'ôter ces entrâves ; la circonstance
étoit favorable ; les Grands du Royau-
me disputoient la Régence à la Rei-

ne ; les Isles étoient effrayées dans l'attente d'une guerre civile , & le Roi de Bungo ſçut habilement profiter de leurs craintes pour les engager à recevoir ſon joug : mais il étoit à craindre que l'Héritier de ces Royaumes devenu grand , n'eſſaya de rentrer dans ſon bien , & il faloit ôter les ſemences de guerre en l'ôtant du monde. C'eſt-à-dire , ajoûta Faraki , qu'on peut appliquer à cette occaſion ce Proverbe au Roi : *Heureux les Enfans dont les Peres ſont damnés*. Sans contredit , répondit le Courtiſan. La détention des Isles de Gotto injuſte dans ſon principe , eſt devenuë légitime par la ſuite , ſur-tout par la mort ou l'abſence de l'Héritier , car on n'en a point entendu parler depuis ce tems. Il faloit que l'Ayeul de notre Roi prévit l'aſtère vertu de ſon Petit-fils ; car j'aurois une grande frayeur ſ'il eût laiffé le moindre lieu à une reſtitution. Ne badinez pas , dit Civan en riant , je n'ai jamais cru que la raiſon du plus fort fut ſuffi-

sante pour fonder un droit ; je suis persuadé que les Rois sont absteins comme les derniers des hommes aux loix de l'équité , & je ne voudrois jamais profiter du droit qu'ils se sont arrogés de regarder comme permis tout ce qui est utile. La conversation roula long tems sur le même sujet : on n'osoit contredire le Roi sur ces principes d'équité ; mais il démêloit sans peine qu'on rioit intérieurement de sa façon de penser sur cet article , & que l'action héroïque qu'il étoit sur le point de faire , trouveroit peu d'Aprobateurs ; il résolut donc de ne se déclarer qu'après avoir fait décider cette affaire par la bouche même de ses Courtisans.

Le Roi de Bungo fit instruire Mondo & l'un de ses Courtisans , sur la fidélité duquel il pouvoit compter , du rôle qu'ils devoient jouer. Mondo se presenta au Conseil avec ses Enfans , & s'étant jettés aux pieds du Roi , ils le conjurèrent de les protéger contre le Courtisan en ques-

tion , qui parce qu'ils étoient pauvres & sans soutien , leur retenoit l'Héritage de leurs Peres. Le Roi commanda à Mondo de se lever & & d'exposer son affaire , ce qu'il fit en ces termes :

Les Dieux avoient proportionné nos biens à notre ambition. Une maison chétive , avec un petit champ que nous possédions de pere en fils depuis plusieurs siècles , avoient borné les desirs de mes Ayeux ; mais dans le tems de la révolution du Gotto ; le Pere du Courtisan que j'accuse acquit une belle & grande Terre contiguë à notre héritage ; cette maison quelque grande qu'elle fut , lui parut bientôt trop petite ; il vouloit y joindre un parc , y faire conduire une petite rivière , & il résolut d'acheter tout ce qui l'environnoit. Mon Ayeul aimoit la maison ; nulle loi ne pouvoit le forcer à s'en dessaisir , & rien ne put l'engager à s'en défaire. Notre voisin devenu notre ennemi , profita de notre pauvreté &

de notre peu de crédit : il avoit l'oreille du Prince ; il suposa des crimes à mon Ayeul , le força non-seulement d'abandonner son héritage , mais aussi son pays natal pour sauver sa vie : banni des lieux où il avoit respiré l'air pour la première fois , mon Ayeul traîna une vie misérable dans un pays étranger , où il me laissa pour tout héritage son exil & ses droits. J'ai cru long-tems ne pouvoir laisser rien de plus à mes enfans ; mais le bruit de votre équité qui s'est répandu dans les Contrées les plus éloignées , a percé jusqu'à nous ; & quoique j'aye lieu de craindre la faveur de celui qui est ma partie , j'ai mis toute ma confiance en votre Justice Royale.

Civan commanda au Courtisan de répondre , & celui-ci n'ayant pû nier le fait , se rabattit sur l'entêtement de l'Ayeul de cet homme qui n'avoit pas voulu lui vendre sa maison. Vous concevés , dit-il aux Juges , que cette chétive maison enclavée

dans les Terres de mon Grand-pere en eût gâté toute la symétrie ; d'ailleurs , il n'étoit pas possible de nous borner en cet endroit ; pour faire une maison passable , il falloit avoir la liberté de s'étendre. Quant à la persécution qu'on a faite à l'Ayeul de cet homme , j'avouë qu'elle étoit injuste , & je blâme mon Grand-pere d'y avoir eu recours ; mais je ne dois pas pâtir de cette faute : il étoit usurpateur , j'en conviens , mais je suis devenu légitime possesseur , & l'on ne peut sans injustice me dépouiller d'un terrain que j'ai trouvé appartenant à ma maison depuis deux générations. Ceux qui composoient le Conseil eurent à peine la patience d'écouter jusqu'au bout l'extravagante défense de cet homme : Que seroit-ce , lui dit-on , si chaque homme s'arrogeoit le droit de dépouiller son voisin de tout ce qu'il croiroit lui convenir ? Vous êtes , dites-vous , possesseur légitime d'un bien dont votre Ayeul étoit usurpateur ; le vol , la violence , peu-

vent-ils donc fonder une jouissance légitime ? La longueur de l'usurpation, loin de couvrir le crime, l'augmente, & vous met dans la nécessité de restituer les fruits avec le fonds. Le Courtisan paroissoit fort embarrassé, & demandoit qu'au moins il lui fût permis de faire une compensation, & de donner à cet homme l'équivalent de sa maison. A la bonne heure, reprit Civan, pourvu qu'il y consente ; mais s'il s'obstine à ne vouloir aucun échange, je ne vois pas qu'on puisse l'y contraindre. Mondo avoit ses ordres, il répondit nettement qu'il vouloit son bien, & non autre chose ; qu'on pouvoit refuser de lui rendre justice, mais qu'il ne souffriroit point qu'on la lui rendît à demi. Après cette déclaration, on fut aux voix, & le jugement fut uniforme ; le Courtisan fut condamné à faire rebâtir la maison, & à payer les intérêts du petit champ.

Alors Civan s'étant levé, demanda un moment de silence, & parla

ainsi. Je confirme votre Jugement ,
Messieurs , & je dis avec vous , la
violence ne peut fonder un droit lé-
gitime ; chaque homme , quelque
basse que soit sa condition , est maî-
tre de son bien : c'est par l'observa-
tion de ces Loix , fondées dans la
nature , que l'ordre se conserve dans
la société ; on ne pourroit les en bannir
sans causer un bouleversement général :
ces Loix étant gravées dans nos cœurs
par le doigt de l'Auteur de la natu-
re , elles obligent tous les hommes ,
& les Rois comme le reste de leurs
sujets. Je n'ai garde aujourd'hui de
m'en écarter ; & pour montrer à mes
peuples que rien ne pourra jamais
m'obliger à souffrir qu'elles soient vio-
lées dans mes Etats , je m'y soumetts
moi-même , & déclare que les Isles
du Gotto retournent dans ce mo-
ment sous la possession de leur légi-
time Maître , que vous voyez dans
la personne de cet illustre Etranger :
c'est vous - mêmes , Messieurs , qui
avez formé l'Arrêt , je défère trop à

vos lumières pour vouloir m'y souf-
traire. En même-tems Civan descen-
dit de son Trône , & embrassant le
nouveau Roi , lui demanda son amitié
& son alliance.

Mondo n'avoit pas osé se flatter
d'un tel succès : il se jetta de nou-
veau aux pieds de Civan , malgré les
efforts que fit ce Prince pour l'em-
pêcher. Grand Roi , lui dit-il , vous
êtes digne de commander à toute
la terre , & je prends les Dieux à
témoins que je m'estimerois plus heu-
reux de vivre votre Sujet que de ré-
gner sur le Japon ! Que ne m'est-il
permis de suivre le mouvement de
mon cœur ! ce Royaume que vous
me rendez avec tant de grandeur
d'ame , je vous conjurerois de le
garder , & par reconnoissance , &
par l'amour que je porte à mes peu-
ples. Mais vous , ô le modèle de
tous les Rois ! vous connoissez les
devoirs que cet auguste nom leur
impose. Celui qui est né pour le Trô-
ne , ne peut sans honte vivre en par-

ticulier ; je me vois donc forcé à suspendre les mouvemens de ma gratitude , qui me porteroit à vous abandonner mes Etats ; mais si je ne puis avoir la qualité de votre Sujet , joignez à tous vos bienfaits celui de me regarder comme un Allié , dont rien n'égalera jamais la fidélité & l'attachement.

Civan charmé de trouver dans le nouveau Roi de Gotto des sentimens si dignes d'un Prince , s'empressa d'achever son ouvrage ; il conduisit lui-même Mondo dans l'Héritage de ses Peres , & ne le quitta qu'après lui en avoir assuré la paisible possession. Elisakim avoit pris un tel attachement pour la belle Maïca , qu'elle obtint du nouveau Roi la liberté de la garder auprès d'elle , & cette jeune Princesse eût bien-tôt une foule d'Adorateurs ; mais de tous ceux qui ressentirent l'effet de ses charmes , nul ne fut plus vivement atteint que Civan : il ne connut pas d'abord toute la profondeur de sa bles-

ROY DE BUNGO. 159

fure ; il crut n'aimer en Maïca que le souvenir de Mera , qu'elle lui retraçoit d'une manière bien sensible , & par ses traits & par ses vertus. Il eût été sans doute long-tems la dupe de son propre cœur , si la jalousie ne l'eût éclairé , comme nous le verrons bien-tôt.

Si Civan avoit montré son extrême délicatesse , en restituant à Moddo le Royaume qui lui apartenoit , il ne tarda pas à montrer son courage en entreprenant de réunir au Bungo tout ce qu'on avoit enlevé à son Pere. La rapidité de ses premières conquêtes ne laissa nulle espérance aux usurpateurs ; la plûpart aimèrent mieux s'abandonner à sa clémence , & se ménager d'utiles établissemens , que de mesurer leurs forces avec un Prince que l'amour de ses Sujets rendoit invincible. Il ne trompa point l'espérance de ceux qui prirent le parti de la soumission , mais une sage sévérité aprit aux autres qu'on doit craindre d'abuser de la

bonté des Princes les plus patiens. En peu d'années Civan n'eût plus d'Ennemis , & vit son Royaume augmenté de moitié , ce qui ne servit pas peu à faire taire les murmures qu'avoit excités la restitution du Gotto. Ucondono , dont j'ai déjà parlé , s'étoit fait un devoir d'amener des troupes à son Ami ; & Civan ayant heureusement terminé toutes ses Guerres , pria Ucondono de venir se délasser quelque tems dans sa Capitale. Il y fut à peine arrivé qu'il augmenta le nombre des Adorateurs de Maïca ; mais plus heureux que ceux qui l'avoient précédé , il eût le bonheur de la rendre sensible. Comme la condition d'Ucondono n'avoit rien qui put faire rougir Maïca , elle ne chercha point à s'oposer aux mouvemens qu'elle sentoit pour lui ; elle n'essaya pas même à les lui cacher , & l'assura qu'elle obéïroit sans répugnance à son Pere s'il dispoit de sa main en sa faveur. Ucondono fut transporté de joye à cet aveu ; il comptoit

sur l'amitié de Civan, & ne doutoit point que ce Prince n'employa le crédit qu'il avoit sur l'esprit de Mondo pour le faire consentir à une union qui devoit faire le bonheur de sa vie : il fut étrangement surpris de la froideur avec laquelle Civan reçut la proposition qu'il lui fit d'apuyer sa demande. Ce Prince s'en excusa d'abord ; il craignoit, disoit-il, que la reconnoissance ne fit une loi au Roi de Gotto de consentir au mariage de sa Fille, s'il paroïssoit le souhaiter, & il ajoûtoit qu'il vouloit laisser à ce Prince la liberté entière de disposer de ses Enfans : il fit ensuite remarquer à son Ami, qu'avant de faire aucune proposition à Mondo, il devoit s'assurer du consentement de ses Parens. Enfin, il finit en se défendant de causer une douleur mortelle à Elisakim, en lui enlevant une personne qui lui étoit extrêmement chère. Ucondono qui n'avoit garde de regarder Civan comme son Rival, lui representa que ce mariage étoit

également avantageux aux deux Parties du côté de la fortune ; qu'il connoissoit trop la tendresse de son Pere pour craindre qu'il voulut s'opposer à son bonheur ; & que sur ce qu'il avoit oüi dire du caractère de Mondo , il ne pouvoit s'imaginer qu'il refusât d'unir sa Fille à un homme qui avoit le bonheur de lui plaire. Ces dernières paroles furent un coup de foudre pour Civan ; elles l'éclairèrent sur ses sentimens à l'égard de Maïca , & il en fut si troublé qu'il fut sur le point de perdre l'usage de ses sens. Ucondono qui s'aperçut du changement de son visage , crut qu'effectivement il se trouvoit mal , & se retira pour lui laisser la liberté de reprendre ses esprits. Civan aussi-tôt se retira dans son Cabinet pour réfléchir sur ce qu'il venoit de découvrir , & il connut alors toute la profondeur de sa blessure. La seule idée de voir Maïca épouse d'Ucondono le faisoit frémir , & il ne sçavoit à quoi se résoudre , lorsqu'un jeune

ROY DE BUNGO. 163

Seigneur , pour lequel il avoit beaucoup de confiance , se presenta à sa porte , & fut effrayé de l'altération qu'il voyoit sur son visage : il alloit se retirer par respect , lorsque le Roi lui fit signe d'entrer : son cœur étoit si plein qu'il ne pouvoit plus se passer d'un Confident. Il déclara donc au jeune Japonnois les tourmens dont il étoit la proye , & le conjura de lui aider à combattre une passion qui alloit empoisonner tout le bonheur de sa vie. Et pourquoi vous contraindre , lui répondit le Courtisan ? La trahison d'Aria a rompu les liens qui vous attachoient à elle ; cherchez dans les vertus d'une autre Epouse le dédommagement des peines que vous avez souffertes : Maïca vous estime ; les ordres de son Pere la détermineront en votre faveur , & le devoir en fera bientôt une tendre Epouse.

Civan étoit dans un de ces instans où la voix de la vertu a peine à se faire entendre parmi le bruit que font les passions : dans ces momens

critiques il est bien dangereux de trouver des Amis complaisans ; un rien détermine l'ame flottante & incertaine , & les raisons les plus foibles paroissent décisives. Il prêta donc l'oreille aux discours flatteurs du Courtisan , & trouva qu'effectivement la persécution d'Aria étoit une raison suffisante pour faire rompre son mariage. Cette femme obstinée dans le Paganisme mettoit un obstacle invincible aux grands desseins qu'avoit Civan , par rapport à l'établissement de la Religion chrétienne ; son union avec elle n'avoit point été scellée par des sermens faits aux pieds des Autels : il se permit donc l'espoir de posséder un jour Maïca , & se flatta de l'ébloüir par l'éclat d'une Couronne. Civan étoit sur le bord du précipice lorsque le Ciel lui envoya un puissant secours dans les conseils d'Asarès : ce Philosophe en embrassant la Religion chrétienne , en avoit compris la sainte sévérité ; il frémit en aprenant le dessein de Civan ; sans

s'arrêter à de lâches ménagemens , il lui fit voir toute l'étendue de la faute qu'il étoit sur le point de commettre , & s'étant jetté à ses pieds il le conjura les larmes aux yeux de ne point ternir sa gloire en cédant à une passion honteuse. Civan se réveillant comme d'un profond sommeil , embrassa Atarès sans avoir la force de lui parler , & s'étant un peu remis , lui promit qu'avant vingt-quatre heures il auroit lieu d'être satisfait de sa conduite. Il se renferma ensuite pour affermir son ame dans la généreuse résolution qu'il venoit de prendre. Que cette nuit fut cruelle ! Que n'en coute-t'il point pour arracher de son cœur un penchant chéri auquel on a laissé prendre de profondes racines ? Civan se rapella l'exemple du malheureux Henry VIII. & frémissant du danger qu'il avoit couru , il fit les plus grands efforts pour triompher non-seulement de l'amour le plus tendre , mais aussi de la haine la plus excusable. A

peine fut-il jour , qu'il éloigna de sa Cour le Courtisan qui avoit flatté sa passion ; ensuite il se rendit au Château où la Reine étoit depuis quelques années. Cette Princesse criminelle avoit paru touchée de la modération de Civan à son égard , car elle avoit toujours été traitée avec beaucoup de respect : son Epoux lui avoit fait offrir plusieurs fois la liberté de se retirer dans les Etats de Cica-tondono ; mais la crainte d'être privée de la vûë de ses Enfans qu'on lui envoyoit quelquefois , l'avoit déterminée à rester dans le Bungo ; ce n'est pas qu'elle se flattât du retour de Civan à son égard , elle l'avoit trop cruellement offensé pour oser l'espérer. Quelle fut sa surprise lorsqu'on l'avertit de l'arrivée du Roi ; elle ne sçavoit ce qu'elle en devoit augurer , & fut long-tems sans pouvoir se remettre du trouble que cette nouvelle lui avoit occasionnée : heureusement pour elle la situation de Civan n'étoit pas plus tranquile ; il fut long-

R O Y D E B U N G O. 167
tems dans le Château sans avoir la
force de soutenir la presence de cet-
te ennemie de sa vie & de son re-
pos , ce qui lui donna le tems de
se reconnoître. A la fin la vertu de
Civan l'emporta ; il entra dans l'a-
partement d'Aria , qui se jetta à ses
pieds aussi-tôt qu'elle l'aperçut. Ci-
van la fit relever , & fut quelque
tems à la regarder en silence. Aria
étoit belle ; elle étoit mere de deux
Princes que son Epoux aimoit avec
tendresse ; les larmes qu'elle ver-
soit sembloient annoncer un sincère re-
pentir ; il n'en falloit pas tant pour
attendrir un cœur aussi bon que l'é-
toit celui de Civan. J'oublie le passé,
Madame , lui dit-il en l'embrassant ;
tâchez de vaincre votre haine pour
moi ; ou si vous voulez ma mort ,
n'enveloppez point mes peuples dans
ma perte. Aria confuse n'osoit lever
les yeux vers son Epoux , & con-
venoit de la justice de ses reproches.
Civan se flattant que cette confusion
étoit une marque certaine de son re-

pentir , tâcha de la dissiper par ses caresses ; il fit venir ses deux fils , & leur presence acheva de bannir de son cœur un reste de froideur qu'il n'avoit pû surmonter. Il quitta la Reine en lui laissant la liberté de venir reprendre son rang à la Cour ; mais elle lui demanda la permission de passer encore quelques jours dans cette retraite , & Civan le lui permit volontiers : elle reçut le même jour la visite d'Elisakim & d'un grand nombre de Dames qui vinrent lui marquer leur joye de sa réconciliation ; mais elle sçavoit bien à quoi s'en tenir ; elle n'ignoroit pas qu'elle étoit détestée , & que sa hauteur lui avoit attiré la haine publique : elle résolut de sacrifier cette passion pour un tems , afin de s'y livrer plus sûrement dans la suite. Son Fils aîné approchoit de l'âge où selon les Loix du Japon son Pere devoit lui laisser la Couronne : ce fils étoit son idole , & répondoit à la tendresse de sa Mere par un dévouement absolu à ses volontés ; elle
résolut

ROY DE BUNGO. 169

résolue de se contraindre jusqu'au moment où elle pourroit s'abandonner sans crainte à son ambition & à sa haine pour le christianisme : toute la Cour fut la dupe du changement d'Aria ; on crut qu'elle avoit profité de ses disgraces pour se corriger ; & Civan qui souhaitoit passionnément sa conversion , commença à se flatter de l'espoir de lui voir bien-tôt embrasser le christianisme.

Avant que de se rendre auprès d'Aria , Civan avoit fait partir deux Courriers ; l'un pour le Gotto , & l'autre pour le Pere d'Ucondono : il évitoit la présence de son Ami depuis le jour où il l'avoit prié d'être favorable à son amour ; & Ucondono piqué d'une froideur qu'il avoit si peu méritée , n'eût pas balancé à quitter le Bungo , si le plaisir de voir Maïca ne l'avoit retenu. Quelle fut sa joye , lorsque Civan l'ayant fait appeler au retour de ses courriers , lui presenta le consentement de son Pere & celui de Mondo ! La cérémonie du Ma-

170 C I V A N ,
riage d'Ucondono fut précédée de
celle de son Baptême : Maïca étoit
Chrétienne , & avoit été l'Apôtre
de son Amant. Sa conversion , par
cet endroit , paroïssoit douteuse ; mais
la conduite de cet illustre Japon-
nois a bien justifié la sincérité de son
changement , puisqu'il a sacrifié à la
Religion chrétienne son rang & ses
biens , & est mort à Goa dans les
Indes , où il avoit été exilé en haine
de sa Religion. Aria revint à la Cour
à l'occasion de ce Mariage , qui fut cé-
lébré avec magnificence ; le seul
Civan , au milieu de l'allégresse pu-
blique , étoit dévoré par les chagrins
les plus cruels : Maïca régnoit sur
son ame avec plus d'empire que ja-
mais , & plus le moment où il devoit
la perdre s'aprochoit , plus il sentoit
la grandeur de sa perte. Quelque
sacrifice qu'il eût fait au devoir , il
se craignoit lui-même , & cherchoit
un prétexte honnête pour éloigner
de sa Cour Ucondono & son Epouse :
les troubles qui s'élevèrent alors dans

ROY DE BUNGO. 17E

le Japon lui en épargnèrent l'embaras , & Ucondono fut obligé de quitter le Bungo deux jours après son union avec Maïca ; mais pour comprendre le motif de l'éloignement d'Ucondono , il faut reprendre les choses de plus loin.

L'Empereur du Japon avoit deux Favoris dans lesquels il se confioit entièrement ; l'un étoit Mioxindono , Roi d'Imori & de Cavaxi ; les services que ce Prince avoit rendus au Cubo-Sama le faisoient regarder de son Maître comme le soutien de sa Couronne. L'Empereur lui prodiguoit ses tresors , & lui avoit donné le commandement de ses armées ; mais tant de grandeurs ne purent satisfaire l'ambition de Mioxindono , il portoit ses vûes plus haut ; le Cubo l'avoit trop aproché du Trône Impérial pour ne pas l'exposer à la tentation d'y aspirer : quand l'ingrat crut qu'il ne lui en coûteroit plus qu'un parricide pour y monter, toute sa vertu s'évanouït , & il se détermina sans

peine à un crime dont il crut que le succès feroit une vertu.

Cette résolution prise , il n'eut pas beaucoup de peine à l'exécuter , parce qu'il avoit toutes les troupes à sa disposition ; il commença par écarter tous ceux qu'il craignit de ne pouvoir engager dans son entreprise. Danxandono qui partageoit avec lui la faveur du Prince , étoit un de ceux qui lui donnoit le plus d'ombrage ; mais comme il avoit une charge qui l'attachoit à la Cour , il n'y avoit pas moyen de s'en débarasser. Mioxindono aima mieux partager avec lui le fruit de son crime , que de s'exposer à voir avorter ses desseins ; il lui communiqua son projet , & ne le trouva que trop disposé à y entrer. L'Empereur eût quelques soupçons de ce qui se tramoit contre lui ; il sortit la nuit de son Palais avec quelques-uns de ses Courtisans , auxquels il ne confia le motif de sa fuite qu'à une demi-lieuë de Meaco sa capitale. Il y a

quelqu'aparence que ces Courtisans avoient été gagnés par les traîtres , car ils rassurèrent l'Empereur , & lui ayant remontré le tort que lui feroit une telle fuite , ils le déterminèrent à rentrer dans son Palais. Les Rebelles instruits de ce qui s'étoit passé au Palais , virent bien qu'il n'y avoit pas un moment à perdre ; ils s'apochèrent de la Ville avec leurs troupes , & en placèrent l'élite aux avenues du Palais. Tout cela ne se pût faire sans que le bruit n'en vint aux oreilles de l'Empereur , qui envoya son Beau-pere pour voir dequoi il étoit question. Dès que ce Seigneur parut sur le Pont , les deux Chefs de la révolte s'apochèrent , lui mirent en main un billet , & lui dirent avec assez de hauteur , de le porter à son Gendre. Il l'ouvrit , & voyant qu'on y demandoit sa tête , & celle de l'Impératrice sa fille , il fit aux Rebelles les reproches les plus sanglans , déchira le billet , entra chez l'Empereur ; & pour lui fai-

174 C I V A N ,
ne comprendre que tout étoit désespéré , il se fendit le ventre , & tomba mort à ses pieds.

Le fils de ce Seigneur courut sur le champ à la tête de quelques braves , pour venger sa mort ; mais ils ne furent pas suivis , & il fut aisé aux Ennemis de les tailler en pièces. On ignoroit dans le Palais ce qui se passoit au-dehors , & pendant qu'on y délibéroit sur le parti qu'on devoit prendre , les Rebelles y mirent le feu , & il falut songer à se sauver. L'Empereur à la tête de deux cens Gardes , & de quelques Gentilhommes qui se rangèrent auprès de sa personne , entreprit de se faire un passage au travers des Ennemis , & d'abord il renversa tout ce qu'il rencontra ; mais le nombre des révoltés augmentant à chaque instant , il se vit seul au milieu de ses fidèles serviteurs qui lui avoient fait un rampart de leurs corps : il combattoit pourtant encore en désespéré , & personne n'osoit l'aprocher ; mais ayant

reçu un coup de pique dans le ventre , deux coups de sabre sur le visage , & un coup de flèche à la tête , il vit bien qu'il ne pouvoit échapper , & s'étant fendu le ventre , il tomba sur le corps des siens. Un des Pages du Cubo-Sama , âgé de quatorze ans , donna de l'admiration aux conjurés par sa valeur ; les Chefs crièrent qu'on l'épargnât , mais voyant leur dessein , il s'élança vers eux ; & après leur avoir reproché leur crime , se fendit le ventre , & vint expirer sur le corps de son Maître. Ainsi périt Josi-Tir Empereur du Japon , Prince qui n'eût d'autre défaut qu'une aveugle confiance en ses Favoris. A peine étoit-il connu de ses troupes , comment en eût-il été aimé ? D'ailleurs ; il avoit laissé prendre trop d'autorité aux Parens de sa Femme qui en abusoient , & la haine publique qu'ils s'étoient attirés retomba sur le Prince , comme cela arrive ordinairement : du moins les révoltés publièrent - ils qu'ils n'avoient jamais

eu dessein d'attenter à la vie de leur Maître , & qu'on n'en vouloit qu'à sa Femme. Cette malheureuse Princesse s'étoit cachée dans un Monastère de Bonzes , où l'on l'a découvert quelques jours après , & où l'on envoya des Soldats pour lui trancher la tête. Deux filles de l'Empereur eurent un sort plus heureux , un Chrétien ayant trouvé le secret de les soustraire à la recherche des Rebelles ; le reste de la famille Royale fut égorgé , à la réserve d'un frere de l'Empereur qui étoit Bonze , & qui par-là parut peu redoutable aux Ennemis. Ils le firent pourtant garder , mais avec tant de négligence , qu'il se sauva , quoique les Rebelles publiassent qu'ils vouloient lui remettre la Couronne Impériale , parce que ces traîtres voyoient peu de disposition dans les Peuples à les reconnoître pour Souverains. Ce Bonze se nommoit Cavadono , & malgré les préjugés de sa profession , il crut pouvoir trouver plus de fidélité par

mi les Chrétiens que chez ses Confreres. Il se réfugia donc dans une Forteresse de Vatadono , d'où toute la puissance des conjurés n'étoit pas capable de l'arracher. Vatadono étoit oncle d'Ucondono : ses deux freres venoient d'embrasser le Christianisme , & il étoit lui-même protecteur déclaré des Chrétiens , & se préparoit à recevoir le baptême. Vatadono surmonta dans cette occasion une tentation bien délicate : maître de la personne de l'Héritier de l'Empire , non-seulement il ne profita point de cette occasion de s'agrandir , mais sa fidélité pour le sang de son Maître l'engagea à jouer dans cette occasion le rôle d'un subalterne , pour assurer le rétablissement de Cavadono. Nobunanga , Roi de Voary , étoit un de ces hommes qu'un génie supérieur & universel distingue d'abord de tous les autres , & met au-dessus des éloges. Vatadono lui proposa la gloire de faire un Empereur , & Nobunanga la préféra à celle d'être Em-

178 C. I V A N ,
pereur lui-même. A peine eût-on
appris que le Roi de Voary prenoit
en main la protection du Bonze , que
chacun se hâta de partager la gloire
d'exterminer les Rebelles : Ucondo-
no fut un des premiers qui vint s'of-
frir à lui à la tête d'un corps de
troupes d'élite que lui avoit donné
Civan. Nobunanga fut extrêmement
sensible à cette marque d'amitié qu'il
recevoit d'un Prince dont il étoit l'ad-
mirateur ; & sçachant qu'il ne pou-
voit rien faire qui lui fut plus agréa-
ble que de protéger la Religion chré-
tienne , il se déclara d'abord ouverte-
ment pour ceux qui l'avoient embras-
sée , & pour ceux qui la prêchoient.
Je n'entrerai point dans le détail des
actions de Nobunanga qui se faisoit
nommer le marteau des diables , &
l'exterminateur des Bonzes : l'ingra-
titude de Cavadono le força à le dé-
pouiller de l'Empire qu'il lui avoit
rendu , & il se montra sur le Trô-
ne impérial , où il monta autant ami
de Civan qu'il l'avoit été avant son
élévation.

Le Roi de Bungo continuoit à faire le bonheur de ses Peuples ; mais qu'il étoit éloigné de goûter le repos qu'il procuroit à ses Sujets ! Rien n'avoit pû diminuer la haine de la Reine pour le christianisme , quoique Civan n'eût rien épargné pour gagner son cœur : pour lui montrer qu'il avoit entièrement oublié ce qui s'étoit passé , il avoit accordé à ses prières le retour de son Frere à la Cour : Aria avoit paru fort sensible à cette marque de sa complaisance ; mais sa reconnoissance avoit peu duré , & elle n'épargnoit rien pour éloigner ses deux Fils du christianisme : elle en avoit deux , l'aîné se nommoit Jocimon , & le cadet Origendoo comme son Ayeul : Civan avoit présidé lui-même à l'éducation de ces deux Princes , mais ses soins n'avoient pas eu un égal succès. L'aîné , l'idole de sa Mere , avoit tous les vices de cette Princesse ; ou plutôt , la foiblesse de son caractère lui faisoit adopter alternativement les vices d'Aria , &

les vertus de Civan. Le second réunissoit en lui toutes les vertus de son Pere , & il étoit ses délices ; mais quelque tendresse qu'il eût pour ce cher fils , il ne pensa jamais à déranger l'ordre de la Succession , & se contentoit de gémir en secret sur le sort de ses peuples , dont il prévoyoit les malheurs sous un tel Successeur. Fidèle à ses promesses , Civan laissa une entière liberté à ses Fils sur la Religion qu'ils devoient embrasser ; il les fit soigneusement instruire dans toutes les Sectes du Japon , & leur en démonstroit lui-même l'extravagance. Le plus jeune des Princes demanda le Baptême avec instance , & reçut le nom de Sebastien : l'aîné demanda du tems pour se déterminer , & Civan , loin de le presser , fut charmé de sa résolution , parce qu'il connoissoit la légèreté de son caractère : il frémissoit en voyant approcher le moment où , selon la coutume , il devoit lui remettre les rênes du Gouvernement ; il balançoit

long-tems à les retenir , & peut-être l'eût-il fait , s'il eût prévu les suites affreuses du règne de Jocimon ; mais la constance de Civan devoit être éprouvée par les coups les plus cruels. La Reine tomba malade , & Elifakim aussi généreuse que son Frere , aussi zélée que lui pour le salut de cette malheureuse Princesse ; Elifakim , dis-je , ne quitta point le chevet de son lit. Aria , qui dans la main de Dieu étoit l'instrument dont il vouloit se servir pour santifier Civan , réchapa de cette maladie , tandis que la vertueuse Elifakim ayant gagné le même mal n'en pût supporter la violence , & mourut. Ce n'étoit-là que le prélude des maux de Civan ; Faraki , son Beau-frere , & le sage Asarès , ne survécurent que trois mois à Elifakim. Civan privé de trois personnes qui lui avoient été si chères ; eût besoin d'un secours tout particulier pour ne point succomber : il adora respectueusement les desseins du Tout-puissant , & plaignit moins

le sort de ces personnes qui lui avoient été si chères , que la triste nécessité de leur survivre. Il lui restoit une Fille qu'il avoit eüe de Mera , & sa tendresse pour cette Princesse étoit au - dessus de toute expression : elle lui retraçoit non-seulement les charmes , mais aussi les vertus de sa Mere ; elle le consoloit dans les chagrins domestiques qu'il éprouvoit chaque jour , & il se flattoit que cette chère fille lui fermeroit les yeux ; vain espoir , elle lui fut ravie ; & ce qui lui rendit cette perte plus douloureuse , c'est qu'il eût lieu de croire que la mort de cette Princesse avoit été avancée par le poison.

On se souviendra que Cîcatondono , frere de la Reine , avoit solennellement adopté Cîcatoro fils de Faraki & d'Elifakim : par cette cérémonie , il avoit acquis sur cet enfant toute l'autorité d'un Pere , & s'en servit pour lui donner un grand éloignement de la Religion chrétienne. Civan n'en fut point allarmé , il con-

noissoit l'esprit de cet enfant, & ne douta jamais qu'il ne se dégoutât bientôt des Sectes du Japon, dans lesquelles on le faisoit instruire : d'ailleurs, Cicatora aimoit passionnément la Princesse Marie, fille de Civan & de Mera, à laquelle il étoit destiné, & il y avoit beaucoup d'apparence que sa complaisance pour cette Princesse l'engageroit à s'instruire de la Religion chrétienne. Civan n'en demandoit pas davantage, il étoit fortement persuadé qu'une ame pure & de bonne mœurs, ne peut balancer à embrasser la Foi aussitôt qu'elle la connoit, & que les Sectes idolâtres ne peuvent soutenir aucune comparaison avec elle. Effectivement, Cicatora ne pouvoit s'empêcher de faire mille questions à la Princesse Marie sur sa Religion ; & la Reine Aria s'aperçut avec douleur qu'il soupiroit après le Baptême : elle employa les carettes & les menaces pour lui faire changer de résolution, tout fut inutile ; dans la co-

lère où la jetta la fermeté de Cicatora , elle laissa échaper quelques menaces contre Marie , & la mort de cette Princesse , aussi-bien que les symptômes extraordinaires dont elle fut accompagnée , ne laissèrent aucun doute qu'elle n'eût été empoisonnée , comme je l'ai dit. Cette innocente victime de la fureur d'Aria parut connoître la main criminelle qui abregeoit ses jours ; car elle fit promettre à son Pere avant de mourir qu'il ne chercheroit point à approfondir les causes de sa mort.

Civan dans cette occasion eût à soutenir , & sa propre douleur , & celle de Cicatora : ce jeune homme étoit inconsolable de la perte d'une Princesse accomplie , à laquelle il alloit être uni ; mais ce qui redoubloit son desespoir , c'est qu'il ne pouvoit se dissimuler qu'il avoit occasionné cette mort prématurée : il résolut dès ce moment de se faire chrétien au risque de tout ce qui en pourroit arriver , & prit à son service un jeune

Chrétien fort instruit, qui pouvoit faire à son égard la fonction de Missionnaire. Aria frémit à cette nouvelle, & ayant apellé son Frere, elle le conjura d'user de tout le pouvoir que lui donnoit l'adoption pour empêcher la conversion de Cicatora. Cikatondono entra dans ses vûës, & ayant fait appeller son Fils, il lui dit avec douceur, qu'il ne prétendoit point gêner ses sentimens; mais qu'il le prioit de prendre un tems suffisant pour examiner les suites de l'action qu'il alloit faire. La Religion chrétienne, lui dit-il, est bonne pour le peuple, elle l'affermit dans la fidélité qu'il doit à ses Princes; elle règle ses mœurs; mais elle avilisse les Rois, en les confondant dans les Temples, avec les plus vils de leurs Sujets. D'ailleurs, son austerité convient peu à un homme de votre âge, dont le penchant dominant doit être le goût des plaisirs; vous me remercierez un jour du délai que je demande: que si dans un an vous

vous sentez le même goût pour la Religion chrétienne , vous ferez le maître de l'embrasser , & je vous promets de ne point vous contraindre. Cicatora crut qu'il devoit cette complaisance à celui qu'il regardoit comme son Pere , & dans cet intervalle Cicatora n'épargna rien pour gâter les mœurs , persuadé que la débauche l'éloigneroit absolument d'une Religion qui la proscriit. Il donna donc à son Fils la jouissance d'un revenu considérable , lui ôta toutes les personnes qui pouvoient veiller sur sa conduite , remplit sa maison de Domestiques habiles à flatter les passions du Maître , & le lia avec une société de jeunes gens extrêmement corrompus. Cicatora connut les pièges qu'on lui tendoit , & frémit du danger auquel il étoit exposé ; mais il trouva dans les conseils & dans les exemples de Civan de sûrs préservatifs , & il sortit de cette épreuve comme l'or du creuset. L'année de délai qu'on lui avoit accordée étoit

ROY DE BUNGO. 187

celle où Civan avoit commencé à affocier Jocimon son fils aîné aux soins du Gouvernement. Tout le Bungo étoit dans la consternation, dans l'attente de l'abdication de Civan, & il recevoit tous les jours des députations des principales Villes, qui le conjuroient de n'avoir point d'égard aux coutumes du Japon, & de garder la Couronne tout le tems qu'il plairoit à Dieu de le conserver pour le bonheur de ses Peuples. Civan n'eût point d'égard aux prières de ses Sujets. Les Rois, leur répondit-il, sont faits pour donner l'exemple de l'obéissance aux Loix; je n'ai garde de violer une coutume pratiquée depuis l'établissement de cet Empire. Il est bien juste, ajoûtoit-il, qu'un Roi aye le tems de mettre un intervalle entre sa vie & sa mort, & qu'après avoir sacrifié ses plus belles années au service du Public, il puisse jouir dans un âge avancé d'un peu de repos: il consoloit ensuite les Députés, en leur promettant de la part

de son fils un Règne plein de douceur. Civan commençoit à s'en flatter ; Jocimon lui promettoit de marcher sur ses traces ; & l'extrême desir qu'en avoit le Roi de Bungo lui faisoit illusion par rapport au caractère de ce fils sur lequel il n'étoit pas possible de faire aucun fondement. A mesure que le moment de l'abdication aprochoit , on voyoit augmenter les craintes & la douleur des Peuples : on suspendit tous les divertissemens publics ; on prit le deuil comme dans les plus grandes calamités , & chacun se croyoit à la veille de perdre ce qu'il avoit de plus précieux.

Mon fils , disoit Civan à Jocimon ; concevez-vous une félicité égale à celle que je goûte en ce moment ? Je suis heureux du bonheur de chaque famille ; l'attachement , la gratitude de mon peuple , me dédommagent au centuple du soin que j'ai pris de son repos : l'abondance régné dans mes Etats , & ce Peuple

R O Y D E B U N G O , 189
en jouissant de cette abondance , se rapelle qu'il me la doit : mes Sujets sont multipliés d'un tiers depuis que je suis monté sur le Trône ; ils publient avec des transports de joye qu'ils me doivent leur existence , par le soin que j'ai pris de faciliter les mariages : vingt-cinq mille enfans abandonnés de leurs parens , & que j'ai fait élever & nourrir , m'ont produit vingt mille familles qui seroient restées dans le néant : ces enfans ont été une pepinière de Matelots , de Soldats , d'Artisans & de Laboureurs ; & avant la fin de votre règne , ils seront multipliés au quadruple. Le commerce fournit à la subsistance de tout ce peuple ; je l'ai mis en honneur : le Marchand laborieux & fidèle peut aujourd'hui prétendre à la Noblesse sans abandonner sa profession. J'ai forcé la nature qui m'avoit refusé des Ports commodes ; le travail & l'industrie on suplée à ce défaut. Aujourd'hui mes Flottes sont nombreuses & bien fournies de

Matelots & de Soldats ; mes frontières garnies de troupes , que leur propre intérêt engage à les défendre : mes Voisins recherchent mon alliance ; je suis l'Arbitre de leurs différends ; tous veulent m'avoir pour ami ; tous craignent de me voir devenir leur Ennemi. Si vous voulez marcher sur mes traces , ma gloire & la vôtre se perpétuera de race en race , & notre mémoire sera respectée dans la suite de tous les âges ; mais souvenez-vous , mon fils , que pour perpétuer le bonheur de vos Peuples , il faut leur donner vous-même l'exemple des vertus dont les loix leur ordonnent la pratique. Les actions du Prince sont une loi vivante dont on s'écarte rarement , & il est vraiment responsable de tous les desordres qu'il occasionne par le dérèglement de ses mœurs.

Jocimon étoit touché jusqu'aux larmes lorsque son Pere lui tenoit de semblables discours ; il lui juroit de ne s'écarter jamais des règles de

ROY DE BUNGO. 191
conduite qu'il lui prescrivait , & dans ce moment il étoit sincère ; mais la suite fit voir que les craintes du peuple avoient été fondées , & que Civan eût dû sacrifier le repos après lequel il soupiroit , à la tranquillité publique.

Le jour de l'abdication étant arrivé , Civan se dépouilla de toutes les marques de la dignité royale , pour en revêtir son Fils. Le peuple nombreux qui assistoit à cette cérémonie pouffoit des cris lugubres , & jamais fête ne fut célébrée avec tant de marques de tristesse. Le lendemain Civan prit congé de son fils , & se retira à vingt lieues de sa Capitale dans une plaine charmante ; où il fit bâtir une petite Ville qui ne devoit être peuplée que par des Chrétiens. Il falut fixer le nombre des Habitans qui pourroient s'y établir , autrement sa grandeur eût surpassé celle de Fucheo , & il y eût de grandes brigues pour obtenir la permission d'y suivre Civan. A peine le

Prince commençoit-il à y goûter la tranquillité qu'il s'étoit promise qu'il tomba dans une maladie qui parut d'abord mortelle , & qui dégénéra ensuite dans une langueur , qui en le rendant incapable de s'appliquer aux affaires , eût rendu nécessaire l'abdication qu'il avoit faite pour obéir aux loix. La Reine qui d'abord avoit paru fort assidue auprès de lui , le voyant dans une espèce d'anéantissement , se hâta de profiter d'un état qu'elle avoit occasionné ; elle partit pour Fucheo , & reprit bientôt tout l'empire qu'elle avoit eu sur l'esprit de Jocimon. Ce Prince foible lui abandonna absolument les rênes du Gouvernement ; & pendant les six mois que dura la situation de Civan , le Bungo changea de face. Le jeune Prince abandonné à la débauche eût bientôt dissipé ses finances ; il répandoit à pleines mains ses trésors sur des femmes débauchées qui lui vendoient chèrement des faveurs qu'elles avoient prostitué pour rien aux plus vils de ses Sujets : on le

le voyoit toujours suivi d'une troupe de Comédiens & de Danseurs ; il ne sortoit du Spectacle que pour se mettre à table avec une compagnie de jeunes débauchés , dont l'unique étude étoit de multiplier tellement ses plaisirs , qu'il ne lui resta pas un moment pour rentrer en lui-même , & se rappeler les conseils & les exemples de son Pere. Aria ne pouvant plus fournir aux profusions de son fils , chercha des moyens de remplir ses coffres ; on en prit occasion de renouveler l'ancienne coutume de lever les impôts ; l'abondance disparut des Campagnes ; on maltraitoit les Payfans aisés ; on rançonnoit les Etrangers qui venoient commercer dans le Bungo ; on empruntoit de grosses sommes aux Marchands opulens ; & en refusant de les rendre , on occasionnoit des banqueroutes qui ruinèrent le crédit public : enfin , on enleva aux troupes les terres que Civan leur avoit assignées , & on les réduisit à la situation misérable dont ce bon Roi les avoit tirées.

II. Partie.

I

Les Princes voisins du Bungo résolurent de profiter de la mauvaise conduite de Jocimon ; ils se liguerent contre lui , & lui enlevèrent en peu de tems toutes les Provinces que son Pere avoit reconquises. Une si prompte révolution ouvrit les yeux de Jocimon ; il connut , mais trop tard , la sagesse de la conduite de son Pere ; & ne se sentant pas la force de retenir une Couronne que ses Ennemis étoient prêts à lui arracher , il résolut de la remettre entre les mains de Civan : celui-ci commençoit à reprendre l'usage de ses sens , que la méchante Aria lui avoit fait perdre par un breuvage empoisonné ; il n'avoit pas eu tout l'effet qu'elle s'en étoit promis. Civan accoutumé dès l'enfance à user des remèdes de Dulica , avoit résisté au poison ; & si-tôt qu'il commença à se reconnoître , ces mêmes remèdes avancèrent sa guérison , ou plutôt sa convalescence ; car pendant le peu de tems qu'il vécut après cette maladie , il ne se soutint que par son courage , & fut toujours ac-

cablé d'infirmités. Il n'ignoroit pas la main cruelle qui avoit attenté à ses jours , & résolut de se séparer pour jamais d'une furie acharnée à sa perte ; il la répudia donc solennellement ; mais ce fut moins pour venger son offense que pour mettre la Religion & ses Sujets à l'abri de ses attentats. Aria n'avoit pas manqué de signaler sa haine contre une Religion qu'elle avoit toujours détestée ; elle avoit fait couler le sang de plusieurs Chrétiens , rapellé les Bonzes , abattu les Temples du Seigneur ; mais celui qui ressentit les plus vifs effets de sa rage fut Cicatora. Ce Prince voyant que son Pere adoptif refusoit constamment de lui permettre de recevoir le baptême , malgré la promesse qu'il lui avoit faite de ne point le gêner , crut qu'il étoit dispensé de lui obéir : il se fit Chrétien , & les plus mauvais traitemens furent la suite de cette action. Il fut enfermé dans une étroite prison où il demeura plusieurs mois , & où il fut souvent privé de la nourriture

& Cicatondono voyant qu'il ne pouvoit ébranler sa constance , le deshéritâ , & le chassa de chez lui. Cicatora charmé de souffrir la persécution pour la justice , ne voulut point exposer ses amis à la disgrâce du Prince ; il passa dans les Provinces du Bungo les plus éloignées de la Capitale , & y vécut dans une extrême pauvreté , & sous un nom inconnu.

Cependant Jocimon attaqué de tous les côtez , ne s'obstina point à garder un Sceptre qui étoit sur le point de lui échaper ; il eût recours à son Pere , lui avoua sa mauvaise conduite , & le conjura de remonter sur le Trône. Civan , malgré le mauvais état de sa santé , reprit le timon des affaires : aussitôt ses anciens Soldats vinrent en foule se ranger sous ses Etendarts ; leur ardeur lui présagea le plus heureux succès , & pour en profiter , il se hâta de les mener à l'Ennemi. On compta ses victoires par le nombre des batailles qu'il donna , & en moins d'un an il recouvra tout ce qu'on avoit enlevé à Joci-

mon. Ce fut alors qu'il fit sentir à ce Prince toute l'horreur de sa conduite , & l'exhorta à profiter de ses fautes passées pour se conduire mieux à l'avenir. Il est certain que la connoissance qu'il avoit du caractère de ce Prince ne lui permit pas de faire beaucoup de fond sur ses promesses & son repentir ; il eût souhaité pouvoir conserver plus long-tems l'autorité , pour remédier à tous les désordres qui étoient arrivés pendant sa maladie ; mais une rechute ne lui permit pas de le faire , & l'obligea de s'en rapporter à Jocimon , qui paroissoit fortement déterminé à changer de conduite : effectivement il parut d'abord un autre homme , & Civan aprenoit avec joye qu'il sembloit vouloir marcher sur les traces ; mais cette joye fut courte. Le goût de Jocimon pour les plaisirs l'entraîna de nouveau dans le précipice , & ses compagnons de débauche reprirent bientôt tout l'ascendant qu'ils avoient eu sur lui. Un Prince voisin instruit de sa rechute & de celle de

Civan , rentra dans le Bungo dans un tems où Jocimon avoit réformé la plus grande partie de ses troupes , pour s'emparer des sommes qui étoient destinées à les payer. Les Courtisans de Jocimon lui persuadèrent que son frere Sébastien étoit d'intelligence avec les Ennemis , & sous ce prétexte le Roi le chassa de sa Cour , & l'on a toujours cru qu'il avoit été empoisonné par ses ordres. Ce dernier coup acheva d'accabler Civan , & pendant six mois qu'il vécut encore , il eut besoin de toute sa fermeté pour ne pas succomber sous des maux si redoublés. Ce fut alors qu'on eût lieu d'admirer son héroïsme. La nature chez lui plioit sous le poids des adversités , pendant que son ame déchirée conservoit malgré ce déchirement une profonde paix. J'apartiens , disoit souvent notre Héros , à un Pere infiniment éclairé , puissant & bon : comme infiniment sage , il connoît ce qui est le plus avantageux pour la créature ; comme infiniment puissant ,

il peut lui procurer ce qui lui est le plus avantageux ; & comme infiniment bon , je crois fermement qu'il le lui procure. Qui suis-je , disoit-il quelquefois , pour oser demander à mon Créateur la raison de sa conduite à mon égard ? Ver de terre , néant impuissant , dont l'ignorance est l'apanage réel ; soumets-toi de toute l'étendue de ta volonté à l'Etre suprême. Oüi , mon Dieu , ajoûtoit-il , n'écoutez point les murmures de la nature , je les desavouë ; vous ne m'avez rien ôté que vous ne m'eussiez prêté ; achevez d'apesantir sur moi votre main , mais ayez pitié de mon Peuple , ayez pitié de mon malheureux Fils , & ne punissez point en lui les crimes de sa Mere & les miens.

C'est ainsi que Civan sacrifioit à son Dieu les restes de sa vie : il comptoit pour rien les douleurs les plus aiguës dont il étoit la proye ; la mauvaise conduite de Jocimon , & les suites funestes qu'il en prévoyoit pour son Peuple , étoient les seuls maux

qui le trouvaient sensibles ; il lui en restoit encore à éprouver. Cicatora chassé de la Cour , deshérité par son Pere adoptif ; & persécuté par son cousin Jocimon , vint le joindre dans sa retraite : la vûe de ce vertueux jeune homme dans une autre circonstance eût comblé de joye Civan ; mais alors elle ne fit qu'aggraver ses douleurs. A peine Cicatora avoit-il été un mois avec Civan , qu'on aprit que plusieurs Rois s'étoient ligués contre Jocimon , & que Cicatondono son Oncle étoit allé au-devant d'eux pour les arrêter sur la frontière , en attendant qu'on eût assemblé une Armée. Cicatondono avoit dix mille hommes de troupes choisies , & s'il eût eu autant de prudence que de valeur , il eût donné à Jocimon le tems de le joindre ; mais il s'engagea imprudemment au-delà de la frontière, dans des lieux qu'il ne connoissoit pas , & où les Ennemis l'avoient attiré en feignant de fuir. Il tomba dans une ambuscade , & voyant qu'il ne lui étoit pas pos-

sible d'échaper , il se déterminoit à vendre chèrement sa vie , lorsqu'il lui vint un secours qu'il n'avoit garde d'espérer.

Cicatora ayant appris le départ de son Pere adoptif , rassembla trois cens hommes , la plûpart Chrétiens comme lui ; & avec la permission de Civan , il marcha du côté de la frontière. Rien de plus tendre que l'adieu de ce jeune Prince & de l'ancien Roi de Bungo ; ils sembloient prévoir qu'ils s'embrassoient pour la dernière fois. Cicatora frémit en apprenant l'imprudence de son Pere , & força sa marche pour le rejoindre. Il arriva dans le tems que l'on étoit aux mains , & sa présence rendit le cœur aux Bungois ; mais sa troupe étant trop petite pour espérer de résister au grand nombre des Ennemis , il ne pensa qu'à sauver ce qu'il pourroit des débris de cette petite Armée. Bungois , s'écria-t'il , il n'est point question de perdre ici votre vie sans fruit ; ouvrez-vous par votre courage un chemin à la retrai-

te , & conservez-vous pour une meilleure occasion : c'étoit du haut d'une petite éminence de laquelle Cicatora s'étoit saisi , qu'il tint ce discours. Les troupes Bungoises qui l'avoient reconnu se rassemblèrent derrière lui ; & pendant qu'il foutenoit le choc des Ennemis avec ces trois cens hommes , Cicatondono en formoit un bataillon quarré. Lorsqu'ils furent en ordre , ils s'ouvrirent un passage au travers des Ennemis , & marchèrent sur le ventre des premiers qui osèrent affronter leurs coups. Déjà l'ardeur des Ennemis commençoit à se ralentir , & les Bungois n'avoient plus qu'un court espace de chemin à faire pour regagner la frontière , lorsqu'un gros d'Ennemis sortit d'une ambuscade , & tombèrent sur Cicatondono. Cicatora voyant le danger de son Pere adoptif , oublia qu'il avoit été son persécuteur ; il vole à son secours , & lui faisant un rampart de son corps , tombe percé de coups. La mort de ce jeune Héros fit perdre courage aux Bungois ,

chacun chercha son salut dans une fuite précipitée , & Cicatocondo pût à peine rentrer dans le Bungo avec douze cens hommes : il s'attendoit au moins à y trouver les troupes que Jocimon lui avoit promis d'assembler ; mais ce Prince aveugle livré à la débauche s'étoit reposé de ce soin sur un Courtisan qui le trahit , & à peine trouva-t'il quelques milliers d'hommes en état de l'escorter dans sa fuite. Civan fut obligé , tout mourant qu'il étoit , de prendre le même parti ; il s'enfonça dans un bois , porté par quelques-uns de ses domestiques , & y manqua souvent des choses les plus nécessaires à la vie. Dans cette extrémité , il ne perdit point de vûë le salut de son Fils ; & quoi qu'il prévît les conséquences facheuses de la démarche qu'il alloit faire , les choses étoient en tel état , qu'il n'y avoit rien qu'on ne dût risquer : il écrivit donc à son ami Ucondono , & le conjura d'engager l'Empereur à prendre la défense de son Fils. L'Empereur ne se fit pas prier , il

204 C I V A N ,
rétablit Jocimon sur le Trône; mais
ce fut à condition qu'il lui feroit hom-
mage comme son Vassal. Ucondono
n'épargna point à Jocimon les justes
reproches que méritoit sa mauvaise
conduite : ce Prince en parut tou-
ché , & demanda le baptême qu'on
lui accorda. Sa Mere étant morte
de la peste deux mois avant , on es-
péroit que ce Prince n'ayant plus de
mauvais conseils , prendroit une con-
duite plus sage. Civan s'en flatta , &
& cette espérance qu'il emporta dans
le tombeau adoucit l'amertume de
ses derniers momens. Mais je m'expri-
me mal : la mort n'aprocha de ce
Prince que dépouillée de ses horreurs.
Ses jours étoient pleins devant Dieu ,
& l'on connut à la paix & à la joye
avec laquelle il expira , que c'étoit
moins une mort qu'un passage à une
vie bienheureuse.

Fin de la seconde & dernière partie.



Y

L I S T E

D E S

S O U S C R I V A N S .

Son Altesse Royale ;
LE PRINCE GUILLAUME HENRY.

Son Altesse Royale ,
LE PRINCE HENRY FREDERIC.

A.

- Milord **A** Rundell.
- Milady **A** Vicomtesse d'Alen.
- Milord Comte d'Aboine.
- Milord Comte d'Arsmouth.
- Le Comte d'Assan, Ambas-
fateur de S. A. R. le Duc
de Bavière.
- Honble Evrar Arundel , Ecuyer.

L I S T E
 Sr Alexandre Aubert, Ecuyer.
 Mlle Allen.
 Sr Arthur Hill.
 Le Chevalier d'Abréos.
 Sr Anftey.

B.

Milady **B** Inning.
 Milord Comte de Bath.
 Milord Comte de Bletinton.
 Milady Vicomtesse de Bateman.
 Milord Duc de Beaufort.
 Milady Duchesse de Beaufort.
 Honble Me Boscawen.
 Honble Me Brown.
 Honble Mlle Belasyff.
 Honble Sr Brown, Ecuyer.
 Mlle. De Brudenel.
 Sr Blais, Ecuyer.
 Sr Georges Brudenel, Ecuyer.
 Mlle Banks.
 Mde Brudenel.
 Sr Boldy.

C.

Milord **C** omte de Chesterfields.
 Milady Comtesse de Cowper.
 Milady Comtesse de Coningerby.

DES SOUSCRIVANS. 111

Milord	Carisfort.
Milady	Carisfort.
Milady	Clifford.
Milady	Clavering.
Mlle	Clavering.
Milady	Carlisle.
Milord	Carlisle.
Milady	Anne Carlisle.
Milady	Louise Carlisle.
Mde	Cleland.
Mlle.	Cluttisbuch.
Sr	Carylle.
Sr	Crosby.
	Le Chevalier Chub.
Milady	Sophie Carteret.
Sr	Clayton.
Mlle	Carter.
	Le Comte de Colleredo,
	Ambassadeur de Vienne.
	D
Sr	Domville, Ecuyer.
Milady	Comtesse Dyfart.
Mlle	Dashwood.
Sr	Dewes.
Sr	Dunbar.
Sr	Donnelan,

Le Révérend Docteur Dalton.

E.

Mlle **E**llis.
Milord **E**Comte d'Egmont.

F.

Milady **F**Orteseve.
Milady **F**Louise Farmor.
Mlle Frankland.
Mlle Furnes.
Sr Fountagne.
Milady Finch.
Mlle Françoise Finch.
Mlle Sophie Finch.
Milady Caroline Fox.

G

Mlle **G**uilbert.
Milady **G**Hester Greenville
Le Comte de Greinville ;
Lord , Président.
Sr Gerard.
Sr Jean Guise , Ecuyer.
Milady Vicomtesse Douairiere de
Gallway.

Hble

DES SOUSCRIVANS. ▼

H

- Hble Md **H** Ane.
Milord **H** Comte de Hillsborough.
Milady Comtesse de Hillsborough.
Sr Arthur Hills.
Sr Richard Hopkins, Sgr.
Mlle Hocham.
Sr Hue. L.
Milord **L** Eslie.
Lady **L** Jeanne Leslie.
Honble George Lytteton Baronnet.
Honble Mlle Legg.
Md. Lowbon.
Sr Cosmos Lee.
Milord Comte de Litchfiels.
Sr. Guillaume Lowther Baronnet.
Honble Mlle Legg, la jeune.
M.
Milady **M** Urray.
Md. **M** LaBaronnededeMunchhausen.
Mr Le Baron de Munchhausen,
Ministre des affaires de
Hanovre.

II Partie.

K

vi

L I S T E

- Mrs Les Barons de Munchhausen, Fils.
- Mlle La Barone de Munchhausen.
- Honble Me Marsham.
- Md. De Montagu.
- Mlle Merill
- Mr Minet, Ecuyer.
- Le Docteur de Missiy.

O.

- Mr **O** Sborne.

P

- Milady **C** omtesse de Pomfret.
- 20 *Exemplaires.*
- Milady Marie Powys.
- Milady Julienne Pen.

R.

- Milord **R** omney.
- Milady Romney.
- Milady Comtesse de Rothes.
- Milady Charlotte Radeliffe.
- Milady Rawmsworth.
- Le Chevalier Robinson, Sé-
cretaire d'Etat.
- Les Dlls Françoises, Anne,
& Thérèse Robinson.

DES SOUSCRIVANS. vii

Sr Guillaume Rowley.

Mlle Rich.

S.

Milady **S** Outharl.

Milord **S** Comte de Stanhope.

Milady Comtesse de Sandwich.

Milady Duchesse de Sommerfet.

Milady Jeanne Scott.

Honble Me Southwell.

Mlle Stanly.

Mlle Simon.

Mlle Sutton.

Sr Soley , Ecuyer.

T.

Mlle **T** Albot.

Milady **T** Barone de Talbot.

Mlle Tilson.

Le R. Docteur Tilson.

Me Troter.

Sr Samuel Toriano , Ecuyer.

Mlle Townshend.

W.

Sr **W** Alter Cari , Ecuyer.

Sr **W** De Walltravers ,
Ecuyer.

Sr Westein.

VIII LISTE DES SOUSCRIV.



N O M S

DES SOUSCRIVANS

F R A N Ç O I S.

- Mr DE PONTCARRÉ , Premier
Président du Parlement de
Rouen.
- Mr De Citeville.
- Mr Le Cat , démonstrateur Royal
& Secrétaire de l'Académie.
- Mr De Bois-Guillebert , Lieute-
nant-Général.
- Md De Villeray.
- Md La Comtesse de Marle.
- Mlle De Saint Julien.
- Mr Horruntner.
- Md Deschamps.
- Mr Gresset.
- Mr Le Président Dupuis.
Le Pere Chemendy.



CONTINUATION
DES
S O U S C R I V A N S
A N G L O I S.

SON Excellence le Comte du
Perron.

His Excellency the High Chan-
cellor of *Ireland*.

Lady Rich.

Miss Rowly.

Lady Fawkener.

Right Hon. George Grenville.

Hon. Mrs. Grenville.

Potter, Esq;

Symmer, Esq;

Echlin, Esq;

Mrs. Vesey.

Right

CONTINUATION

Whitshed, Esq;
Dr. Laudumier.
Governor Johnson.
Miss Nicoll.
Lady Dartmouth.
Mrs. Reynardson.
Lord Brook.
Lady Brown.
Mr. De Walmoden.
Miss Ashe.
Sir T. Pelham.
Right Hon. Lady Cathcart.
Hon. Welbore Ellis, Esq;
John Pitt, Esq;
Mrs. Pitt.
Lady Anne Dawson.
Hon. Sir Grenville.
Mrs. Nicholson, Two Sets.
Earl of Barymore.
Lord Viscount Massarunt.
Lady Viscountess Massarunt.
Mrs. Pakenham.

Mr.

DES SOUSCRIVANS.

Mr. Carter.

Miss Forster.

Countess of Shelburn.

Mrs. Stone.

Mr. Leeson.

Joshua Cooper, Esq;

Right Hon. Lady Carysfort.

Earl of Exeter.

Countess of Exeter.

Right Hon. Lady Betty Cecil.

Tilson, Esq;

Right Hon. Lord Chief Baron
Bowes.

Mrs. Donnelan.

Earl of Corke.

Countess of Corke.

Lord Viscount Dungarvan.

Lady Viscountess Dungarvan.

Miss Hoare.

Hon. Hamilton Boyle.

Hon. Mrs. Southart.

Countess of Blesinton.

Mr-

CONTIN. DES SOUSCRIV.

Marchionefs of Taredale.

Countefs Dowager of Stafford.

Countefs of Albemarle.

Mifs Levifon.

Mifs Dolben.

Mr. Bristow.

Right Hon. Lady Hervey.

Mrs. Domeroy.

Counfellor Ecklin.

Lord Vifcount Limerick.

Hon. Robert Torelyn.

Hon. Mrs. Torelyn.

Price Campbell, Efq;

Earl of Kildare.

Countefs of Kildare.



PROPOSITIONS

POUR UN
MAGASIN FRANÇOIS

A

L'USAGE DES ENFANS.

P A R

Madme *LE PRINCE DE BEAUMONT,*

Auteur du *Magasin François* à Londres,

pendant les années 1750, 1751,

& 1752.

CH A Q U E jour voit éclore de nouveaux ouvrages en tout genre : & malgré cette fécondité de notre siècle, on se trouve dans le plus grand embarras, lorsqu'il est question de trouver des livres à la portée des Enfans. Peu de personnes sont capables de travailler dans le genre qui leur convient ; & parmi ce petit nombre, où en trouver qui veuillent dévorer l'ennui de ce travail ? Les Enfans ont une langue particulière : il faut bégayer avec eux ; & ce genre d'écrire, qui doit paroître si aisé à la lecture, est d'une difficulté infinie dans la composition. Je ne l'aurois jamais crû ;
mais

mais l'expérience vient de me l'apprendre. Je suis obligée, à chaque instant, de refondre les phrases qui paroissent les moins ornées, pour les rendre intelligibles à mes écolières : elles se dégoûtent de la lecture, parcequ'elles ne conçoivent pas, tout d'un coup, le fait : car il faut des faits aux Enfans ; il n'y a que cela qui les applique. L'Écriture sainte, (par exemple) ; elles la lisent des années entières, sans l'entendre, & bâillent en prenant le livre. La même histoire qu'elles viennent de lire avec ennui, elles l'entendent avec plaisir, quand je la leur raconte. J'en dis autant des autres livres, que je croyois les plus capables de les amuser. Dans les Contes Arabes (par exemple), les faits sont noyés par une quantité de noms & de surnoms barbares, les événemens trop multipliés, les épisodes trop fréquentes. Les Contes des Fées sont écrits d'un stile plus simple ; mais je les trouve dangereux pour les Enfans. Quelles fausses idées ne portent pas dans de jeunes cerveaux les paroles suivantes : *Il y avoit une jeune princesse qui étoit la plus heureuse du monde : elle avoit tous les jours des robes neuves, des tartines de confitures, & des bonsbons.* Un Enfant conçoit que ces choses constituent le bonheur. Et de quelle con-

conséquence sont les premières impressions, pour faire un ouvrage utile aux Enfans : il n'y faut insérer que des phrases simples, courtes & claires, & sacrifier généreusement tous les ornemens du langage, sans, pourtant, tomber dans le bas. Il faut, 2^o. travailler des sujets capables de les amuser ; & sur tout être exact dans les faits les moins vrai-semblables, & de ne faire entrer que des idées vraies ; il faut, en un mot, ce que je sens, mais que je ne puis exprimer, ce que je n'ose promettre d'exécuter, & que j'ai, pourtant, le courage de tenter, après m'être essayée, depuis trois mois.

L'Ouvrage que je propose, paroîtra tous les mois. Il sera en forme de Dialogue. Ce sera une compagnie de jeunes Dames, instruites par une sage Gouvernante, qui, dans des conversations familières, cherchera à les recréer en leur formant l'esprit & le cœur. On pourra faire apprendre ces Dialogues par cœur aux Enfans, & les leur faire répéter, comme on feroit un Acte de Comédie. Cela formera leur mémoire, & donnera à cet exercice un air de récréation qui leur plaira à coup sûr.

On traitera dans ces dialogues, de toutes sortes de sujets : Histoire sainte & profane,

lane, Histoire naturelle, Voyages, Géographie historique : en un mot, rien ne sera oublié de tout ce qu'on croira à la portée des jeunes gens, depuis l'âge de quatre ans, jusqu'à quinze.

Comme les fraix de l'impression sont considérables à Londres, & que le nombre des Enfans qui parlent François, est borné ; l'Auteur ne pourra donner cet Ouvrage qu'au moment qu'elle sera sûre du remboursement de ses fraix. Les personnes qui voudront l'encourager dans son travail, auront la bonté de souscrire pour une année, en faisant inscrire leurs noms dans un livre destiné à cet usage. La souscription sera d'une guinée pour les 12 mois ; & on souscrira chez l'Auteur, *in Holland-street, opposite Mess. Monicat & Jackson, Apothecaries, near Wardour-street, Soho.*

Chez qui l'on trouvera *les 3 Volumes du Magasin François. L'Abrégé de l'Histoire Universelle, ou l'Education complète, à l'usage de la Famille Royale. Le Traité des Lettres critiques & diverses, avec un avis aux pères & aux mères, sur l'éducation de leurs enfans. Civan, Histoire Japonoise, Roman Historique, en 2 Parties.*



58591407

UNS. 104 H. 9



